

La mort dans nos villes
Un lieu funéraire oecuménique pour
Bruxelles

Atelier de recherche 2022-2023

Typologies

Yael Charlet

LBARC 2239 | Atelier de recherche : Typologies

Co-promoteurs
Andrea Anselmo
Cécile Chanvillard
Christine Fontaine
Gérald Ledent

UCLouvain
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (Site de Bruxelles)

Déclaration de déontologie à intégrer au travail de mémoire

Considérant que le plagiat est une faute inacceptable sur les plans juridique, éthique et intellectuel ;

Reconnaissant que le Règlement Général des Etudes et Examens de l'UCLouvain précise la notion de plagiat et décrit les procédures et sanctions liées à sa pratique : <https://uclouvain.be/fr/etudier/reglement-general-desetudes-et-des-examens.html> ;

Notant que les étudiant-e-s sont sensibilisé-e-s aux questions d'intégrité intellectuelle durant leur parcours académique et que le site web de l'UCLouvain met à disposition des ressources spécifiques sur le sujet : <https://uclouvain.be/fr/etudier/lutter-contre-le-plagiat.html> ;

Je déclare sur l'honneur que ce travail de fin d'étude a été écrit et dessiné de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (dessins, maquettes, idées, phrases, graphes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Notant qu'un travail universitaire est le fait d'une production personnelle, réflexive et critique, je déclare en outre avoir fait l'usage suivant des outils d'intelligence artificielle de type agent conversationnel et/ou de production graphique :

	Oui	Non
Je n'ai pas utilisé l'IA	X	
J'ai utilisé l'IA pour produire/retravailler des images, auquel cas une mention explicite est indiquée en légende desdites images ;		X
J'ai utilisé l'IA pour retravailler/traduire mon texte, auquel cas une mention explicite est indiquée en préambule ;		X
J'ai utilisé l'IA pour récolter/compiler des données, auquel cas une mention explicite des requêtes formulées et des réponses reçues de l'IA est indiquée dans la section présentant la méthode de recherche ;		X
J'ai utilisé l'IA pour synthétiser/analyser de l'information, auquel cas la réponse produite par l'IA est utilisée comme source secondaire faisant l'objet d'une analyse critique personnelle explicite, impliquant que je reconnais comme miens les éléments présentés dans le travail et prends toute responsabilité à leur égard.		X

Fait à Saint-Gilles

Le 03 juin 2024

Signature de l'étudiant-e

TFÉ 2021 [LBARC2200] -LOCI Bruxelles

Titre : La mort dans nos villes : un lieu funéraire œcuménique

Etudiant·e :CHARLET Yael

Copromoteur-expert :MONTULET Thomas

Copromoteur 2 :CHANVILLARD Cécile

Copromoteur 3 :LEDENT Gerald

Copromoteur : FONTAINE Christine

Date de présentation :18 juin 2024

RESUME

La mort possède à la fois un pouvoir autoréflexif sur celui qui la côtoie, et un pouvoir de reconnaissance universelle par le groupe qui s'y identifie. Elle est un fil qui lie dans les différences.

Pourtant, dans nos sociétés modernes, la mort est souvent invisibilisée, rejetée. Paradoxalement, elle touche tout le monde, mais personne ne veut la voir. Notre soif de consumérisme bute sur l'évidence de notre propre fin.

La ville moderne est un lieu de frénésie. Pour appartenir à son système, il faut y être en mouvement, au service de sa productivité, lisser son apparence, s'y dissoudre. Au regard de ce déchaînement d'énergie, la mort est une vieille figure patiente et immobile sur son rocking chair. La machine sociétale n'a pas installé d'arrêt à son tableau de bord, et les lieux en ville destinés à la passivité, à l'écoute de nos sentiments, à la contemplation, à la conscience de notre fragilité, sont d'une rareté extrême. Ainsi l'empathie humaine s'est diluée dans nos individualismes et dans les fragmentations communautaires.

MOTS-CLES

Mort

Ville

Crématorium

Mémoire

Fleuve

Religion

TABLE DES MATIERES

1. INTRODUCTION : LA MORT DANS NOS VILLES.....	12-15
2. PHILOSOPHIE GÉNÉRALE SUR LA MORT.....	17-35
2.1 LA MORT ET L'INDIVIDU.....	17-21
2.1.1 Vivre contre la mort.....	17-19
2.1.2 Vivre avec la mort.....	17-21
2.2 LA MORT ET LE COLLECTIF.....	22-35
2.2.1 La mort dans nos sociétés.....	22-23
2.2.2 Le deuil perçut par le collectif.....	23-24
2.2.3 L'apport du collectif au deuil et du deuil au collectif : un apport mutuel bénéfique.....	25-28
2.2.4 La métamorphose du deuil en souvenir.....	29-30
2.2.5 L'universalisation du message de la mort à travers l'architecture.....	30-35
3. ETAT DE LA MATIERE.....	37-50
3.1 HISTORIQUE DE LA RELATION DES SOCIÉTÉS OCCIDENTALES À LA MORT.....	37
3.2 L'EMPIRE ROMAIN ET L'EXPORTATION D'UN MODÈLE FUNÉRAIRE POUR L'OCCIDENT.....	38
3.2.1 La mise à l'écart progressive de la mort	38-40
3.2.2 Plusieurs modèles de sépulture en cohabitation.....	40-42
3.2.3 Les rituels de la cérémonie : La laudatio funebris.....	42-43
3.3 L'UNIFORMISATION D'UN MODÈLE FUNÉRAIRE CHRÉTIEN POUR L'OCCIDENT.....	43-47
3.3.1 Le Moyen-âge.....	43-46
3.3.2 La crise de l'Eglise : le modèle catholique à l'épreuve de l'alternative protestante.....	46
3.3.3 Problèmes de salubrité.....	46-47
3.4 L'ÉVOLUTION DU FUNÉRAIRE À BRUXELLES À PARTIR DU XIXÈ SIÈCLE.....	47-50
4. ETAT DU FUNERAIRE A BRUXELLES.....	52-57
4.1 ANALYSE GÉNÉRALE.....	52-55
5. LE RAPPORT A LA MORT DANS LES RELIGIONS.....	59-71
5.1 UN DISCOURS AUX ORIGINES COMMUNES.....	60-62

5.2 LA MORT DANS CHAQUE RELIGION.....	62
5.2.1 Le christianisme.....	60-62
5.2.2 Modèle catholique.....	62
5.2.3 Modèle orthodoxe.....	62
5.2.4 Modèle protestant.....	63
5.2.5 Le Judaïsme.....	63
5.2.6 L'Islam.....	64
5.2.7 L'athéisme.....	64
5.2.8 Hindouïsme et bouddhisme.....	65
5.3 ARCHITECTURE ET SYMBOLES : DE QUOI DOIT SE COMPOSER UN LIEU MULTICONFES- SIONNEL POUR GARDER SON ESSENCE SPIRITUELLE ?.....	70-71
6. CATALOGUE TYPOLOGIQUE.....	73-111
6.1 UN CATALOGUE DE CIMETIÈRES.....	75-83
6.2 UN CATALOGUE DE CRÉMATORIUMS.....	84-95
6.3 UN CATALOGUE DE MONUMEN TS.....	96-111
7. UN LIEU FUNÉRAIRE OECUMÉNIQUE SUR LA PORTE DE NI- NOVE.....	112-137
7.1 LE POUVOIR UNIVERSEL DU SOUVENIR.....	113-116
7.2 UNE ALTERNATIVE AUX CIMETIÈRE TRADITIONNELS.....	116-119
7.3 LE PROJET : ELABORATION D'UN PROJET FUNÉRAIRE OECUMÉNIQUE SUR LA PORTE DE NINOVE.....	120-139
7.3.1 L'intérêt d'un programme sacré sur la petite ceinture de Bruxelles....	120-122
7.3.2 Comment intégrer un programme funéraire en ville ?	122-125
7.3.3 Un projet en trois zones.....	126-137
8. CONCLUSION.....	138-139
LA VILLE BÉNÉFICIAIRE DU RAPPORT MUTUEL DE L'ENDEUILLÉ ET DU PASSANT	

PREAMBULE

La mort comme objet d'étude ?



La ville frénétique

Je suis arrivé il y a maintenant 5 ans à Bruxelles pour m'inscrire en école d'architecture. J'ai découvert son atmosphère, sa richesse, sa diversité et sa complexité. J'ignorais que notre promotion serait la première de la « génération covid ».

Je ne pense pas qu'il y ait eu spécialement un monde différent avant et après cette période. On avait simplement appuyé sur pause. En revanche, cette pause m'a personnellement marqué. Comme beaucoup de mes aînés, j'appréhendais le monde avec un autre regard. Mais faire un pas de côté, au moment des études où une petite conscience politique apparaît, m'a permis de reconsidérer les valeurs du monde qui m'entourait. Remettre en cause, faire entrer le doute... Le doute dans les valeurs posées, le doute dans notre modèle économique, le doute dans le rôle de la profession d'architecte, dans l'acte de construire, dans tout acte individuel ou collectif.

J'ai l'impression que nous avons atteint un point d'inflexion particulier en Occident. La recherche de la liberté individuelle et de la sécurité semblent s'être imposées, et l'on oscille de l'un à l'autre. La maille constitutive de notre quotidien semble être tissée d'individualisme et la finalité de nos actions sans direction propre.

Le grand père d'un grand ami m'a beaucoup raconté, lorsqu'il prenait les transports en commun, comment chaque montée dans un transport équivalait à une nouvelle rencontre. J'emprunte beaucoup les transports bruxellois et ceux-ci sont plutôt devenus révélateurs d'une fracture sociale que des lieux de rencontre et de mixité. Il paraît de plus en plus difficile de prendre le temps d'observer l'autre, et l'on privilégie généralement le refuge dans un écran, un casque ou tout autre diversion stimulante. Pourtant lorsqu'on rompt le quotidien, qu'on sort de la norme, quand une interaction intervient, elle est très souvent positive et les gens sont encore enclins à faire l'effort de se tourner vers l'autre lorsque la situation rend l'interaction possible. Dans les bonnes conditions, on peut encore créer du lien.

Dans la condition postmoderne, Jacques Lyotard décrit les raisons qui expliquent un défaut social relativement récent. Il met en évidence les métarécits, c'est-à-dire les grandes idées qui ont été, en trame de fond, les défis politiques et sociaux de nos époques au XIXe siècle. Parmi ceux-ci, on peut citer : le Progrès, les Lumières, l'Emancipation, le Marxisme. Les idées maîtresses donnent une légitimité à la société. Ils relèvent tous de la foi dans la science et le savoir pour l'élévation de la société, et l'avènement d'une paix universelle sous un système durable. Dans l'ère post-industrielle, beaucoup d'espérance émanait du progrès de la science. Le personnage de Marinetti, Mafarka il futurista, est une figure représentative des fantasmes suscités par les progrès technologiques. Seulement, le savoir « change de statut à la fin des années 50 » : il est devenu une marchandise, un produit à consommer.

Pour l'auteur, les récits de l'époque postmoderne se sont métamorphosés. Ils correspondent désormais à « l'accroissement de la puissance et la pacification par la transparence communicationnelle ». La société postmoderne semble donc être polie de plus en plus par l'efficacité, qui alors d'elle-même n'est plus concernée par les notions de vrai, de juste, de beau. Simplement l'optimisation en vertu absolue. On rompt dès lors avec un principe fondateur de nos civilisations si la science ne joue plus son jeu de légitimateur. En effet depuis Platon déjà la question de la légitimation de la science était associée à la légitimation du législateur. Pour la simple et bonne raison éthico-politique que nous nous sommes fixés « que ce qui est vrai, est intimement lié à ce qui est juste ». Or la science aujourd'hui est en partie science pour elle-même. Le monde cybernétique a accéléré avec fulgurance l'optimisation, puisque le langage est désormais lui-même crypté. Le fait même de faire partie d'un acte social passe aussi par des critères de performance.

Alors que dans nos études, nous questionnons ensemble les futurs possibles, on est en droit de se demander avec l'auteur : « Comment garantir que la maximisation des performances constitue toujours le meilleur but pour un système social ? » Et comment faire en sorte, alors que les institutions dirigeantes et les récits communs nous font défaut, de bâtir une morale collective ?

Selon moi, le sujet d'étude du TFE devait s'inscrire dans une démarche qui viserait à rassembler à nouveau les individus autour d'une histoire partagée. Il semblait pertinent de chercher dans les récits universels, d'enlever le superflus et de regarder ce que nous partageons tous en tant qu'être humain. Viscéralement, nous avons tous des sentiments et des instincts primitifs. Parmi ces notions, une s'impose comme un récit universel majeur, le plus universel de tous : notre condition d'humain conscient de son inéluctable mort. Même si nous avons chacun vécu une vie personnelle avec nos idéologies propres, nous partirons tous de la même manière. Autre leçon du Covid que cette immersion soudaine de la mort dans nos vies sécurisées d'européens...

Dans un article de A+, Christophe Van Gerrewey situe l'architecture par rapport à la mort en ces termes : « mourir est également le seul art que nous partageons tous, qui ne soit pas commercialisé et qui n'engendre que rarement des discussions sur les réseaux sociaux, dans les chroniques ou les talk-shows. [...] pour éviter d'être considérée comme une énième activité éminemment individuelle, subjective et sujette à caution ; l'architecture doit s'occuper de la mort ».

En centrant le travail de recherche sur les rites funéraires, c'est l'opportunité de créer un lieu oecuménique, de tisser un fil dans notre urbanité auquel chacun pourrait s'identifier. En respectant les croyances et les idéologies de chacun, nous pouvons imaginer un lieu rassembleur à travers nos villes, en mettant la mort à l'épreuve du collectif.

S'étendant sur les côtés du cimetière
La maison des morts l'encadrait comme un cloître
A l'intérieur de ses vitrines
Pareilles à celles des boutiques de mode
Au lieu de sourire debout
Les mannequins grimaçaient pour l'éternité

Mais leur visage et leurs attitudes
Devinrent bientôt moins funèbres
Le ciel et la terre perdirent
Leur aspect fantasmagorique

Les morts se réjouissaient
De voir leurs corps trépassés entre eux et la lumière
Ils riaient de voir leur ombre et l'observaient
Comme si véritablement
C'eût été leur vie passée

Tout à coup
Je les invitai à une promenade loin des arcades de leur maison
Et tous bras dessus bras dessous
Fredonnent des airs militaires
Nous quittâmes le cimetière

Nous traversâmes la ville
Et rencontrions souvent
Des parents des amis qui se joignaient
A la petite troupe des morts récents
Tous étaient si gais
Si charmants et bien portants
Que bien malin qui aurait pu
Distinguer la mort des vivants
Dans la ville notre troupe diminua peu à peu

On se disait
Au revoir
A bientôt
Beaucoup entraient dans les brasseries
Quelques-uns nous quittèrent
Devant une boucherie canine
Pour y acheter leur repas du soir

Bientôt je restai seul avec ces morts
Qui s'en allaient tout droit
Au cimetière

Ils vivaient si noblement
Que ceux qui la veille encore
Les regardaient comme leurs égaux
Ou même quelque chose de moins
Admiraient maintenant
Leur puissance leur richesse et leur génie
Car y a-t-il rien qui vous élève
Comme d'avoir aimé un mort ou une morte
On devient si pur qu'on en arrive
Dans les glaciers de la mémoire
A se confondre avec le souvenir
On est fortifié pour la vie
Et l'on a plus besoin de personne

1. INTRODUCTION : LA MORT DANS NOS VILLES

Dans son poème « La maison des morts », Guillaume Apollinaire transcende une expérience funèbre en un moment de cohabitation lumineux avec les défunts. Ce moment d'extase, où subitement l'humain prend conscience de la valeur des disparus qui l'entourent pour partager un moment suspendu avec eux, est une belle réconciliation momentanée de la vie et de la mort, souvent présentées comme deux entités qui ne peuvent pas dialoguer.

Apollinaire décrit sensiblement la mort rencontrant le quotidien, le temps d'un instant. Le temps d'un instant, le sujet mêle son élévation spirituelle, son moment sacré, à la vie dans la ville. Il y a une sorte de fluidité dans cette « promenade », fluidité qui respecte néanmoins les différences entre les deux mondes. Apollinaire présente deux entités cohabitantes, mais qui ne se mentent pas quant à une possible fusion. A la fin du poème, chacun retourne à son état : les vivants finissent leurs tâches journalières, et les morts rattrapent doucement les sujets à leurs préoccupations personnelles.

La mort possède à la fois un pouvoir autoréflexif sur celui qui la côtoie, et un pouvoir de reconnaissance universelle par le groupe qui s'y identifie. Elle est un fil qui lie dans les différences.

Pourtant, dans nos sociétés modernes, la mort est souvent invisibilisée, rejetée. Paradoxalement, elle touche tout le monde, mais personne ne veut la voir. Notre soif de consumérisme bute sur l'évidence de notre propre fin.

La ville moderne est un lieu de frénésie. Pour appartenir à son système, il faut y être en mouvement, au service de sa productivité, lisser son apparence, s'y dissoudre. Au regard de ce déchaînement d'énergie, la mort est une vieille figure patiente et immobile sur son rocking chair. La machine sociétale n'a pas installé d'arrêt à son tableau de bord, et les lieux en ville destinés à la passivité, à l'écoute de nos sentiments, à la contemplation, à la conscience de notre fragilité, sont d'une rareté extrême. Ainsi l'empathie humaine s'est diluée dans nos individualismes et dans les fragmentations communautaires.

Alors que la société aurait besoin de ralentir, y a-t-il une place pour la mort dans nos villes ? Dans les veines du poème d'Apollinaire, peut-on imaginer un dialogue partagé entre le quotidien et le sacré de la mort qui soit bénéfique à chacun ? Qui puisse souder à nouveau les individus autour d'une conscience partagée par tous ?

Un tel dialogue n'est pas évident à mettre en place. Si la mort a autant un caractère prohibé, c'est qu'elle fait peur. De plus une personne endeuillée a besoin de sortir de la frénésie pour vivre son chagrin, et la ville ne semble quand à elle plus prête à accepter la mort dans sa routine, encore la société soit-elle en capacité de la reconnaître.

La mort en tant que concept anthropique, ne prend réalité qu'à travers les mots et les images qu'on lui prête. Pour espérer sa reconnaissance collective, la mort doit être approchable par chacun. Elle s'est segmentée dans des pensées et des croyances différentes

à travers le temps et sa réalité vécue est différente d'un individu à l'autre. Le mystère de l'après, exprimé dans les religions et dans nos doutes les plus anciens, a pris des formes diverses, à force de rites et coutumes. Néanmoins, nous pouvons toujours entrevoir un fil commun, car si nous partons avec nos idéologies, nous partons surtout en tant qu'être humain. En sociologie, les funérailles et le deuil collectif sont l'occasion de moments particuliers de sociabilité qui marquent l'histoire d'un groupe¹. Dans nos sociétés multiculturelles et fragmentées, qu'est-ce que cela signifie ?

Le poème a son importance dans la compréhension de cette étude, puisqu'elle tentera de spatialiser cette sensation abstraite et poétique décrite par Apollinaire. La recherche spatialisée par le projet s'inscrira dès lors dans cette direction. Il s'agira de créer un lieu funéraire dans lequel chacun pourra s'identifier afin de réintéresser la ville (et la société) au sacré.

Le quotidien, symbolisé par la ville de Bruxelles, pourrait dès lors jouer un rôle compassionnel dans la reconnaissance de la mort et le soutien de ses endeuillés. Et vice versa : le lieu funéraire pourrait ramener le passant à sa sensibilité et à sa particularité, à sa propre histoire, à ses propres croyances.

L'enjeu est de retrouver du sacré dans la banalité quotidienne. De surcroît, de chercher à faire cohabiter spatialement ces deux moments ambivalents qui sont à eux deux, la vie. (La vie caractérisée comme l'addition d'une incarnation physique rationnelle [le quotidien] et de moments spirituels irrationnels [le sacré]). Par le projet, il faudra organiser ce lieu de reconnaissance sociale autour de fulgurances spatiales où la jonction des mondes est possible sans qu'aucun ne soit pour autant une menace pour l'autre, idéalement un lieu funéraire œcuménique pour Bruxelles qui s'harmoniserait dans un syncrétisme social et religieux.



James Ensor, La mort et les masques, 1897

2. PHILOSOPHIE GÉNÉRALE SUR LA MORT

La mort ne laisse pas indifférente et a fait l'objet de nombreuses spéculations. A travers son travail de rationalisation des concepts, la philosophie apporte un regard sur la mort qui s'écarte des considérations personnelles. Dans ce chapitre, voilà une tentative de baliser différents courant de pensée philosophique qui l'ont décrite.

2.1 LA MORT ET L'INDIVIDU

2.1.1 Vivre contre la mort

Dans La Phénoménologie de Hegel, la mort ne peut pas être pensée. Elle n'existe pas en tant que tel, puisqu'elle est un reflet en face duquel nous choisissons de cohabiter ou non. La mort doit être comprise comme un risque mortel, une présence, qui n'est vectrice que de vie, et n'est mesurable que par l'envie de vivre qu'elle suscite chez un individu. Elle transcende. Hegel prendra en exemple les guerriers sur les champs de bataille qui dans leurs combats mortels, dépassent le caractère immédiat de la vie vécue (dans le fait qu'elle peut s'arrêter subitement, d'un coup, ce qui est normalement effrayant et motive plutôt l'homme à la fuite et à la sécurité pour protéger ce bien de vie) pour transcender leur vie au-delà de cet aspect, « en bravant la mort ». C'est ce reflet qui la fait exister alors que la mort pensée directement a un caractère paralysant.

Le fait de transcender sa vie selon les descriptions de Hegel est un acte contre nature, pleinement humain et irréalisable par les espèces animales. Les espèces luttent pour leur expression de vie par la survie. Elle ne semblent pas évoluer dans une conscience de la mort puisque leurs actions ne sont pas déterminées par leur finitude. L'on pourrait arguer que ce besoin d'exprimer notre vie dans la transcendance est relatif à nos propres origines animales et que cela, bien qu'irréalisable par les autres espèces, s'inscrit tout de même dans un cycle d'expression de notre espèce dans une dimension inconsciente collective. Pourtant la distinction semble évidente que cette démonstration de vie (vie en tant que vie transcendée et pas seulement de survie) se rattache à l'individu. Suivant ces concepts, l'humain est fondamentalement dans son être profond une contradiction. Une contradiction qui doit harmoniser notre être « espèce », don de vie universel à tout humain, et notre don d'individu, propre à chacun.

Edgar Morin, dans l'homme et la mort, parvient à s'accaparer le phénomène dans un triptyque qui nous intéressera : l'espèce, l'individu et la mort. Il déclare : *« Aveugle donc naturellement à la mort, l'humain est sans cesse forcé de la réapprendre. Le traumatisme de la mort est précisément l'irruption de la mort réelle, de la conscience de la mort, au cœur de la cécité. »* En supplément, les concepts Freudiens affirment que chacun dans son inconscient est persuadé de sa propre immortalité (lorsqu'un proche décède, c'est « l'impossibilité qui tout d'un coup se change en réalité » d'après J.P Eckermann. Le savoir de la mort viendrait de l'extérieur, non inné, et apprivoisé à titre d'expérience. La distinction est faite dès lors entre le fait de ne pouvoir concevoir sa mort (condition universelle d'espèce) et le fait de vouloir

être immortalité (condition universelle d'homme en réaction à notre condition d'espèce). On ne peut pas concevoir sa mort pour une double raison : la cécité animale vis-à-vis de la mort et l'inconscience humaine qui résiste (vouloir-vivre) s'additionnent dans l'expression d'amortalité (immortalité-survie) exclusif à notre espèce. L'humain est comme l'animal doué de vie et donc toute participation à la vie simplement vécue est un acte de cécité vis-à-vis de la mort. « *C'est pourquoi la vie quotidienne est peu marquée par la mort : elle est une vie d'habitudes, de travail, d'activités. La mort ne revient que lorsque le moi la regarde ou se regarde lui-même.* » L'intégration d'un programme funéraire dans le quotidien au regard de ces explications prend les traits d'un acte contre-nature, de la génération d'un lieu en dissonance spatiale et cognitive.

Freud, dans *Pulsions et destins des pulsions*, définit le sujet de mort par son approche psychanalyste. Il distinguera le Thanatos (concept de mort) de l'Eros (concept de vie). Ce sont des concepts en ce qu'ils ne sont pas directement la mort en tant que corps en état de mort. Ce sont toutes les actions qui s'inscrivent dans une contre-vie, et qui in fine, conduisent parfois à la mort. C'est une définition importante puisqu'elle sort du constat premier des facteurs binaires vie et mort pour approcher l'aspect d'une mort et d'une vie qui ne sont pas exclusifs au corps, mais également étendus à l'esprit. La mort est associée au corps dans ce qu'elle a de conscient et à l'esprit dans ce qu'elle a d'inconscient. Freud associe la mort à des actes dénommés en « Pulsions de mort » : ce sont le masochisme, le sentiment de culpabilité, la réaction thérapeutique négative, et surtout la compulsion à la répétition. Il prend le pendant de Schopenhauer sur le fait que l'humain veut exprimer sa vie, un vouloir vivre (concept de Volonté inconsciente). Elle s'inclue dans l'idée positive qu'une personne rejette la mort par son envie de vivre. Chez le renonçant, la mort ne suscite plus la frayeur extrême liée à l'attachement à la vie. Celui qui choisit la vie embrasse dans son choix le consentement à l'Eternel Retour de Nietzsche. Par exemple, en affrontant la souffrance physique ou psychologique, le souffrant prononce sa vie. Cette démarche de « vie à exprimer » se comprend en complément du concept d'entéléchie développé par Aristote dans *De l'âme* : nous mettons le temps au service de notre accomplissement.

Donc doit-on montrer ou cacher la mort au passant ? Est-ce qu'en la voyant, il en prend conscience ? Où est-ce plutôt une acceptation progressive en la banalisant dans le quotidien. Une acceptation progressive qui induirait par les mécanismes précédents un renoncement progressif de l'esprit.

Selon Edgar Morin, « *le déni de la mort, c'est vivre* ». Quand on ne la voit pas, on la mystifie, donc on lui donne une sorte d'importance omniprésente : la cacher semble aller plutôt dans le sens de la vie. L'on prendra en exemple les témoignages de soldats, particulièrement lors de la guerre de 14-18, qui expriment à force de côtoyer la mort un état particulier d'entre-deux mortifère, où la conscience de la mort a enlevé en eux la peur, leurs pulsions de vie, et une certaine compassion de l'autre. L'appropriation de la mort n'a que facilité le passage à l'acte (de suicide) pour beaucoup d'entre-eux. D'ailleurs beau-

coup de ces soldats ont déclaré n'avoir jamais véritablement réussi à réintégrer la vie et le quotidien. Cet exemple extrême pose néanmoins une question quant à la pertinence de côtoyer ou non la mort. Peut-on réellement imposer une présence de la mort au passant ?

2.1.2 Vivre avec la mort

Précédemment nous établissions les liens homme-espèce et leurs conséquences sur la relation des humains à la mort. Si l'on va au bout de certains pragmatismes, l'homme est une espèce, et les espèces ne peuvent se représenter la mort, donc l'homme ne devrait pas pouvoir se représenter la mort. Or, il le peut. L'homme a en lui cette capacité toute particulière de pouvoir défier les syllogismes. Cette vérité viscérale est réconfortante pour l'exploration de nouvelles manières d'approcher la mort, et de poursuivre dans la voie d'une architecture funéraire en ville malgré les contradictions évoquées auparavant.

En regardant la mort en face, on a une réelle chance d'un vrai choc émotionnel, de projection de soi-même dans cet état biologique non voulu, involontaire. Dans l'Etoile de la Rédemption, Franz Rosenzweig prend le contre-pied de Nietzsche vis-à-vis des pensées Hégélienne. La philosophie n'a selon lui pas le pouvoir d'apaiser notre angoisse de la mort. C'est une fatalité qui « est ». Nous voudrions survivre envers et contre tout. Dans son approche fondamentale, Hegel nie le temps, et pour Rosenzweig, nier le temps, c'est nier la mort qui arrive, donc nier la singularité et la responsabilité de chaque homme. Hegel a exclu la mort d'un Tout pensable.

Rosenzweig encourage au contraire une confrontation directe à la mort (lui qui a vécu les tranchées de Verdun et écrit l'Etoile de la Rédemption à ce moment) où chacun doit faire face à sa propre finalité, sans jamais la fuir.

Également en opposition avec les concepts de Hegel (même si l'ensemble du propos ne l'est pas totalement), la pensée de Nietzsche fait d'elle un élément représentable et qui doit être représenté. Elle est inévitable et l'affronter en face, c'est-à-dire que chaque individu fasse librement le choix de l'accepter à un moment de sa vie, est une manière d'aller au-delà de cette fatalité dans une célébration joyeuse de nos actes accomplis dans une vie satisfaite. C'est exprimer un duel entre la mort et la vie dans lequel cette dernière triomphe de son inexorable dimension affective. Sans détailler entièrement le raisonnement de Nietzsche, l'on peut approfondir cette seconde approche via le philosophe Jacques Derrida.

Outre le fait de s'inscrire dans la pensée de Nietzsche, Jacques Derrida apporte une nouvelle nuance qui représente assez bien la portée symbolique de ce que pourrait être une spatialisation de la mort. Elle découle notamment de son grand principe de Déconstructivisme qui vise à requestionner d'une nouvelle manière nos certitudes les plus fortes (puisqu'elles seraient des valeurs aujourd'hui objectives mais qui se sont pourtant elles-mêmes originellement construites sur des valeurs subjectives, ce qui remet en cause leur propre légitimité à être objectives). Pour lui, la vie et la mort ne sont pas deux valeurs

complètement dissociées. La vie et la mort sont en réalité liées par des passerelles de pensées, puisque la mort ne peut pas exister sans la vie (car seul un être vivant peut se la figurer) et que la mort a une influence directe sur la manière dont on mène notre vie (dans la manière dont chacun anticipe la mort). Le séminaire *La vie la mort* dans lequel est exposé cette idée, bannit le « et », en mettant dès lors les deux notions en relation de réconciliation, de continuité mais tout en respectant leur valeur respective.

Edgar Morin décrit également le concept de la double vie. Il repose entièrement sur les notions du Moi et du Soi. Le Moi c'est la conscience humaine de la mort dans sa triple réalité (concept de triple réalité long à définir). Le Soi c'est le « ça » Freudien, « *le profond de son être individuel universel, de la vie brute apportée et déterminée par l'espèce* ». Le Soi semble être l'ennemi de l'individualité, puisqu'il la tue, mais il lui permet de renaître et de s'affirmer encore davantage. Cette double vie est l'intimité même du conflit, de l'inadaptation espèce-individu. La conscience obsédante de la mort [le Soi] en son point extrême, flétrit et pourrit la vie et conduit à la folie et au suicide. A l'autre extrême, un Moi atrophié peut tellement s'ignorer lui-même qu'il ne songe jamais à la mort. Entre ces cas limites, la présence et l'absence de la mort s'imbriquent et se recouvrent diversement. C'est la vie, avec et sans le souci de la mort. La double vie. Mais cette double vie est "une" ». Il y a une faute profonde, dans l'écart des lieux funéraires, à rectifier. Une sorte de mensonge collectif sur notre manière de communiquer avec la mort. Une manière de communiquer qui n'est pas une communication communiant avec notre quotidien, mais une présence intimidante renforçant nos aspects de conscience et d'inconscience.

La mort à l'écart, cachée, ignorée, oubliée, c'est le Moi qui s'exprime trop et qui se ment. Doit-on attendre le caractère occasionnel du décès d'un proche pour accéder à des nouveaux cas de conscience personnels ? Ou peut-on insérer des moments de conscience de la mort, par la vue d'une mort collective, non personnifiée par un proche mais représentée par l'anonymat civil, au Soi, pour objectiver un peu mieux notre Moi ? La limite entre les deux est très fine à mesurer. Il s'agit de trouver ce point d'équilibre pour ne pas trop conscientiser (où c'est la fin du vouloir vivre de Schopenhauer) mais en le faisant tout de même pour cultiver notre conscience d'être universelle, appartenant à un tout. Cette conscience de l'être universelle est nécessaire dans nos sociétés actuelles, ultra-collectives et partagées, car elles induisent un respect de l'autre : pas parce qu'on l'affectionne personnellement, mais parce qu'on l'affectionne en tant que semblable de notre espèce. C'est un critère indispensable pour la réussite de ce qu'une société essaye de mettre en place collectivement, autrement ce n'est qu'une société d'individualités, oxymore évident. Une ouverture mentale sur notre vulnérabilité semble positive dans une sphère sociale, tant que cette vulnérabilité n'incarne pas une menace pour notre désir de survie. Il faut pouvoir voir quelque chose pour le craindre, le ressentir, etc.

En s'accordant sur le caractère positif d'un apprivoisement plus ou moins progressif de la mort par l'individu, cette valeur de mort n'en reste pas moins angoissante et il est tout à fait normal qu'il y ait des réticences à vouloir s'en approcher. L'approche de la notion doit

se faire à petit pas, avec minutie et accompagnement, elle ne peut être présentée soudainement, à nu dans son sarcophage ouvert : le choc serait trop violent. C'est précisément ici que l'architecture pourrait intervenir, en accompagnant le passant dans son histoire, comme une présence réconfortante. Car il faut bien distinguer deux types d'usagers dans le projet : il y a d'une part l'individu ou la famille en deuil qui est là pour le défunt, mais il y a aussi le passant lambda qui décide consciemment ou non de se laisser toucher par la dimension spirituelle du lieu.

On distingue dès lors un double paramètre qui n'implique pas du tout les mêmes usages et les mêmes volontés vis-à-vis du lieu. Tandis que les consolés(1) ont besoin d'espaces intimes pour les accompagner dans le deuil, le passant lui est confronté à des espaces qui permettent d'embrasser une élévation personnelle le temps d'un instant par cette présence de la mort. Les deux peuvent toutefois évoluer dans ce même environnement du parcours spirituel. Le parcours a cette force de raconter une histoire, de proposer des gradients dans le vécu émotionnel des espaces qui le jalonnent. Deux exemples architecturaux, d'une manière tout à fait différente, font figure de référence particulièrement intéressante en la matière.

- The Woodland Cemetery (1918-1940) à Stockholm par Erik Gunnar Asplund et Sigurd Lewerentz se présente comme un parcours funéraire à travers un paysage suédois grandiose. Le projet présente des écritures architecturales aussi diverses que les paysages qui l'entourent. Chaque séquence s'entend dès lors comme une osmose entre le bâti et son environnement extérieur, qui est le support pour suggérer un état tantôt d'émotion, tantôt réflexif, tantôt contemplatif. Etant inspiré du Friedhof Ohlsdorf d'Hambourg, ce projet est la démonstration du réconfort et de l'accompagnement que peuvent susciter le paysage et l'architecture combinés. Le paysage est d'ailleurs utilisé proprement comme une architecture.
- Le Danteum de Terragni est un hommage à Dante Alighieri et plus particulièrement à son parcours dans la divine Comédie. Le projet reprend, reconstruit le parcours initiatique de l'auteur, dans lequel il traverse les 9 cercles de l'Enfer, les 7 gradins du Purgatoire pour enfin arriver au paradis. Le projet architectural de Terragni est un parcours très cadré, à côté du Colisée de Rome, imposé quasiment au visiteur. Le projet est visible par tout le monde depuis l'extérieur en revanche l'élévation spirituelle ne sera offerte qu'à celui qui y pénètre et qui parcourt l'enchaînement d'espaces jusqu'à atteindre le toit du projet et la renaissance spirituelle, avec une ouverture différente sur le contexte alentour. Ce sont ici des espaces complètement architecturés et très condensés contrairement au Woodland Cemetery qui lui prend l'espace et se sert de la nature pour ponctuer le parcours. Les deux projets présentent deux approches distinctes pour guider le visiteur ou le consolé à travers des espaces plus ou moins architecturés.

2.2 LA MORT ET LE COLLECTIF

2.2.1 La mort dans nos sociétés

Rapports anthropologiques

En réaction aux concepts philosophiques et psychologiques explicités plus haut, les sociétés ont matérialisé des habitudes et des rites dans leur manière d'entretenir la mort des défunts et le deuil de ceux qui perdent un défunt. Certaines des anciennes civilisations ont développé des conceptions de mort-renaissance. Les cavernes ont été les lieux premiers de cette mort renaissance. L'origine de ces lieux reclus a été associée au réconfort et à la protection. En fait, ils se comprennent dans notre relation première à l'utérus, à notre état fœtal dans la mère, déterminant nos premiers rapports à la vie. C'est le cycle de la maternité et de la mort, tout lieu obscur, isolé, paisible, peut évoquer la présence d'une mort maternelle ou porteuse de renaissance. Les civilisations ont, consciemment ou inconsciemment, rendu les rites de mort dans des lieux se rapprochant des conditions de cette vie profonde et première, incarnant ainsi l'état de mort d'un individu dans un processus de vie. Ils se sont d'ailleurs poursuivis dans l'architecture de ces lieux à travers les cryptes, tombeaux, catacombes, basiliques.

D'autres témoignages du passé associent la mort à l'eau. Puisque l'homme vient des eaux, nos origines nous rapprochent d'une relation mère-mer dans des référentiels différents. Edgar Morin évoque *« via l'eau des réminiscences de la vie de l'homme intra marine. Elle rappelle à l'homme le langage des origines que peut-être il reconnaît confusément »*. En tant qu'espèce nous venons de la mer, en tant qu'individu, de la mère. De ce point de vue, nous pouvons dégager un certain réconfort de la mort dans son assimilation à la vie.

En continuité de ce phénomène, la mort a souvent été accompagnée par des présences de vie. L'idée d'une possible association à la vie est à la fois une manière de se réconforter pour le vivant qui, défunt, qui accède à une autre vie et collectivement dans le deuil de ce défunt. Cette idée se traduit dans le concept du double (Edgar Morin), où l'homme décédé suit deux chemins : celui de la décomposition et celui de la personnification d'une âme, errante aux cieux ou qui renaît. *« Le double pour rejoindre son royaume devra accomplir un voyage »*. Il y a dans les sociétés qui élargissent leur espace social un rapport dialectique entre l'idée de voyage et l'idée de royaume des morts. Si les morts partent en voyage, c'est pour aller quelque part (soit vers une réincarnation, soit vers un séjour fixe, soit vers les deux [« tu t'en vas », « tu nous abandonnes »] Mythe incarné dans le voyage de la traversée du Styx). Les sociétés ont beaucoup bénéficié de cette distinction corps-âme pour surmonter la mort, en choisissant de valoriser la vie de l'âme au détriment de la mort du corps. L'âme personnifiée suit son propre destin, errante sur terre, dans les cieux, ou prête à la renaissance. L'on comprend donc la volonté d'associer la vie à nos morts, à travers des objets, des mots ou des symboles sur les tombes. *« C'est la volonté contradictoire des vivants avec leurs morts : celle de vouloir les garder par la présence symbolique d'un élément tout en fuyant la présence macabre »*. Il sera important dans le Tfe de permettre cette personnification réconfortante

de la mort dans les traductions spatiales de ces principes.

Evolution de la croyance en l'immortalité par Feuerbach

Feuerbach retrace l'histoire de la croyance en l'immortalité en tissant un fil entre trois grandes époques. La première, l'époque grec et romaine, où la croyance en l'immortalité est absente. L'individu s'exprime dans le peuple et l'Etat et « *il ne se sait qu'en tant que membre du groupe social et politique* ».

Ensuite vient la période chrétienne catholique au Moyen-Age. L'individu croit bel et bien à une sorte d'immortalité mais elle n'est pas faite pour lui, en conscience de lui-même mais est échafaudée par l'extérieur. Il n'y a pas de notion de survivance à l'individu. Feuerbach établira néanmoins les prémices d'une croyance en l'immortalité individuelle au travers de la résurrection du corps, qui entend progressivement à travers la résurrection de la chair, celle de l'âme de l'individu qu'elle comporte.

Enfin la troisième époque est celle des Temps modernes. A l'image du protestantisme émergent à cette époque, l'attention se fixe sur l'homme et la croyance en l'immortalité de l'individu devient le centre de la foi. Et c'est l'homme qu'on entend sacrifier à travers la figure passerelle du christ « homme-dieu ». Elle se traduira par exemple dans les sectes piétistes par une adoration du christ à travers sa figure humaine, en rejetant ce qui lui est particulier. Selon Feuerbach, ce phénomène d'immortalisation subjective de l'homme à travers le christ marque un tournant dans la croyance progressive en l'immortalité de l'individu. « *Le tracé Feuerbachien fait du Romain et du piétiste-rationaliste-moraliste les deux extrêmes du cours de l'histoire* », où Hegel établit des points de comparaison où « ce qui est nécessaire à trouver refuge sous la forme du droit privé et du bien-être privé car toutes les autres données universelles avaient disparu et perdu de leur sens, où l'on ne donne de la valeur qu'à « *l'opinion et la conviction personnelle sans vérité objective* ». Ainsi justifie-t-il une décadence relative lorsque l'Homme a redéfini sa condition d'existence au cours de l'histoire.

2.2.2 Le deuil perçut par le collectif

Dans le temps de la consolation, Michaël Foessel ouvre des pistes en reprenant les grandes pensées philosophiques sur l'idée permise d'accompagner le deuil, la nostalgie, la tristesse, de manière collective.

Michaël Foessel reprend les idées de Lévy-Bruhl, dans Carnets, selon lesquelles l'individu se sublime dans le collectif : « *Vivre c'est précisément appartenir intimement à son groupe* », « *La participation de l'individu au corps social est une donnée immédiate contenue dans le sentiment qu'il a de sa propre existence* ». La crainte de la mort est d'ailleurs moins prononcée dans les peuples archaïques qui possèdent des structures très collectives. Seulement aujourd'hui le deuil n'est plus évidemment reconnu par le collectif.

En effet, le deuil est une des victime de la modernisation, qui a dans son mouvement

frénétique balayé les états d'âme. Freud décrit par exemple le travail du deuil dans *Trauerarbeit*. La tristesse nous met dans un état d'improductivité et est mal perçue par la société. En conséquence, la tristesse est généralement retenue par l'oppression collective. On notera que selon Michael Foessel, la résilience dans la consolation n'est pas une solution adéquate, au regard de celles proposées par « l'incosolé ». Le deuil passe par des étapes psychologiques qui doivent être vécues et non réprimées. A travers les phases émotionnelles du deuil, les étapes psychologiques que nous traversons sont comprises comme un processus actif. C'est un moment parcouru par plusieurs stades (Elizabeth Kübler-Ross, 1969, *On Death and dying*) qui se traduisent de manière psychologique et sociale, les deux s'entremêlant. Bien que les étapes décrites par la psychiatre Elizabeth Kübler-Ross puissent ouvrir des débats, on peut s'accorder sur le fait que le deuil traverse dans un premier temps des phases d'instabilités émotionnelles, de sidération, auxquels succèdent l'acceptation et l'amélioration de l'état de l'endeuillé.

Ces différentes phases émotionnelles que traverse un endeuillé complexifient le regard qu'on peut lui porter. L'attention portée devrait être fonction de la phase psychologique en cours pour ce dernier. Un endeuillé n'est donc pas tout à fait un individu type, bien qu'il y ait un certain déterminisme humain dans nos réactions dans le deuil.

En plus de cela, chaque individu ajoute à son deuil une dimension idéologique qui lui est propre, et qui n'est reconnue en majorité que par les individus qui comprennent cette idéologie. Un deuil dans l'Islam est très différent d'un deuil dans le christianisme par exemple et la perception de la mort devient brouillonne dans une ville cosmopolite comme Bruxelles. Dans l'histoire de nos sociétés, les religions ont évolué distinctement et la gestion de la mort dans un système particulier est simplement une résultante de cette première division en amont. Il y a sûrement possibilité de retrouver une réponse collective au-delà du sujet, d'autant plus que la mort au-delà des fils conducteurs religieux, nous ramène à nos états premiers d'humains.

L'intégration de la tristesse vécue au milieu d'un cadre collectif pose dès lors question : le collectif est-il toujours en mesure de nous apporter un soulagement ?

On peut émettre l'hypothèse que si le collectif est moins sensible à la mort, ce n'est pas parce qu'il ne peut plus faire ces efforts de compassion et de reconnaissance de la mort, mais c'est parce que la mort lui est cachée. En d'autres termes, le collectif n'est pas devenu aveugle à la mort, c'est la mort qui s'est effacée. La distance avec la mort a maintenant été posée par plusieurs générations et il n'est pas dit qu'une proposition de reconexion à celle-ci soit acceptée par la société.

Cependant Pascal, dans son ouvrage *Pensées* sous l'intitulé «*Coutume, imagination et justice* » se veut rassurant. Il émet le doute sur la classification stricte de ce qui « dans la conduite humaine, relèverait de la nature, et ce qui ne résulterait que de la seule coutume ¹ ». Pascal met alors en évidence la « puissance de la coutume, laquelle finit toujours pas être vécue

comme naturelle ² ». C'est l'idée que « *les principes naturels* » sont « *des principes accoutumés* ». Les rites ne sont pas nécessairement profonds mais subissent des habitudes qui déterminent des notions qui s'encrent dans la société, généralement autour des valeurs de bien et de mal. Nous ne définissons pas des coutumes parce qu'elles sont bonnes, mais elles deviennent bonnes car elles sont légitimes de leur antiquité. Ainsi, le rapport fondamental de la société à une valeur telle que la mort semble tout à fait modifiable. Le précédent exposé historique de l'évolution de la mort dans notre société occidentale met d'ailleurs ce phénomène bien en lumière.

On peut croire que le collectif aura le cœur ouvert à la compréhension des endeuillés et à une compassion éventuelle pour développer une hétérotopie de respect, de dignité et de regard affectueux de l'autre dans ses différences puisque la mort nous concerne tous. C'est la fatalité de la mort, le manteau de l'endeuillé et du passant sont interchangeable à tout moment. Il faudrait redonner une chance au collectif de jouer un rôle dans l'apaisement de l'endeuillé à travers des espaces dédiés.

En 1959, Nanda Vigo a imaginé une vision des plus emblématiques de ce retour de la mort dans le collectif à travers l'architecture. Par deux tours juxtaposées, elle dessinait deux cimetières verticaux, véritables points de repère funèbres dans la ville de Rozzano aux abords de Milan ³. On distinguait en filigrane derrière la façade les étages remplis de caveaux funéraires. Si la destination du projet n'a pas abouti, elle met néanmoins en perspective une mort affirmée et perceptible par tous. C'était par la même occasion une manière de proposer une solution aux étalements urbains.

En multipliant les types de lieux liés à la mort et au deuil dans nos villes, on pourrait avancer qu'on multiplie la possibilité que chacun trouve une expérience plus ou moins adaptée à ses besoins propres d'endeuillé. Les cimetières correspondent par exemple à un modèle unique très fort de représentation de la mort en espace dans notre société. Il semble conditionner un vécu du souvenir de nos proches binaire, qui se comprend dans l'expérience d'être soit dans notre vi(II)e et le quotidien, soit au cimetière. Mais quels sont les autres lieux qui permettent d'avoir un rapport autre à son deuil ? Un rapport au deuil qui pourrait être moins direct, ou plus à même d'être soutenu par le collectif ?

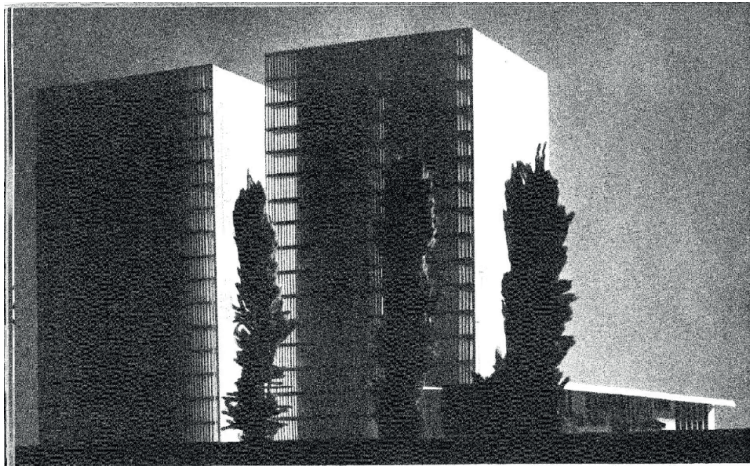
Voilà un enjeu : c'est au collectif de faire corps dans le bon fonctionnement et la protection de rites et états sensibles individuels, mais sur lesquels nous nous identifions normalement tous de par notre condition humaine.

2.2.3 L'apport du collectif au deuil et du deuil au collectif : un apport mutuel bénéfique

Sur base des constats d'Auguste Comte, l'Humanité (pensée positivement dans Religion de l'Humanité comme un tout immuable) doit trouver ses morales collectives dans la

2 ibidem

3 Felicori, B. (2022) « Nanda Vigo's Twin towers for the Rozzano cemetery ». Domus.



Twin towers, Nanda Vigo. *Courtesy Nanda Vigo Archive*

«Nanda Vigo's Twin Towers for the Rozzano cemetery», *domus*, consulté le 30 mars 2024 : [do-
mushttps://www.domusweb.it/content/dam/domusweb/it/architecture/2022/06/26/le-twin-towers-
di-nanda-vigo-per-il-cimitero-di-rozzano/domus-rozzano2.jpg.foto.rmedium.jpg](https://www.domusweb.it/content/dam/domusweb/it/architecture/2022/06/26/le-twin-towers-di-nanda-vigo-per-il-cimitero-di-rozzano/domus-rozzano2.jpg.foto.rmedium.jpg)

perspective de souder les individus au sein d'une croyance commune. Il énonce « La sociocratie », pouvoir de l'intelligence collective qui s'exprime contre le monde du chacun pour soi. Les démocraties occidentales pourraient porter la cape de sociocraties incomplètes.

Il y a tout de même, via nos impôts gérés par nos gouvernements élus démocratiquement, la volonté de définir des institutions qui traduisent des règles et espaces publics communs. Ce que veut ou ne veut pas partager la société, ce qu'elle est prête à vouloir vivre collectivement, se reflète directement dans les programmes et budgets alloués à ces espaces. La recrudescence des environnements individualistes semble indiquer, à travers le miroir de nos aménagements publics, une tendance qui découragerait A.Comte en ce qui concerne l'avènement de la sociocratie. Le choix de ce sujet de TFE est motivé par un soutien aux théories du sociologue et philosophe français.

Dans la difficulté actuelle d'établir de nouvelles morales collectives pour notre société, la mort s'impose comme un sujet idéal : elle est identifiable par tous quel que soit notre condition.

Lévy-Bruhl établit un lien fort dans lequel la mort fait le pont entre l'individu (en tant que citoyen) et le collectif (en tant que cité). « *La morale civique implique que la cité est au service des citoyens, et qu'en retour l'individu peut abdiquer consciemment, en cas de nécessité, sa primauté au profit de la cité, parce que celle-ci représente la somme des individualités civiques, et contient en elle la source nourissante de toute individualité. [...] le don du citoyen à la cité n'est pas une fusion anonyme : il y a échange ; c'est une sorte de contrat social. La cité qui s'empare de la vie du bon citoyen lui donne en échange gloire éternelle. Elle est un partage de satisfaction entre la cité et l'individu* ». C'est l'idée ici du contrat matérialisé dans l'acte funéraire entre la cité et son citoyen, qui vient parachever l'affirmation de l'individu dans un acte collectif du passage du Moi au Toi. C'est un confort supplémentaire qui doit apaiser l'horreur de la mort. Le modèle de la Grèce Antique du Ve et IVe siècle av. J-C avait normalisé « la belle mort » du citoyen guerrier. Il était héroïsé et sa mort était réconfortée « d'une existence éternelle dans les mémoires⁴ ». Dans un tel geste, l'individu est individualisé tout en étant collectivisé, donc individualisé davantage encore. C'est la cité en tant que Matri et ce qu'il y a de meilleur dans l'individu s'inscrit dans le phylum commun. La reconnaissance de la mort dans nos villes peut être un fixateur social très important.

Les villes offrent d'ailleurs un paradoxe particulier, puisqu'elles sont peuplées d'anonymes. Nous n'avons jamais été, à la fois, aussi en proximité avec l'autre et aussi isolé par cet anonymat. Cet anonymat est une force dans l'expression d'une société forte mais peut être difficile tant il demande la mise en retrait de nos individualités.

De nombreux travaux d'architecture se penchent sur cette question pour retisser des espaces de rencontres et de solidarité en milieu urbain. Il ne s'agit pas toujours tellement de rencontrer l'autre et de discuter avec l'inconnu ou le passant, car nous sommes et restons des individus. En revanche, la volonté de générer des espaces offrant la possibilité aux

4 Loraux, N. (2017). « La mort, les morts dans les sociétés anciennes : Mourir devant Troie, tomber pour Athènes : de la gloire du héros à l'idée de la cité ». Editions de la maison des sciences de l'homme : 27-43

individus de s'épanouir dans un partage collectif de la conscience, du respect et de l'appropriation d'un lieu a fait ses preuves pour améliorer la qualité de nos espaces urbains. Parfois même ce simple partage de la conscience collective du lieu amène ces rencontres avec le passant ou l'inconnu qui sont précieuses.

L'incarnation de ces espaces collectifs par des institutions n'a pas toujours été fructueuse puisqu'elle engage souvent une conscience subjective de ces dernières, c'est-à-dire du « comment je me place en tant qu'individu face à cette institution ». Dès lors le collectif ne survit pas car l'expression positive ou négative de l'individu face à l'institution prévaut. En revanche les lieux incarnés par des valeurs collectives universelles seront probablement des garantes plus légitimes de ces espaces collectifs sur lesquelles les individus s'accorderont. Et si la société de demain délaissait progressivement les institutions pour se recentrer autour de valeurs universelles ? La mort pourrait devenir un des axes structurant de notre société. Les individus deviennent dès lors un corps cohérent au service du bon fonctionnement de l'espace.

Outre sa reconnaissance uniforme, la mort implique aussi une reconnaissance affective d'autrui. C'est un pouvoir auto-réflexif fort et qui devient très pertinent lorsqu'il est pensé dans l'harmonisation d'un groupe. Durkheim, dans de la division du travail social (1893), définit la « solidarité mécanique » . En rentrant en situation de solidarité, l'individu met en retrait sa personnalité et « notre personnalité s'évanouit, car nous ne sommes plus nous-mêmes, mais l'être collectif⁵ » et notre identification au groupe est renforcée. Un parallèle peut être aussi établi avec l'analogie des arbres de Kant⁶ . Si les arbres qui poussent selon leurs propres volontés sont penchés et biscornus, ceux qui s'alignent au mouvement des autres arbres du groupe poussent « beaux et droits ». Il met ainsi en avant l'inclination des individus comme potentiel à créer le meilleur.

Dans ses écrits, H.Blumenberg (*Beschreibung des Menschen*) affirme que « ce dont nous avons le plus fondamentalement besoin (philosophie anthropologique), en particulier à la lumière du vide éthique créé par une longue célébration de l'antihumanisme et des bouleversements découlant de l'accélération des changements technologiques et d'autres types de changement [...]. Retrouver une notion de l'humain démontre la pertinence de l'anthropologie philosophique. La consolation embrasse et apaise la vulnérabilité existentielle pour laquelle il n'y a finalement pas de consolation [Untröstlichkeit]⁷. La consolation présuppose une réflexivité intersubjective et cognitive complexe ainsi qu'une capacité de prise de perspective empathique, qui est une source de réflexion éthique. ils dépendent de la capacité à se mettre avec empathie à la place des autres, ce qui est le précurseur de la compassion. ». En d'autres termes, Blumenberg élève la compassion à un niveau primordial. « Nous avons oublié l'homme », déclare-t-il. Les Temps Modernes ont été une déception pour le développement de l'humanité et la seule manière pour lui de poursuivre sa trajectoire, c'est de surmonter nos états naturels qui

5 Spector, B. (2000). La société. Flammarion : 186

6 Kant (1784). « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique ». L'insociable sociabilité de l'homme

7 Honenberger, P. (2015) « Hans Blumenberg : Philosophical Anthropology and the Ethics of Consolation » :

sont prédéterminés à nous condamner. La compassion devient l'un des maillons indispensables pour palier nos défauts naturels. Réintégrer la mort dans un processus social n'est ici plus seulement une occasion d'améliorer la société. Elle se place en aubaine indispensable pour le sauvetage de notre condition face à la rationalisation de tout ce qui nous touche.

2.2.4 La métamorphose du deuil en souvenir

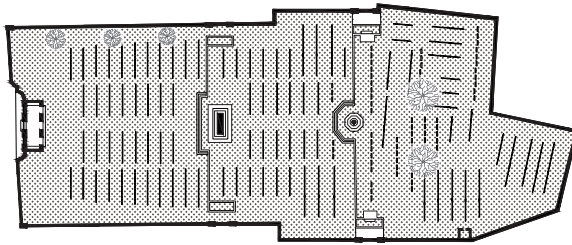
Comme explicité précédemment, le deuil correspond à un processus actif. La douleur de la perte laisse place avec plus ou moins de difficulté à l'apparition d'un souvenir, puis l'on apprend à revivre avec progressivement. Des rituels favorisent cette acceptation.

Le traitement matérialisé de nos défunts est le résultat de comportements humains millénaires, celui de transposer son deuil (et par la suite son souvenir) dans quelque chose de matériel qui se voit hériter de la portée symbolique d'une signification, généralement pour marquer la perte d'un proche. Cela peut être fait via la tombe, l'arbre, la pierre, l'objet, etc. Transposer la mémoire de quelqu'un quelque part et dans quelque chose, c'est le faire vivre toujours, mais autrement. A moins que de futures coutumes n'en démontrent le contraire, le processus de personnification dans la matière de la perte semble être inerrant à l'espèce humaine.

Le phénomène de transposition, explicité précédemment, nous intéresse ici particulièrement. En effet, il ouvre la possibilité, au-delà du corps, de matérialiser son deuil à travers un lieu ou un objet, qui pourrait s'entendre dans une dimension plus collective que le premier porteur du deuil, le corps. S'il semble difficile pour un individu de porter l'attache de la perte de l'être aimé à travers le corps de quelqu'un d'autre, on pourrait imaginer beaucoup plus facilement qu'il puisse retrouver des similitudes propices à la compassion et l'identification mémorielle à travers un objet ou une symbolique. L'intérêt de la transposition est donc double. C'est le geste nécessaire d'un deuil en métamorphose et par ce même geste, le deuil est rendu plus accessible au regard d'autrui.

En Angleterre, certains défunts voient leur nom, avec parfois une citation, associée à un banc qui composera ensuite l'espace public. Le défunt dresse alors une relation empathique entre sa mémoire, l'espace public dans lequel il s'inscrit, et le respect de ceux-ci par le passant. Tout est transcédé.

Les messages mémoriels ne correspondent pas à une mesure de transcription architecturale définie ou proportionnelle à leur ampleur. L'essentiel est dans l'intention. Les Stolpersteine sont de petites pièces pavées développées par l'artiste Gunter Demnig. Dans le cadre de l'holocauste juif, l'allemand a voulu imaginer un monument international, qui puisse disséminer son message et sa présence. Dans plusieurs milliers de villes, en majorité allemande, des pavés « Stolpersteine » sont situés à l'endroit où des juifs ont été arrachés à leur maison. Leur nom est inscrit sur le carré. En allemand, Stolpersteine signifie « pierres sur lesquelles on trébuche ». Etant relevées d'une dizaine centimètre



Oosttaerne Wood cemetery. 1918, *Edwin Luthyens*

Plan 1:2000

par rapport aux pavés du trottoir, ils sont une petite proéminence pour le passant qui généralement trébuche dessus. Soudainement, le quotidien est interrompu, la mémoire s'impose physiquement au passant. L'œuvre s'est imprimée dans l'urbanité, sans que le Stolpersteine ne soit pour autant banalisé dans la routine quotidienne.

La justesse de son expression, c'est son aphorisme dans la matière. L'intégration mémorielle d'un message aussi fort dans un geste aussi furtif. Et avec la simplicité du « pavé » de trottoir, l'histoire de la shoah fait autant parti du quotidien de la ville quelle fait partie intégrante de notre histoire collective.

2.2.5 L'universalisation du message de la mort à travers l'architecture

Les représentations civiles de la mort dans le monde occidental sont quasiment exclusivement construites sur l'image du cimetière, avec la tombe individuelle et personnalisée. A travers sur modèle, il est difficile de percevoir une matérialisation collective de la mort. Des architectures ont travaillé, autour de la mort, à des réalisations portées sur l'uniformisation du message. Ces architectures inscrivent le défunt dans un cadre commun. Par la mise en retrait du corps, c'est la symbolique du message visé qui est priorisée.

Les cénotaphes

En ne contenant pas de corps, les monuments cénotaphes s'éloignent de la fonction de tombeau. Ils s'élèvent donc « à la mémoire de ». Les exemples de cénotaphes connus sous entendent plus ou moins volontairement la mort dans leur composition.

En enlevant le corps, celui-ci se rend plus accessible et peut rentrer dans une dimension beaucoup plus commémorative. Le cénotaphe de Montaigne sculpté en 1593 reprend les formats de la tombe-caveau traditionnelle, sur lequel repose une représentation de l'humaniste, en armure. Le sculpteur Augustin Canova conçoit un cénotaphe pour Marie-Chirstine d'Autriche à Vienne en 1805. Une pyramide épurée de 5m de haut est encastree dans le mur de la nef de l'Eglise Augustin. Les formes épurées mettent en valeur une ouverture centrale sans fond suggérant l'entrée vers le monde des morts. A destination d'Isaac Newton, le cénotaphe d'Etienne-Louis Boullée constitue un monument provocateur. Par le prétexte mémoriel, c'est surtout la célébration emblématique d'une période intellectuelle et artistique dans un dessin monumental.

Dans le contexte de la catastrophe d'Hiroshima, l'architecte Kenzo Tange conçoit avec Isamu Nogushi le mémorial de la paix de Hiroshima en 1952. Un cénotaphe à la mémoire des victimes est érigé. En revanche ici, le cénotaphe ne porte pas la charge émotionnelle du message à lui tout seul. Il est connecté sur un axe avec la ruine du dôme de Genbaku, frappée par l'explosion. Entre la ruine et le cénotaphe, « la flamme de la paix » s'interpose pour nous rappeler son importance. A eux trois, la ruine, le mémorial et la flamme, ils ouvrent un arc narratif reliant la cause à l'effet, et l'effet à sa prévention.

Forts de leur message, les cénotaphes questionnent tout de même sur leur capacité à



Le portique



L'assise



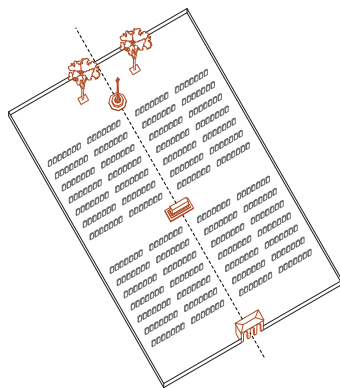
L'altar



La croix



L'arbre



Les éléments de composition des cimetières de Luthyens

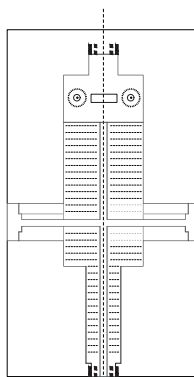
pouvoir renseigner sur la mort. L'architecture du cénotaphe est-elle en mesure de rendre au passant toute la teneur émotionnelle de son message ? Ou rentre-t-elle fatalement en désuétude parmi son environnement construit après les successions générationnelles ?

Composer pour favoriser une identification collective :

L'étude des cimetières d'Edwin Lutyens

Dans le contexte de la fin de la première guerre mondiale et de la perte démesurée de centaines de milliers de soldats, les questionnements sur la reconstruction de l'Europe d'après-guerre concentrent les débats. L'impératif d'un relèvement économique s'adjoit pour la première fois à cette ampleur à un besoin de reconstruction psychologique. Comment aider les populations à avancer au-delà de la perte d'un proche tué, de l'horreur de la violence des combats, des gueules cassées. Un deuil d'autant plus difficile que beaucoup des soldats sont disparus sur une terre qui n'était pas la leur, notamment pour les soldats Britanniques.

Le comité de l'IWGC (Imperial War Graves Commission) s'accorde en 1917 pour un investissement massif pour réaliser des cimetières mémoriaux sur les champs de batailles du Nord de la France en honneur des soldats britanniques tombés au combat. Au total, c'est 967 cimetières qui furent érigés. Parmi eux, ceux de l'architecte Edwin Lutyens jouent un rôle important. Outre la planification de 144 de ces cimetières, c'est surtout les grands principes architecturaux fixés par l'architecte britannique qui nous intéressent ici. Lutyens cherche une manière de concevoir via une architecture codifiée et des symboles clairs, des cimetières qui associent la sépulture d'un individu à une mémoire collective. Toutes les tombes font face à l'est, où l'ennemi se situait. L'ensemble, les stèles comprises, s'uniformisent par la forme et la matérialité dans une règle de conception épurée. Un épitaphe avec le nom du soldat et un symbole ou une modification subtile de la stèle signale la confession du soldat. Sa conviction personnelle est en retrait du plan d'ensemble.



La cathédrale comme modèle du cimetière idéal

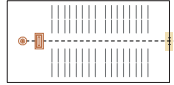
Le plan de la cathédrale fut une première référence d'inspiration pour Lutyens. Elles sont au final composées d'une architecture qui cherche aussi à cadrer le propos, à faire ressentir au visiteur la présence du christ, qui est être omnipotent et omniscient. Ici l'agent rassembleur n'est pas le christ, mais la gloire partagée de la mission accomplie au combat. Surtout, l'architecte britannique fixe à partir du plan sacré en croix des principes simples qui lui semblent fédérateurs : les cimetières sont toujours composés, sur un ou plusieurs axes : d'un portique pour s'abriter et marquer un signal d'entrée, d'une assise pour contempler, d'un altar (c'est la tombe universelle), d'une croix (l'Eglise étant encore dominante dans les mœurs), et de deux arbres. Ces 5 composantes forment le message une fois entrées en composition.

Sur l'ensemble des cimetières réalisés par Lutyens, on constate le jeu de disposition des éléments symboliques. Ils s'organisent sur un ou plusieurs axes, parallèles ou tangents. Il n'y a pas une variation similaire à l'autre grâce à ces arrangements.

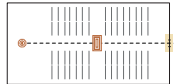
Il y a ici quelques indices pour architecturer la mort dans un ensemble cohérent et auquel chacun peut s'identifier. Ces cimetières sont l'exemple de comment l'architecture énonce des principes pour fortifier le message, comment elle formalise un cimetière davantage mémoriel que funéraire, où l'énergie du lieu se cristallise dans l'uniformisation des tombes et des éléments architecturaux pour fédérer un ensemble.

SINGLE CENTRAL AXIS

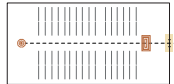
Bellacourt military cemetery



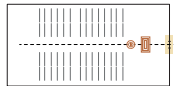
Oostaverne Wood cemetery



Warincourt Halte british cemetery



Hooze Crater cemetery



SINGLE PARALLEL AXIS

Perth cemetery (china wall)



Kemel Château military cemetery



Bucquoy road cemetery



Dartmoor cemetery

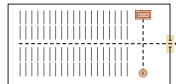


TWO AXES

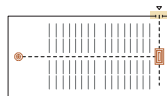
Anneux British cemetery



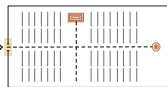
Quéant road cemetery



Houchin british cemetery

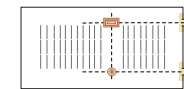


Feuchy Chapel british cemetery



THREE AXES

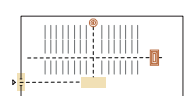
La Neuville British cemetery



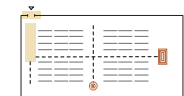
Beacon cemetery



Thilloiy british cemetery



Heilly State cemetery



3. ETAT DE LA MATIERE

3.1 HISTORIQUE DE LA RELATION DES SOCIÉTÉS OCCIDENTALES À LA MORT

Nos rapports les plus anciens à la mort

La compréhension des représentations préhistoriques de la mort nous renvoie à nos origines primitives. Les matérialisations funéraires ont été d'autant plus importantes qu'elles sont les seuls témoignages ayant survécus à l'épreuve du temps. Des hypothèses ont pu être émises par leur découverte sur notre propre capacité de détermination. Car nous pourrions nous questionner : les ritualisations de la mort sont-elles foncièrement propre à l'être-humain ? Sont-elles les résultants d'héritages culturels successifs, d'un processus purement social ?

On remarque déjà un soucis pour l'homo sapiens et l'Homme de Cro-Magnon de mettre à l'abris le défunt de l'adversité. Le corps est conservé dans des fosses ou des grottes. Des offrandes y sont associées. L'attention portée à l'agencement des sépultures préhistoriques « *constitue une étape significative dans l'évolution psychologique du genre humain et corrobore l'existence de préoccupations mystiques de l'au-delà* », d'après Pascal Moreaux .

D'importants changements seront constatés au cours du Paléolithique supérieur, avec l'accompagnement du défunt par des ornements, des mobiliers funéraires, des parures . Les découvertes des sépultures à cette époque sont d'une conservation inégale et il est difficile de porter des affirmations objectives qui pourraient s'étendre avec égalité à tout le territoire géographique. En revanche, il est cohérent d'affirmer que la mort a eu un caractère exceptionnel à cette période de l'humanité.

Le néolithique (5000 à 2500 av. J.-C.) est marqué par une révolution des pratiques. L'économie de production supplante l'économie de prédation et entraîne une sédentarisation massive des peuples . La mort se fixe alors aussi dans les premiers lieux d'ensevelissement. C'est principalement autour d'architectures mégalithiques de tumulus et de pierres dressées qu'elle se caractérise en Europe. Des assemblages de pierres marquent dès lors en surface l'emplacement des sépultures. Les dolmens sont les stèles primitives.

A l'âge du bronze (1700 à 650 av. J.-C.), il y a cette idée d'associer la mort à une maison. « *Les anciens grecs, tout comme les anciens Romains, enterraient leurs morts sous les dalles de leurs maisons* ». La maison du vivant et la maison du mort s'enchevêtrent. Défendre sa maison d'un envahisseur, c'est aussi défendre ses morts et la préservation de son sommeil.

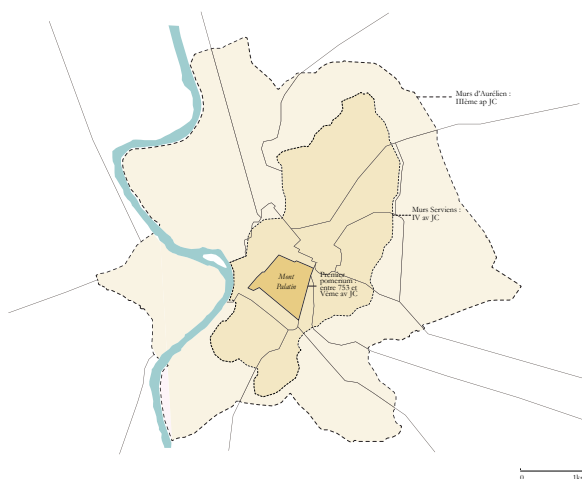
Les pratiques d'incinérations se sont aussi développées au cours de la Grèce antique. Homère décrit dans l'Illiade la manière dont les cendres d'Hector sont placées dans une urne funéraire, sous un tumulus. L'inhumation et l'incinération vont finalement « alterner, coexister ou l'emporter l'une sur l'autre, comme c'est le cas pour l'incinération aux âges du bronze (1700 à 650 av. J.-C.) et du fer (700 à 45 av. J.-C.). A partir du moment où l'Homme s'est fixé à un point géographique, la matérialisation de la mort s'est étoffée.

Michel Ragon souligne que « dans la plupart des civilisations, les maisons des morts sont plus somptueuses que les maisons des vivants ». Néanmoins les conclusions émises sur les héritages de la période préhistorique sont toujours sujettes à spéculation, tant la diversité des modèles retrouvés annihile tout schéma général. L'émergence des premières grandes civilisations a imposé progressivement des rites et coutumes, et le début d'une uniformisation des pratiques, à l'instar des civilisations Egyptiennes ou de la Grèce Antique.

3.2 L'EMPIRE ROMAIN ET L'EXPORTATION D'UN MODÈLE FUNÉRAIRE POUR L'OCCIDENT

3.2.1 La mise à l'écart progressive de la mort

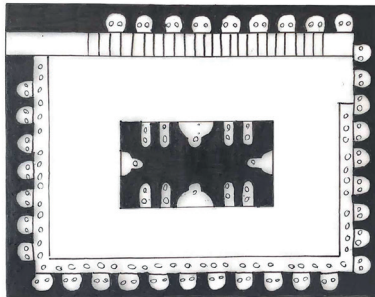
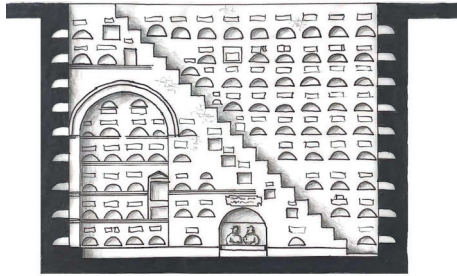
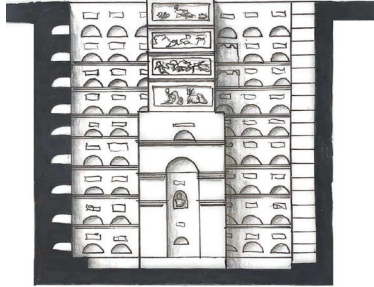
Sur le mont palatin, le 21 avril 753 av JC, la légende de Rémus et Romulus atteste de la fondation de Rome. Après avoir vaincu son frère, Romulus creuse le sillon des futures limites de la ville en soulevant l'araire le Pomoerium. Elle séparera le monde des morts du monde des vivants, le monde sauvage du monde de la cité. Symboliquement, l'engin est tiré par un taureau côté extérieur (la ville suara se défendre) et une vache côté intérieur (la ville saura se nourrir). Par cet acte, Romulus affirme une nouvelle notion d'urbanité : la création d'une limite sacrée entre l'urbs (territoire intérieur) et l'ager (territoire alentour). L'intérieur du pomerium, la ville, est un lieu consacré et sacré, dans lequel les généraux en arme ne peuvent pas rentrer : il devient la limite religieuse, administrative et politique. Les nécropoles vont également être exclue de la ville.



Extensions des différents pomerium de la Rome Imperiale¹

On préconise la protection de la pureté de la ville. Elle prononce l'interdit funéraire (que ce soit inhumation ou incinération). L'interdiction du pomerium est réaffirmée par les

1 Labrouse, M. (1937). «Le pomerium de la Rome Imperiale». Notes de topographie romaine [En ligne] p165-199. URL : https://www.persee.fr/doc/mefr_0223-4874_1937_num_54_1_8704



Columbarium romain de Vigna Codini

empereurs successifs jusqu'au IV^{ème} siècle. Les catacombes sont également hors de la ville. Remarque : Le mur d'enceinte de la ville ne marque pas la limite du pomerium, pas plus que ni le pomerium, ni le mur d'enceinte ne marquent la limite de la ville habitée. La ville s'étendant progressivement au-delà de son contour, le pomerium marque surtout une limite administrative à l'intérieur duquel s'organise l'essentiel des figures institutionnelles, politiques et religieuses.

Augustin Berque définit l'apparition d'un nouveau modèle : le concept de ville. Cette nouvelle limite vient contrebalancer le système ancien et millénaire du monde rural du monde sylvain. Et ce nouveau modèle exclut les sépultures de sa conception. Elles s'organiseront donc à l'extérieur, en principe le long des axes de communication. La loi des XII tables en -450 a JC officialise dans sa X^{ème} table le comportement que devront adopter les romains vis-à-vis de leurs sépultures « *l'homme mort, qu'on ne l'ensevelisse, ni ne le brûle dans la ville* ». Les sépultures en dehors des limites de la ville s'étendent. Le mythe fondateur de Rémus et Romulus est d'autant plus important qu'il marque, par le secondement de Romulus par Numa Pompilius, la mise en place des premières pratiques religieuses officielles selon Tite Live. Simultanément, c'est la mise en place d'un système funéraire qui s'imposera à tout l'empire.

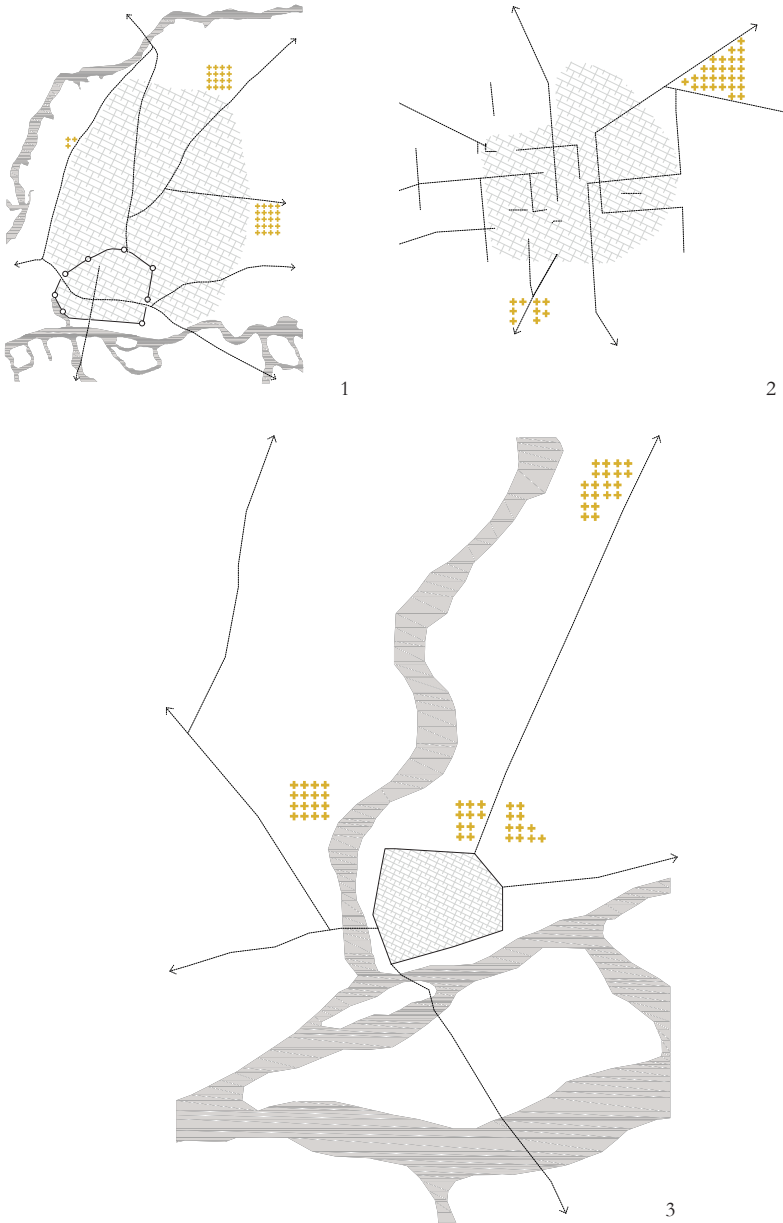
3.2.2 Plusieurs modèles de sépulture en cohabitation

Les sépultures d'incinération et d'inhumation sont toutes les deux tolérées. Néanmoins les I^{er} et II^{ème} siècles sont largement marqués par des crémations. Mis à part pour les familles les plus aisées qui possédaient un terrain suffisant pour incinérer un corps sur celui-ci (généralement dans un bustum), les familles plus modestes se rendaient dans un ustrinum, lieu public dédié à l'incinération des corps. Les cendres étaient ensuite placées dans le sépulcre de la famille. Certains défunts furent inhumés dans des tombeaux ou au travers de stèles funéraires.

Quel que soit le rite et la condition sociale du défunt, les champs funéraires, les nécropoles sont situées en dehors des villes le long des routes et voies d'accès conformément à la loi. C'est par exemple le cas des 3 columbarium de Vigna Codini, du I^{er} siècle, découvert le long de la via Appia et la via Latina, deux axes majeurs d'entrée vers Rome.

L'un des 3 columbarium se présente comme une chambre funéraire enterrée de 5x7m par 7m de hauteur richement décorée qui stockait 500 emplacements d'urnes. Les emplacements d'urnes sont identiques et mettent en avant un modèle funéraire relativement égalitaire. Une stèle marque le nom et le numéro de famille d'appartenance de chaque individu. De par la présence diverse de personnalités aristocratiques, d'esclaves, d'une appartenance familiale ou isolée, il semble vraisemblablement que n'importe qui pouvait obtenir un emplacement d'urne s'il en avait les moyens. Sous le règne d'Auguste, ce genre d'édifices se démocratisent et ne sont plus réservés à une élite aristocratique.

Néanmoins il faudra noter que les columbarium comme ceux de Vigna Codini demeurent souterrains et cachés à la vue du public, contrairement aux édifices funéraires



Position des nécropoles dans les villes de la Gaule armoricaine¹ : (1) Rennes antique, (2) Carhaix antique, (3) Nantes à l'époque romaine

2 Galliou, P. (1989). « Les tombes romaines d'armorique ». Document d'archéologie française [En ligne] p19-38. URL : <https://books.openedition.org/editionsms/33990>

des grandes personnalités qui étaient eux destinés à être vus par les passants, à l'instar du mausolée d'Auguste construit en 28 avant JC. Avec un diamètre monumental de 87 mètres, le mausolée abrite les sépultures impériales au Ier siècle. Il se décrit comme un tumulus dont la forme circulaire pourrait reprendre celle du modèle de la Grèce antique. Il est intéressant de comprendre à travers les propos de Strabon , à quel point le mausolée d'Auguste fût pensé comme un objet dans la ville à la symbolique forte au-delà du message impérialiste auquel il s'associe. Les romains avaient accès à l'édifice et une série de jardins parcouraient le mausolée, permettant la promenade pour le passant.

Le modèle funéraire de la Rome polythéiste se structura principalement autour de l'incinération, avant que l'influence montante du christianisme impose l'inhumation progressive à partir du IIIème siècle , l'incinération étant dès lors un interdit religieux pour les chrétiens de l'époque. Macrobe décrira au IVème siècle que «de son temps, les buchers n'existent plus » . Ce changement de tradition tant dans la forme que dans le fond des pratiques funéraires n'est pas un fait brutal. Un monde chrétien était bien présent dans l'empire avant que la conversion de Constantin au christianisme en 312 n'accélère sa propagation. En revanche, l'hostilité et les persécutions répétées des empires successifs à l'égard du christianisme ont mû ses pratiquants dans l'anonymat. Les rites funéraires des premiers chrétiens en Occident sont identifiés dans « des combes (ravins à l'extérieur des cités) qui deviendront les catacombes. Les corps sont placés dans des sortes de caveaux souterrains appelés *loculus* ou dans des chambres funéraires dénommées *hypogées* » , à l'instar du christ et de sa mise au tombeau, nous explique Pascal Moreaux.

En Gaule, la coutume d'être inhumé au plus près des lieux de sépulture des martyrs chrétiens deviendra progressivement la norme. Plusieurs grandes personnalités politiques (Clovis en 511, la reine Clotilde en 545, le roi Dagobert en 638) choisiront de reposer à l'ombre de la croix du lieu rituel, plutôt qu'à l'extérieur de la cité. Le phénomène s'est ensuite généralisé à l'ensemble de la société chrétienne du Haut-Moyen Âge, ce qui tendra in fine à la disparition de la considération de la Loi des XII tables qui interdisait la présence du mort dans l'enceinte du Pomerium. Les morts sont inhumés dans un cimetière près de l'église, parfois même sous les catacombes de celle-ci, et les champs funéraires disparaissent.

C'est une nouvelle phase de considération pour la mort. La « sacro-sainte barrière entre les vivants et les morts préconisée par le droit romain » est rompue par l'essor du christianisme en Europe.

3.2.3 Les rituels de la cérémonie : La *laudatio funebris*

Les lieux funéraires apportés par le modèle romain décrits précédemment s'accompagnent d'une reconsidération plus globale des rituels qui encadrent la cérémonie. Le corps n'est plus seulement mystifié dans le lieu, mais aussi à travers la parole. Javier Arce retrace avec détail les origines du discours funéraire, le *laudatio funebris*, et l'évolution de ses mœurs . La *laudatio funebris* est « un discours funéraire que l'on confiait au fils ou

plus proche parent du défunt » lors de la cérémonie.

Les premières *laudatio*, telles que décrites par Tite Live en -480 avant JC consistaient en un discours simple, acte qui rassemble autour du défunt par les mots sans but rhétorique particulier. Durant la cérémonie, les Romains intègrent ainsi le besoin de devoir honorer le défunt en retraçant les actes importants de sa vie. De surcroît c'est une manière de mettre en valeur la famille, ainsi beaucoup de *laudatio* aujourd'hui accessibles s'avèrent en parties factices de faits et d'actes grossis, ce qui n'enlève en rien leur importance symbolique dans le processus de la cérémonie. D'ailleurs « la suppression ou le défaut de *laudatio* étaient perçus dans le monde romain comme une *damnatio memoriae* », comme en attestent Cicéron ou Tacite dans leurs témoignages. Le discours devient un impératif mémoriel.

Bien qu'elles prenaient des formes différentes selon l'importance sociale du défunt, elles constituaient parfois en un véritable rassemblement de la société lorsqu'il s'agissait d'honorer une personnalité importante de l'empire. Ainsi, alors qu'elles se sont étendues culturellement sous une forme simple, elles se sont couplées dans un second temps de l'empire avec une dimension beaucoup plus émotive et théâtrale, où la valeur symbolique de l'acte ne s'est pas limitée aux seules louanges du défunt mais a contribué à rassembler la société autour de mythes personnifiés.

La découverte de *laudatio* dans diverses provinces de l'empire romain attestent d'une assimilation large de ce rituel. On pourrait présumer que les *laudatio* sont la forme originelle ancienne du discours tel que nous avons pour usage de le pratiquer à notre époque lors des cérémonies funéraires en hommage à nos défunts.

3.3 L'UNIFORMISATION D'UN MODÈLE FUNÉRAIRE CHRÉTIEN POUR L'OCCIDENT

3.3.1 Le Moyen-âge

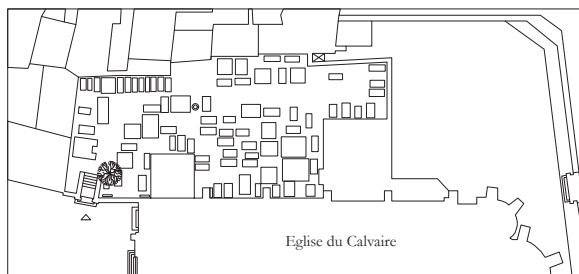
Au VIIIème siècle, l'Europe se christianise avec fulgurance. Cette période est aussi marquée par une rupture économique, géographique et idéologique avec l'Orient qui se byzantinera . Rapidement, chaque village dans les campagnes possède son église, bientôt foyer de reliques saintes à protéger. Construites grâce aux dons des fidèles, elles représentent un véritable contrat entre ceux-ci et l'autorité paroissiale : en échange du don à l'Eglise, le fidèle est promis non seulement à un au-delà souhaitable, mais obtient aussi dans la pratique une place pour être enterré à proximité de l'édifice. C'est le modèle du cimetière paroissial.

D'un côté, l'Eglise n'est pas totalement en rupture avec les considérations pour la mort des sociétés qui l'ont précédées. Elle se place dans la continuité de la croyance séculaire en un corps comme maison de l'âme, une âme qui plus est ; immortelle. En revanche elle marque une rupture majeure sur la conception de l'au-delà sur deux points essentiels. En premier lieu, c'est le concept chrétien d'égalité de l'âme. Euripide n'entend pas dans

ses témoignages qu'un esclave puisse avoir une quelconque notion sur la mort, n'ayant aucune valeur d'existence civile et donc pas d'âme. La valeur de l'après était donc directement en relation avec la vie et la condition du mortel (un peu à l'instar des considérations indouistes finalement), alors que « dans le monde chrétien, le roi et le serf ont une âme « égalitaire », ce qui est une révolution sans précédent quant au pouvoir unificateur d'une telle « démocratie de l'au-delà ». Deuxièmement, la croyance en la résurrection des corps héritée du judaïsme apporte sans aucun doute un soin beaucoup plus particulier au corps et à son traitement funèbre.

L'idée de l'accession au paradis est, derrière les mœurs, soutenue par tout un système économique et politique qui organise la société du moyen-âge. Plus le défunt fût riche et juste (mais surtout riche en raison du commerce des indulgences), plus il obtiendra une place privilégiée lors du grand départ.

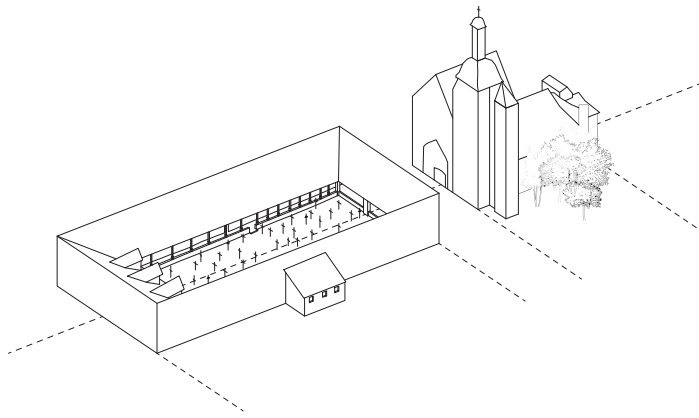
Les édifices religieux étant au centre de la vie publique, les cimetières qui s'y associent ont dès lors une position urbanistique particulièrement intégrée au tissu urbain de l'époque. A titre d'exemple, le cimetière paroissial du Calvaire (Paris) fondé en 1688, adossé à l'Eglise Saint-Pierre de Montmartre et aux habitations.



Plan du cimetière du Calvaire, à Montmartre, vers 1750

Les cimetières sont situés au contact des lieux de culte, des églises mais également des cloîtres, des aîtres, des abbayes, des hôpitaux. L'aître est un modèle de cimetière particulier développé au Moyen-âge. C'est une zone cémétériale rectangulaire, au milieu d'une cour et de galeries ouvertes. L'intérieur de la cour est utilisée généralement pour des fosses communes, et parfois des sépultures aux épitaphes individualisés, à l'instar de l'aître de Saint-Saturnin à Blois faisant face à la paroisse. Les aîtres, sorte de version plus architecturée du cimetière, ont été parfois les supports d'une véritable vie publique, en dépit des sépultures présentes. Les marchés pouvaient s'y tenir. L'aître de Saint-Maclou (Rouen) en est un des exemples les plus emblématiques.

Construit au XIV^{ème} siècle, les galeries ont accueilli simultanément une école de prêtres et de charité en même temps que les ossuaires de la paroisse. Les façades sont ornées de motifs d'ossements, de symboles liturgiques et de couples dépeints en danse macabre. Le



Aître de Saint Saturnin, à Blois

Moyen-Age a cristallisé l'iconographie du squelette grimaçant, de la danse macabre et de la sacralisation du corps. Entre le VIII^{ème} et le XVIII^{ème} siècle, nous pouvons décrire ainsi un système funéraire stable, quasi-exclusivement tourné en Europe autour de l'inhumation, hormis pour quelques groupes ésotériques. Une grande partie des coutumes anciennes seront condamnées et prohibées » par l'Eglise, ainsi « les cérémonies funéraires tendent à être dépouillées de tout élément matériel » à l'exemple des repas commémoratifs tenus à même la tombe du défunt ou l'ensevelissement avec les habits.

3.3.2 La crise de l'Eglise : le modèle catholique à l'épreuve de l'alternative protestante

Au début du XVI^{ème} siècle, l'Eglise subit des déchirements internes. « l'esprit idéaliste du Moyen-Age va céder la place à une mentalité plus pragmatique incarnée par une bourgeoisie marchande » . La Réforme protestante, qui naquit de ce défaut de l'Eglise et justifiée par « un relâchement disciplinaire et pastoral des clercs » , entend remettre en avant les origines évangéliques du christianisme. Pour Edgar Morin, le protestantisme est en quelque sorte « la religion des classes et des nations transformées par le catholicisme », qui ont soif de se délier d'une Eglise devenue davantage omnipotente à travers les figures ecclésiastiques défaillantes qui la représente que celle du christ lui-même. Les autorités catholiques dirigeantes réagissent par de violentes discriminations. En conséquences les protestants seront exclus du système funéraire paroissial et seront contraints d'enterrer dans le coin des refusés, dans leur jardin. Nous pouvons néanmoins déjà aborder un premier regard spécifique à notre cas d'étude, puisque Bruxelles s'est caractérisée à cette époque par une tolérance à l'égard des protestants pour leurs inhumations. Les sous-sols du couvent des pères Alexiens leur était par exemple accessible. On notera également que les juifs avaient leurs propres cimetières et n'ont pas été l'objet d'une exclusion notable .

3.3.3 Problèmes de salubrité

C'est en partie dû à la saturation des cimetières et des charniers autour (et sous) les églises que des réformes successives vont changer la gestion des lieux funéraires. La vision renouvelée du monde qui tend à se divulguer à travers le mouvement des lumières est sans doute aussi un moteur important dans la remise en cause du système actuel.

Il y a effectivement de gros problèmes de salubrité publique dans beaucoup de villes européennes au 18^{ème} siècle.

Le parlement de Paris tenta en mai 1765 d'instaurer un arrêt visant à transférer les cimetières à l'extérieur de la capitale intra-muros . Cependant, les requêtes se confrontent au refus de l'institution de l'Eglise, encore puissante et attachée à son modèle existant. La Belgique ne connaîtra pas les mêmes difficultés puisque Joseph II prononce avec perspicacité un Edit en 1784, qui « *bouleversa la traditionnelle symbiose entre vivants et morts* » . Plus personne ne peut enterrer dans et autour des églises, et les inhumations s'effectuent désormais sur des terres dédiés, plus à l'écart de la ville. Les camps funéraires doivent être emmurés. Ils restent néanmoins sous la tutelle de la paroisse, qui parfois exploitaient à

plusieurs le même cimetière. L'on se rapproche finalement à nouveau du modèle romain étudié précédemment, avec une tendance retrouvée à considérer la mort hors de la ville. La mise en place subite de la réforme eu bien sûr des difficultés à s'étendre équitablement à tout le royaume et des églises ont conservé leur cimetière de proximité en fonctionnement, à l'instar du cimetière de Laeken. Il est d'ailleurs le dernier associé à sa paroisse d'origine à Bruxelles. La transition ne fût populaire ni auprès du clergé, ni auprès de la noblesse, qui y perdaient des privilèges et la réforme accordait par la même occasion des droits de terres d'ensevelissement aux protestants, alors que les querelles qui les oppo- saient aux catholiques sont encore vivement en mémoire.

L'accroissement fulgurant des populations dans les villes européennes au XIX^{ème} siècle ne tend pas à améliorer la salubrité des villes. Le taux de mortalité est divisé par deux en l'espace de 100 ans .Les considérations hygiénistes impliquent de repenser les pratiques architecturales et urbanistiques de nombreux domaines, dont la mort fait partie.

La chronologie de l'histoire se rapprochant de notre époque, nous pouvons désormais nous centrer un peu plus sur les notions qui concernent spécifiquement Bruxelles bien qu'elles soient toujours dépendantes et dignes d'être liées à des éléments et des contingents extérieurs.

3.4 L'ÉVOLUTION DU FUNÉRAIRE À BRUXELLES À PARTIR DU XIX^È SIÈCLE

Dans son ouvrage, *Les champs de repos de la région Bruxellois*, Cecilia Vandervelde énumère avec précision l'évolution du funéraire en Belgique. L'ensemble de l'exposé suivant repose en grande partie sur ses explications. Napoléon amorce de grandes réformes des administrations dans les pays occupés par la France dont la Belgique fait partie. En 1804, il attribue par décret la gestion des cimetières paroissiaux aux communes. Le principe de concession à perpétuité apparaît.

La mouvance libérale insufflée par Napoléon pour l'organisation des cimetières belges s'inscrit dans la continuité des réformes de Joseph II. Elle ne sera cependant pas tout à fait suivie, et les institutions religieuses continueront à gérer plus ou moins certains de leurs champs funéraires. La formation de l'Etat Belge en 1830 officialise pour le pays un véritable pouvoir civil, qui rentre dès lors en situation de concurrence avec les institutions religieuses. Un conflit de plusieurs décennies s'engage entre ces institutions. Faut-il continuer de bénir les cimetières ? Les cimetières doivent-ils s'établir sans distinctions de convictions ? La gestion revient-elle aux institutions religieuses ou civiles ? La « guerre des cimetières » est un chaos administratif. La Cour de cassation tranchera en faveur d'une gestion des cimetières par les communes qui passeront définitivement à leur charge. Vers une vision plus libérale du funéraire en Europe

La deuxième partie du XIX^e se caractérise en Belgique par un essor économique fulgurant. Il amène un vent de liberté sociale dont naîtra l'Université Libre de Bruxelles en 1834. Une intelligentsia autours d'intellectuels et d'artistes et qui auront le désir de mettre en valeur leur mort par des actes architecturaux et sculpturaux. Beaucoup des monuments emblématiques visibles dans les cimetières bruxellois résultent de cette pé-

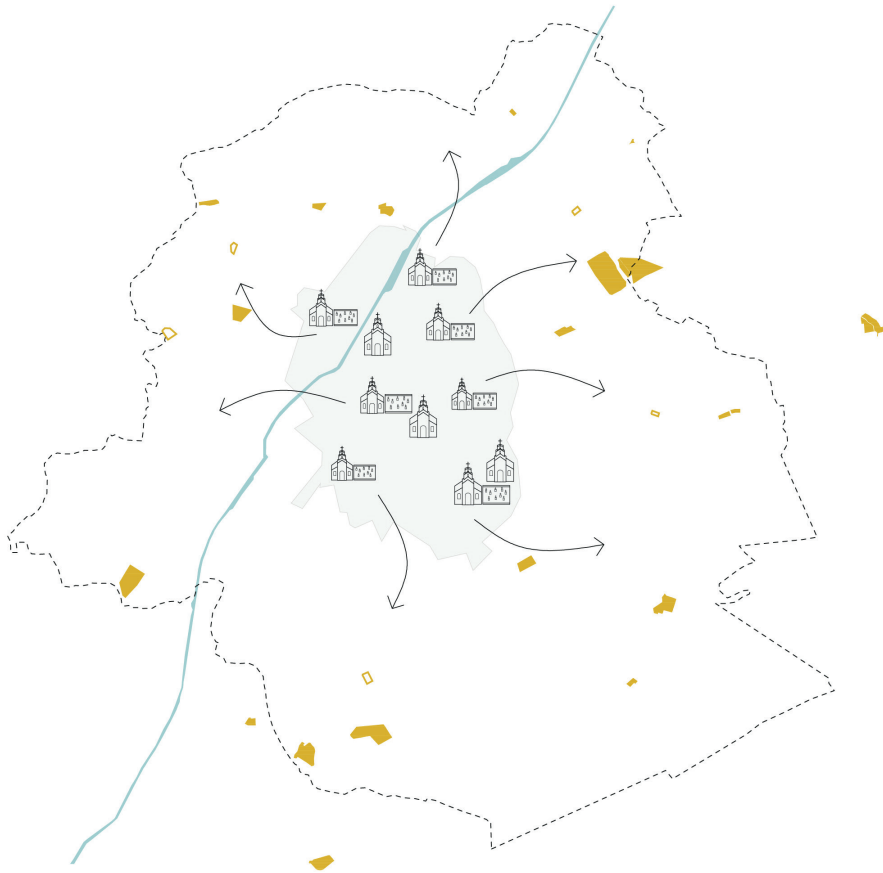


Schéma de la transformation progressive des cimetières paroissiaux en cimetières communaux au XIXe

riode d'expression artistique particulière. En 1876, 6 communes de Bruxelles (Laeken, Saint-Gilles, Molenbeek, Saint-Josse-ten-Noode, Uccle et Watermael Boitsfort) ajoutent des galeries à leur cimetière et sont de véritables spécificités des cimetières bruxellois en Europe. Ces galeries sont inspirées directement des modèles de catacombes et de columbariums romains. Plus globalement, la forme des sépultures se voit modifiée, « *le modèle, le référent-type, a changé : ce n'est plus l'église ou la chapelle qui sert de modèle au mausolée mais la maison civile et quotidienne, l'habitat laïc* ».

L'Eglise avait réussi à imposer depuis l'antiquité romaine la systématique de l'inhumation à ses fidèles. Seulement les mouvances libérales de la deuxième partie du dix-neuvième siècle forceront les institutions religieuses à reconnaître un retour de la crémation dans les pratiques de sépultures. La demande est motivée par des arguments en matière d'hygiène et d'économie. En 1873, l'Italie est le premier pays à adopter légalement la crémation. C'est sans surprise que les autres démocraties d'Europe revendiquent à leur tour le retour de la crémation. Pour la Belgique, cette volonté rencontrera une résistance assez farouche de l'Eglise, qui réussira avec une partie du paysage politique à contrer ces idées libérales. Le projet de loi de 1908 en faveur de la crémation en Belgique n'est accepté qu'en 1932. La construction du crématorium d'Uccle en 1933 suit immédiatement l'officialisation de la crémation dans le pays. Le site est dès lors sous la tutelle conjointe de 12 communes, gestion intercommunale toujours en vigueur aujourd'hui.

L'Eglise continue néanmoins à se prémunir de l'incinération par une série de décrets. « *Ces stipulations restèrent en vigueur même après que la loi autorisant la crémation en Belgique ait été votée* », nous apprend Cécile Vandervelde. Finalement et après de multiples demandes en faveur d'un assouplissement des doctrines ecclésiastiques, le décret du Saint Office promulgué en 1963 par le pape Paul VI autorise la crémation pour ses fidèles catholiques. L'incinération est donc rentrée naturellement dans le carcan législatif. La réglementation concernant les cendres se précise à travers la loi de 1970 qui stipule où les cendres peuvent être déposées, ou non, en Belgique.

La prise en compte de nouvelles idéologies

Le système funéraire catholique, largement majoritaire dans le pays n'a donc pas considérablement évolué. Bien sûr, il a dû s'adapter à l'émergence de volontés plus progressistes, à l'instar de l'intégration de l'incinération dans les pratiques, mais la mise en forme reste foncièrement la même. C'est davantage sur un volet administratif que le domaine a connu des évolutions majeures, notamment par le passage d'une gestion paroissiale à communale, entraînant inévitablement un recul de l'Eglise dont a profité un pouvoir civil émergent. En revanche, et c'est un peu le « biais du survivant » dans notre cas, la mise en relief du système funéraire dominant en Belgique ne permet plus d'avoir une vision juste et objective de l'état du funéraire en Belgique. En effet, le pays est devenu particulièrement cosmopolite et l'émergence de nouvelles communautés issues de l'immigration ne sont pas représentées dans les lieux de culte funéraire. Si l'intégration des pratiques protes-

tantes et israélites, comme étudié précédemment, ont trouvé leur place relativement tôt dans l'urbanité belge, la deuxième partie du XXe siècle a été marquée par l'apparition de nouvelles communautés issues de l'immigration. Très brièvement car nous connaissons l'histoire, l'immigration devient une affaire d'Etat après la seconde guerre mondiale et la main d'œuvre manque dans les pays d'Europe Occidentale. La Belgique accueillera beaucoup de travailleurs étrangers selon « *la logique d'une démarche négociée entre pays demandeurs de main-d'œuvre et d'autres exportateurs de celle-ci* ». Une grande communauté musulmane se forme à Bruxelles.

La modernisation du monde se voit caractérisée par une perte d'intérêt pour les institutions catholiques, et une forte partie de la population se définit sans conviction religieuse particulière. En réalité, de nombreux athées sont issus d'une famille catholique et les actes concernant la mort sont encore significativement réalisés sous une dimension religieuse, quand bien même le défunt n'était pas le plus assidu des croyants. Nous sommes dans un moment un peu charnière ; il est difficile de savoir si le catholicisme va continuer de perdurer par habitude culturelle dans les pays occidentaux où si elle va tout bonnement disparaître des pratiques après quelques générations. Si l'on se réfère à Freud, « *la religion finirait par disparaître avec les progrès de la culture, et la question de Dieu avec* ». Pour Lacan, la religion « *est increvable* ». Voilà une belle aporie. Néanmoins, la dimension de la mort semble toujours avoir revêtu, et l'histoire en témoigne, une cape mystique. La fascination qu'elle suscite est à la hauteur de son mystère et il est curieux de savoir quels seront les prochains fantasmes qui lui seront associés, et comment ils se matérialiseront dans notre société. D'ailleurs, l'urgence écologique pourrait aussi voir l'émergence de nouveaux groupes et coutumes plus en adéquation avec les préoccupations environnementales. Il y a désormais d'autres pratiques, d'autres idéologies au regard de la mort qui mériteraient d'être comprises et représentées. Il s'agira, dans la forme, d'y être attentif. Car derrière la ritualisation de la mort, le parachèvement des dernières volontés d'un individu enluminent des symptômes sociétaux.

Etat du funéraire à Bruxelles : *Dénombrement des cimetières*



1:200000

4. ETAT DU FUNERAIRE A BRUXELLES

4.1 ANALYSE GÉNÉRALE

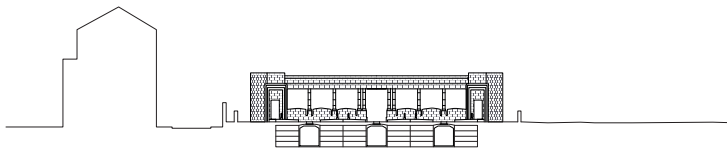
La ville de Bruxelles dénombre 19 communes. Chacun est responsable de la gestion de son cimetière. Comme étudié dans l'exposé historique, les cimetières paroissiaux se transforment en cimetière communaux au XIXe siècle. Les cimetières sont déménagés en périphérie de la ville. Le cimetière de Laeken est le dernier cimetière bruxellois qui est resté accolé à sa paroisse.

L'expansion urbaine a largement rattrapée le repositionnement des cimetières et ils font aujourd'hui partie intégrante du tissu bruxellois. Un territoire réservé aux sépultures à Bruxelles qui ne se néglige pas puisque mis bout à bout, les cimetières ont une superficie équivalente à toute la commune de St-Gilles.



On notera que des communes en sont à leur 3ème ou 4ème cimetière communal. Certaines ont directement pris le choix d'acquérir des terrains plus larges en dehors de la capitale, à l'instar d'Etterbeek ou de Forest. Il n'y a finalement qu'assez peu de communes qui ont leur cimetière dans leur zone communale, et généralement elles ont développé des accords entre-elles pour obtenir des champs funéraires dans des territoires partagés ou cédés par la commune qui héberge le cimetière.

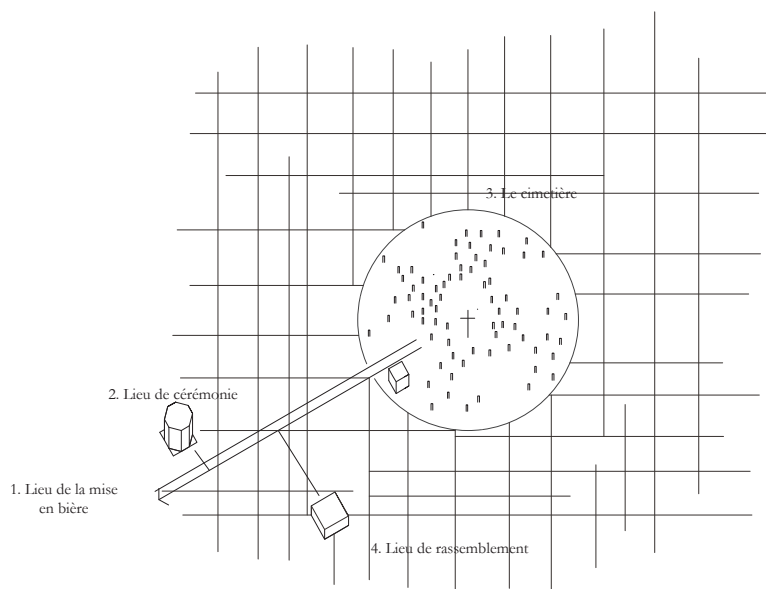
Lors des importantes restructurations cimetérielles du XIXe siècle, 6 cimetières bruxellois se sont vus ajouter d'importantes galeries funéraires. Elles sont une véritable spécificité de l'architecture funéraire bruxelloise, à l'exemple des galeries du cimetière de Laeken qui s'étendent sur 3 galeries parallèles d'une centaine de mètres de longueur.



Coupe des galeries funéraires de Laeken
1:2000

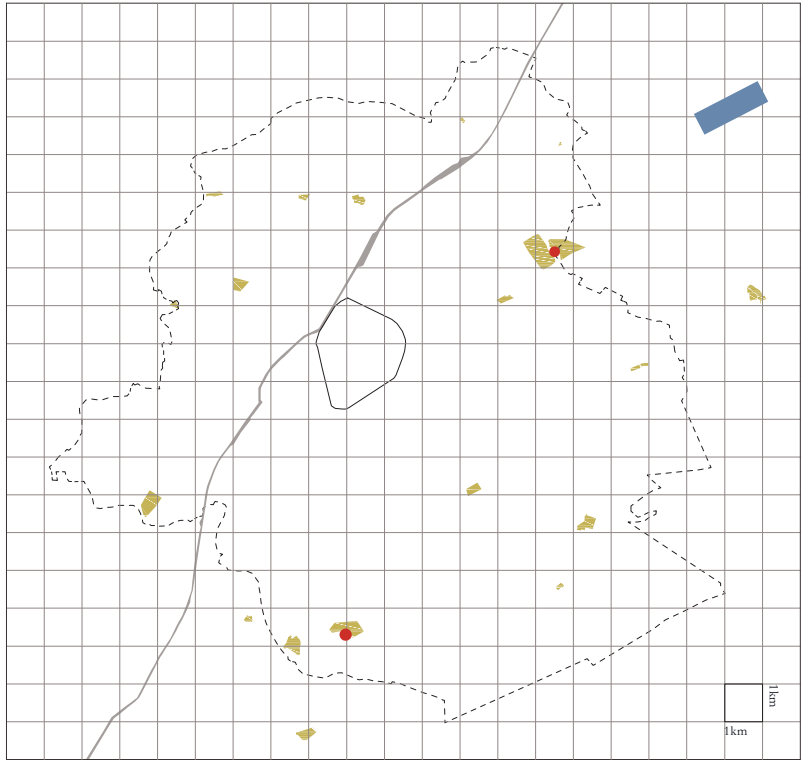
Les cimetières bruxellois se sont développés sur le modèle du champ funéraire catholique comme il est d'usage de le concevoir : une parcelle emmurée avec une entrée unique composée de sépultures catholiques ou athées en grande majorité. Ce modèle funéraire a tendance à être coupé de son contexte urbain. Néanmoins, quelques cimetières bruxellois développent des variantes de ce modèle. Quelques cimetières ont été conçus comme un parc funéraire. Ils possèdent plusieurs entrées et des aménagements paysagers remarquables comme ce sera le cas pour le cimetière de la Ville de Bruxelles, imaginé sur le modèle du Père-Lachaise à Paris. Le musée juif du Dieweg, qui n'est plus actif aujourd'hui, est devenu un parc insolite où les tombes en désuétude donnent un caractère pittoresque au lieu.

La dimension funéraire ne se limite pas à l'existence du cimetière et une série de lieux participent à la réalisation des cérémonies. Généralement, le corps d'un défunt sera d'abord mis en bière, dans un organisme de pompe-funèbre. Suit la cérémonie dans une église ou tout autre lieu dédié. Le corps est ensuite inhumé et la famille se rassemble dans un dernier lieu. Le modèle décrit en Occident est un système fragmenté, et ces lieux sont disséminés à travers la ville. Les programmes funéraires sont un assemblage particulier en ville, et le cimetière ne conditionne pas nécessairement la logique d'utilisation des autres lieux attachés à la cérémonie.



Le cimetière catholique : un modèle au programme fragmenté

Etat du funéraire à Bruxelles : Trois grandes manières de partir



- Expatriation (aéroport de Zaventem)
- Inhumation
- Incinération

1:200000

4.2 UNE REPRÉSENTATION CONFESSIONNELLE INÉGALE

En Occident, deux données ont amené de la diversification au schéma d'inhumation catholique classique après la seconde guerre mondiale.

Le premier, c'est la croissance fulgurante de l'incinération. Elle s'explique par la reconnaissance par l'Église catholique de la crémation dans les années 60 ainsi qu'une population de plus en plus athée. De 3275 crémations en 1977, il y en a eu 64317 en 2017 en Belgique. Près de 6 bruxellois sur 10 se font incinérer désormais¹.

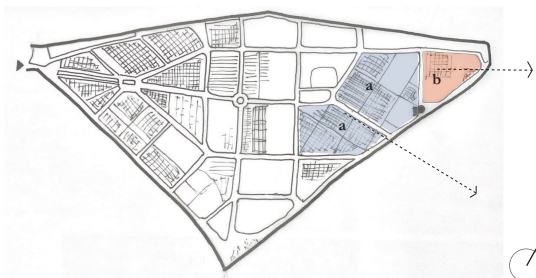
La deuxième composante, c'est la diversification religieuse depuis les grandes vagues d'immigrations européennes. Ces religions ont des rites funéraires qui leurs sont propres et qui demandent à être reconnus dans l'urbanité. Par coutume mais aussi par faute d'obtenir des espaces dédiés pour leurs défunts, ces religions expatrient en majorité les corps des défunts dans leur pays d'origine, comme pour la religion musulmane.

L'analyse des lieux funéraires bruxellois met en évidence la qualité de représentation de ces autres modèles funéraires :

Concernant la crémation, il n'y a pour le moment qu'un seul crématorium en fonctionnement (le crématorium d'Uccle - St-Gilles). Un deuxième crématorium est en construction pour la partie nord de la capitale sur le nouveau cimetière d'Evere. Néanmoins, il apparaît évident qu'il manque des crématoriums à Bruxelles. En l'état, la demande est beaucoup plus importante que l'offre, et les cérémonies se déroulent à la minute près, et les familles s'accumulent dans les salles d'attente.

La représentation confessionnelle est aussi problématique. Bruxelles est la deuxième ville la plus cosmopolite au monde. Beaucoup de communautés issues de l'immigration font partie de son identité. La mise en évidence des destinations confessionnelles des cimetières communaux montrent une hégémonie du modèle chrétien. Historiquement, les communautés juives ont eu des terres dédiées dès le haut-moyen âge à Bruxelles. En revanche, on ne dénombre que deux cimetières dotés de carrés musulmans à Bruxelles (le cimetière d'Etterbeek et de Schaerbeek). Le cimetière étant le seul cimetière multi-confessionnel de la ville.

*Cimetière de Schaerbeek
a) les parcelles musulmanes, en direction de la mosquée
b) les parcelles orthodoxes, en direction de l'Est*



1 Article de Fabien Van Eeckhaut, Site de la rtbf actus. Consulté le 3 avril 2024 [En ligne] URL : <https://www.rtf.be/article/les-cremations-ont-augmente-de-48-en-10-ans-pres-de-6-belges-sur-10-se-ont-incinerer-10062027>

D'ailleurs, le cimetière de Schaerbeek est bientôt saturé, et il ne pourra pas renouveler ses parcelles avant 2035². La commune a lancé un appel à ses consoeurs pour qu'elles puissent développer des carrés musulmans dans leur cimetière respectif mais il est resté sans réponse. Il y a une urgence à aménager des parcelles pour les générations musulmanes qui ont désormais passé l'entièreté de leur vie en Belgique et qui souhaitent y être inhumé.

Pour le moment, ils continuent d'expatrier par avion en majorité les corps de leurs proches mais les données récentes témoignent d'un changement de paradigme pour les communautés musulmanes à Bruxelles, alors qu'une expatriation est honoreuse pour les familles qui n'ont pas les moyens de s'en offrir une.



2 BX 1, «Le cimetière multiconfessionnel d'Evere pourrait bientôt manquer de places», vidéo YouTube, consulté le 6 février 2024, [En ligne] URL : <https://www.youtube.com/watch?v=NHEigW1RcnI>

5. LE RAPPORT A LA MORT DANS LES RELIGIONS

Chaque religion a développé son propre rapport à la mort. Le travail est motivé par la conception d'un lieu œcuménique pour Bruxelles. Il s'agira de comprendre dans quelles limites celles-ci peuvent, ou non partager des rites, des espaces, des symboles, ou des phases du parcours cérémoniel dans une sorte de syncrétisme. Le syncrétisme est une fusion de différents cultes ou de doctrines religieuses qui tentent de concilier différentes croyances en une nouvelle synthèse. Les éléments fusionnés ne sont pas triés et sont encore distinguables et ainsi le syncrétisme se distingue de l'éclectisme et de la synthèse. Originellement, le syncrétisme apparaît par le terme *sugkrētismos* dans la littérature de la Grèce antique. Plutarque explique que les Crétois, alors normalement divisés, ont « fait alliance » lorsqu'une menace extérieure se profilait¹. Le terme se perd avant qu'Erasme ne le réhabilite. L'humaniste amène au mot un sens positif en « appelant à serrer les rangs contre les barbares qui s'en prennent aux lettres », en visant de concert les rigoristes catholiques et protestant de l'époque, nous apprend François Boespflug². Georg Calixt (1586-1656) fixe dès lors « l'idée que le syncrétisme est non seulement la recherche de l'union des Eglises mais fusion de religions différentes »³.

Lors d'une coexistence culturelle au niveau global, un syncrétisme peut se former. C'est un métissage, une véritable création d'ensembles culturels qui trouvent une nouvelle cohérence à partir de plusieurs cultures différentes. Vis-à-vis des religions, ce n'est pas une approche universaliste qui demande une mise en retrait de la croyance et de ses représentations, mais plutôt une affirmation de tolérance par la mise en relation directe des religions entre-elles.

C'est un travail de « recomposition » qui s'annonce, entre les différentes communautés religieuses fragmentées de Bruxelles pour tisser un lieu de la mort dans lesquelles elles peuvent toujours s'épanouir. Puisque la Belgique est basée sur un système de la « pilari-sation », c'est-à-dire que « l'intégralité de la vie sociale d'un citoyen repose sur un pilier, un réseau fondé sur une appartenance religieuse et politique commune qui définira à la fois le vote, le cursus scolaire et universitaire, les médias consultés ... »⁴, une certaine fracture a été confortée par le système en place dans le pays. L'Etat travail historiquement de concomitance avec l'Eglise, ce qui exclue dès lors un individu d'une autre confession dans son accomplissement citoyen puisque sa foi conditionne son expérience citoyenne. « Chaque homme porte en lui la forme entière de l'humaine condition ». Par sa maxime, Montaigne pose sa foi humaniste en trame de fond structurante d'une égalité collective, réconfortante. Dans une société fragmentée, notre condition humaine est un fil commun

1 Boespflug, F. (2006) « Le syncrétisme et les syncrétismes ». Site du Cairn. *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, paragraphe 4. Consulté le 8 avril 2024, [En ligne] URL : [Le syncrétisme et les syncrétismes | Cairn.info](#)

2 Ibidem, paragraphe 4.

3 Ibidem, paragraphe 5.

4 « Pourquoi la laïcité ? Belgique – pays-bas » Consulté le 15 mai 2024 [En ligne] URL : [Belgique, Pays-Bas | Pourquoi la laïcité? \(pourquoilalaicite.fr\)](#)

universel qu'il nous faut cultiver.

Dans le cadre de la mort, l'intégration des citoyens à un fil universel ne peut se faire que s'ils peuvent y associer leur bagage idéologique, condition sine qua non de sa reconnaissance partagée. La compréhension de la mort pour chacune des religions devient dès lors un préalable à l'élaboration du projet.

5.1 UN DISCOURS AUX ORIGINES COMMUNES

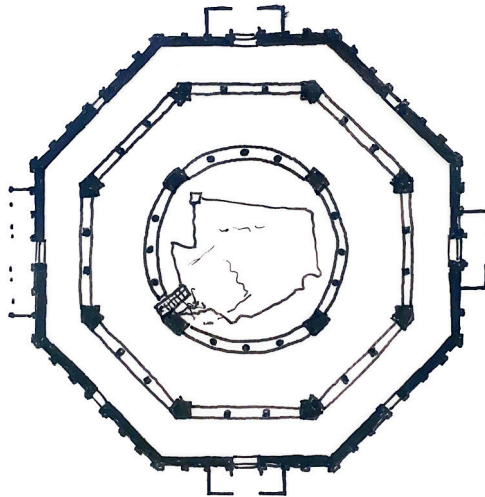
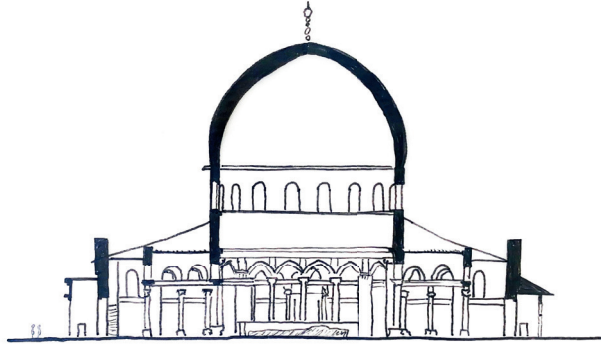
Les religions ont une position claire concernant la mort. Elle est la suite d'un cycle. Elle possède ses représentations, ses rites et conditionne elle-même la vie des croyants, puisque leurs actions attendent le jugement de Dieu pour choisir notre position dans l'au-delà ou dans la réincarnation. Les trois grands monothéismes, le judaïsme, le christianisme et l'Islam, sont les religions fondatrices du monde Occidental et oriental. Elles sont dépendantes dans leurs origines et malgré leurs différences, on peut trouver de nombreux points de similitudes Daniel Sibony, dans son ouvrage « Les Trois monothéismes » (1992), met en évidence à quel point chacune de ces religions a consolidé son statut en fonction des deux autres, les plaçant ainsi en relation d'interdépendance. Elles sont des sœurs chamaillieuses. Il émet l'idée que ces trois grands courants pourraient un jour se supporter, « parce qu'ils reconnaîtraient en eux la même déficience, le même type d'infidélité à ce qui les fonde ; parce qu'ils se reconnaîtraient enfants du même manque originel [...], une faille intrinsèque à l'humain »⁵.

Des architectures ont été les grandes témoins de ces couches successives, d'un polissage millénaire de leur forme par ces trois grandes religions fondatrices qui ont ajouté l'une après l'autre des couches qui se superposent. Car elles partagent la même origine, qu'elles ont chacune essayé de se réapproprier, qui prennent place au même endroit.

Le Dôme du Rocher, construit en 691, abrite « le rocher de la Fondation », grande pierre où pour les musulmans, Mahomet s'est élevé au ciel. Mais pour les juifs, cette grande pierre symbolise le lieu où Abraham aurait amené Isaac pour l'offrir à Dieu. Il est aussi pour eux l'emplacement originel du temple de Jérusalem. Au même endroit, nous avons deux des plus importantes récits de l'Islam et du judaïsme qui se juxtaposent. Lors des conquêtes successives de Jérusalem par les croisés, les chrétiens ont aussi apportées des modifications à l'édifice, relativement effacées désormais par les restaurations Ottomanes. C'est un lieu extrêmement conflictuel, et chaque religion est en quête de légitimer sa propre origine.

Le lieu n'en est pas moins intéressant d'un point de vue architectural. Son plan octogonal centré est partagé de plusieurs influences. Il tire son origine des plans des martyria, que l'on retrouve à la fois dans les architectures paléochrétiennes et byzantine. D'ail-

5 Sibony, D (1992). « Les Trois monothéismes » ? Site du Cairn. Paragraphe 4. Consulté le 3 mars 2024 [En ligne] URL : [Introduction | Cairn.info](https://www.cairn.info/)



Le Dome du Rocher, Jérusalem (691)

leurs, l'idée d'un plan central octogonal est aussi trouvable dans l'ancien Saint-Sépulcre à Jérusalem (tombeau du Christ) ou le baptistère de Latran pour les chrétiens. L'axe du plan cardinal est orienté vers la qibla. Une des portes marque cette orientation par un dimensionnement plus important. On notera que l'octogone a une valeur spirituelle dans la plupart des religions. Parce qu'il est en premier la synthèse géométrique entre le carré et le cercle, entre la terre et le ciel, entre l'humain et le divin. C'est la dualité qui s'affirme dans un domaine tridimensionnel. Pour les religions orientales, le chiffre 8 représente la roue du Darma pour les bouddhistes ou le Yi Jing pour les taoïstes, basé sur la dualité du Ying et du Yang.

La ville de Sarajevo est aussi un exemple significatif d'une cohabitation architecturale multiculturelle et religieuse depuis 1995 après les conflits religieux et politiques.

5.2 LA MORT DANS CHAQUE RELIGION

5.2.1 Le christianisme

Le christianisme se caractérise par la croyance en la résurrection de l'âme et de la chair. La mort est le début d'une nouvelle vie spirituelle. La mort se symbolise dans le plan en croix du christ crucifié. Elle se distingue en trois grandes branches confessionnelles aux pratiques sensiblement différentes : les catholiques, les protestants et les orthodoxes.

5.2.2 Modèle catholique

L'Eglise catholique a un modèle funéraire basé sur le principe d'inhumation. Face à la recrudescence des idées libérales en faveur de la crémation, l'Eglise, par peur que l'incinération puisse s'imposer à certains de ses fidèles, impose plusieurs décrets qui visent à renforcer avec fermeté l'interdiction de telles pratiques profanes⁶.

*Droit Canon 1203 « § 1. Le corps des fidèles défunts doivent être ensevelis et non incinérés.
« § 2. Si quelqu'un ordonne d'une quelconque façon que son corps soit incinéré, il est illicite de suivre sa volonté. »*

*Droit Canon 1240 : « § 1. Sont privés de la sépulture ecclésiastique, à moins qu'ils n'aient donné quelque signe de repentir avant leur mort : [...] Ceux qui ont ordonné que leurs corps soit incinéré.
»*

Néanmoins, après de multiples demande d'un assouplissement des règles ecclésiastiques, la modification du droit Canon en 1963 par le pape Paul VI autorise officiellement l'incinération pour ses fidèles défunts. En justification, il n'y a pas d'obstacles trop élevés pour le pouvoir du tout-puissant, qui n'aura pas de difficultés à également ressusciter les corps réduits en cendre.

Droit Canon 1176 « L'Eglise recommande vivement que soit conservée la pieuse coutume

⁶ Vandervelde, C. (1997). « Les champs de repos de la région bruxelloise ». Editeur à compte d'auteur : 35

d'ensevelir les corps des défunts ; cependant elle n'interdit pas l'incinération, à moins que celle-ci n'ait été choisie pour des raisons contraires à la doctrine chrétienne ».

Les obsèques catholiques ne requièrent pas de toilette rituelle. Le corps est mis en bière et la famille peut visiter le défunt. 3 bénédictions peuvent avoir lieu : une avant la mise en bière, une à l'entrée du cercueil dans l'église et enfin une lors de la mise en terre. A l'Eglise, la cérémonie est accompagnée de chants et de textes liturgiques. Le rite de la lumière, par l'allumage de cierges pascal, marquent l'espérance de la foi chrétienne. Il est d'usage de présenter ses condoléances à la famille après la cérémonie. En fonction des convictions du défunt, il sera inhumé ou incinéré. En cas d'inhumation, la mise en terre est gérée par le prêtre et les pompes funèbres au cimetière. La famille peut se rassembler par après. Dans le cadre d'une crémation, la cérémonie a lieu au crématorium et la famille dit au revoir au corps à ce moment. Le temps de la préparation des cendres, la famille partage le moment du café. Ensuite, la remise d'urne précède généralement le passage au jardin du souvenir pour y déposer une partie des cendres.

5.2.3 Modèle orthodoxe

La résurrection est au cœur du message orthodoxe. La mort suit pour le défunt la voie de l'agonie (l'esprit n'arrive pas à quitter l'enveloppe charnelle) ou de la dormition (le défunt est prêt et s'endort préparé). Pour atteindre dieu, le défunt se lance dans un parcours, qui dure 40 jours. Des hommages marquent et accompagnent son ascension : le troisième jour célèbre les obsèques par exemple. La crémation n'a pas été reconnue comme l'on fait les catholiques. Ici elle est toujours mal perçue et représente une rupture entre le corps mortel et le corps voué à la résurrection. Il n'y a pas de toilettes particulières. Lors de la mise en bière, une table avec du riz, du blé, du miel ou du raisin est disposée près du défunt. Une veillée funéraire est observée dans l'usage. Les obsèques ont lieu minimum au 3ème jour de la perte. Les rites suivent globalement les étapes similaires aux rites catholiques. On notera que le cercueil est ouvert tout au long du processus cérémoniel, jusqu'au cimetière. Les chants, le rite de la lumière, les fleurs, les textes liturgiques, sont très présents. Le corps est inhumé en direction de l'Orient, lieu où le Christ réapparaîtra de nouveau.

5.2.4 Modèle protestant

Les obsèques protestantes se distinguent de celles catholiques et orthodoxes à ceci qu'elles sont portées sur la grande simplicité. Les rites sont destinés aux vivants, pas aux défunts. D'ailleurs, il est courant que les obsèques aient lieu après l'inhumation du défunt, un détachement du corps complet donc. Il y a de la flexibilité sur le déroulement de la cérémonie, que ce soit pour l'organisation ou le contenu des textes liturgiques qui seront mis en avant. Il n'y a ici pas non plus de toilette particulière requise par la religion. Les ornements et les appareils sont exclus, la croix portant à elle seule l'entièreté du message à transmettre. La cérémonie peut avoir lieu au temple, au domicile de la famille, au cimetière ou au crématorium. Il y a rarement de fleurs, en revanche il peut y avoir un jeté de terre sur le cercueil. La crémation est admise chez les protestants depuis le XIXe siècle

par les Eglises luthériennes et calvinistes.

5.2.5 Le Judaïsme

Il existe diverses communautés juives, mais les tendances concernant la mort sont en général sobres. La crémation est strictement interdite. En tant que temple de l'âme, le corps est une œuvre divine intouchable. Maïmonide, auteur de la Mischné Torah (important codes de la loi juive), définit la foi en la résurrection des morts comme le treizième principe de foi des Treize principes fondamentaux. A sa mort, le défunt ne doit pas être touché et les miroirs sont recouverts de draps et de nappes, une bougie est allumée près du visage. Le temps que l'âme quitte le corps, la famille prie à ses côtés. Les obsèques doivent avoir lieu le plus vite possible, puisque le corps est en souffrance dans un état d'entre-deux. Dans les 3 jours, le défunt doit être inhumé.

La tahara juive a lieu juste avant l'enterrement, où dans le cas d'un enterrement retardé, avant la mise en bière. C'est une toilette rituelle particulièrement complexe que seul la Hevra Kadisha peut réaliser. Elle est une sainte communauté d'hommes et de femmes reconnus par la communauté et qui maîtrisent les subtilités de la religion. Une spécificité juive dans la réalisation de la tahara (comparée à la toilette musulmane), c'est le lavement entier du corps dans le mikvé, qui est un bassin qui permet l'immersion totale du corps pour le débarrasser des impuretés (pas pour un soucis d'hygiène). Le défunt est ensuite enveloppé dans le Takhrikhim, un linceul blanc puis mis en bière. Le corps est ensuite mis en bière sur de la paille, on ne peut pas le toucher. Beaucoup de juifs sont enterrés sur la terre d'Israël, le corps est donc expatrié par avion.

La cérémonie se déroule directement au cimetière, sans avoir besoin de passer à la synagogue. Le corps est enseveli, la prière du Kaddish est prononcée. Les 7 parents les plus proches effectuent le « rite de la déchirure », qui consiste à déchirer leurs vêtements à la poitrine, au niveau du cœur. Après l'enterrement juif, l'assistance doit se laver les mains sans les essuyer. Un repas à base d'aliments ronds est consommé. La période du deuil juive s'étend sur 12 mois, avec une série de rituels à réaliser.

5.2.6 L'Islam

L'enterrement musulman doit être perçu comme un passage. A l'instar des orthodoxes, l'âme du défunt est encore présente quarante jours avant son passage vers l'au-delà. Les obsèques musulmanes se font dans l'urgence. Le Coran stipule que l'enterrement doit être réalisé le jour même du décès, avant le coucher du soleil. En occident, les impératifs administratifs ne permettent pas une réalisation aussi rapide des obsèques, qui impliquent dès lors d'attendre davantage avant l'inhumation. Les musulmans interdisent également l'incinération, qui est une atteinte au corps, l'œuvre de Dieu.

A sa mort, le corps d'un défunt doit être purifié lors de la toilette purificatrice : la tahara. Elle est effectuée par quatre personnes du même sexe, proches du défunt. Il est lavé plu-

sieurs fois avant d'être recouvert du linceul blanc. Récurrent dans la tradition musulmane, le corps doit être orienté en direction de la qibla (la Mecque). Tout le parcours cérémoniel sera organisé autour de cet axe symbolique. Le jour de l'enterrement, une prière peut avoir lieu avant la prière funéraire. Les femmes et les hommes se séparent le temps de la prière comme il est d'usage de la faire dans l'islam. Ensuite, la prière funéraire s'effectue debout. L'assemblée regarde en direction de l'Imam, qui se place entre l'assemblée et la Mecque, au côté du défunt. Elle s'effectue sans génuflexion (ce qui va dans le sens de « l'urgence » de l'enterrement).

Un cortège accompagne ensuite le corps au cimetière. En principe, seuls les hommes y sont conviés et les femmes se présentent au cimetière le lendemain, leur émotivité étant pour le Coran un obstacle à la bonne tenue de l'enterrement. La Shahada est récitée lors de la mise en terre et le corps est incliné, le visage en direction de la Mecque. Les fleurs sont déconseillées.

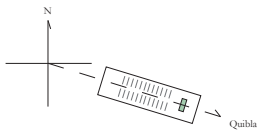
Dans l'expression de son deuil par la suite, la prière est une pratique très importante. A l'instar des juifs, beaucoup de musulmans expatrient le corps en avion dans leur terre d'origine. Ce retour du corps fréquent au pays d'origine a lieu par conviction mais aussi en partie car les infrastructures en Occident ne sont pas adaptées pour la plupart à les accueillir, on dénombre peu de carrés musulman dans les cimetières Européens. Les nouvelles générations de confession musulmane qui ont vécu toute leur vie dans un pays en Europe émettent de plus en plus le souhait d'être inhumé dans le pays où ils ont vécu, au détriment d'un retour au pays d'origine.

5.2.7 L'athéisme

Des personnes souhaitent ne pas intégrer d'aspects religieux. Cérémonies civiles, grande liberté sur la tenue de la cérémonie puisque la famille peut faire le choix d'associer le lieu de cérémonie à un lieu religieux, ou non. On met en avant davantage le souvenir du défunt plutôt que les rites et les coutumes. En Europe, la cérémonie laïque est à certains égards similaire aux grandes étapes des obsèques chrétiennes sur les notions de rassemblement et de types de sépultures.

5.2.8 Hindouïsme et bouddhisme

L'Hindouïsme et le bouddhisme commencent à être relativement présentes en Occident, en particulier dans une ville comme Bruxelles extrêmement cosmopolite. Sans rentrer dans les détails, ces deux religions axes leurs rituels funéraires sur la crémation. La présence des proches est très importante pour aider le défunt dans son passage divin. Ces deux religions ont dû en Europe adapter leurs rituels aux législations, et elles sont réalisées dans un crématorium. On notera que rien ne va à l'encontre de l'inhumation pour les pratique bouddhistes.



ISLAM

Funérailles à effectuer rapidement



Tahara
(toilette rituelle effectuée par 4 proches du défunt)

Linceul blanc

Rassemblement
(chez soi ou à la mosquée)

Ablutions et prières recommandées

JUDAÏSME

Funérailles à effectuer rapidement



Tahara juive
Hevra Kaddisha
Mikvé et Linceul blanc

Mise en bière
Veillée constante du corps par la Hevra Kaddisha
Visite de la famille

CATHOLICISME

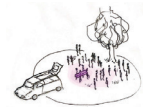


Chambre funéraire
Nettoyage du corps

Mise en bière
Visite de la famille

Rassemblement
Aux pompes funèbres ou à l'Eglise ou au créatorium
Fleurs, bénédiction du corps

Cérémonie
à l'Eglise ou au créatorium
Assise, chants
Rite de la lumière, chants
textes liturgiques



PROTESTANTISME

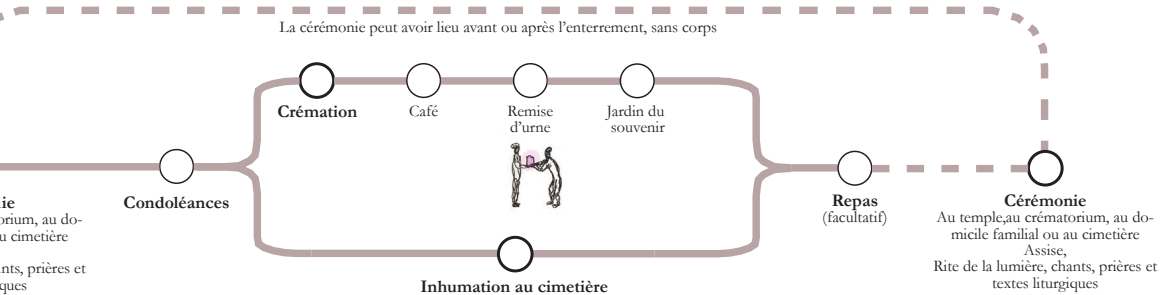
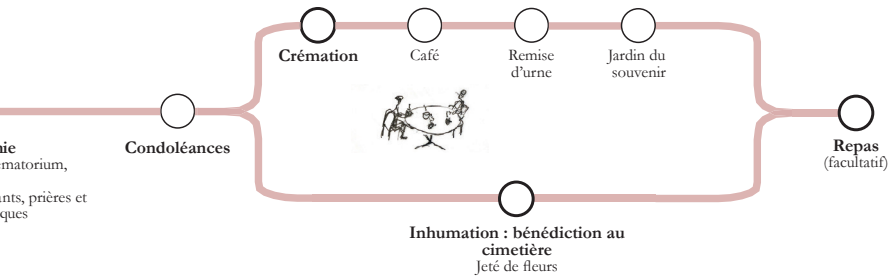
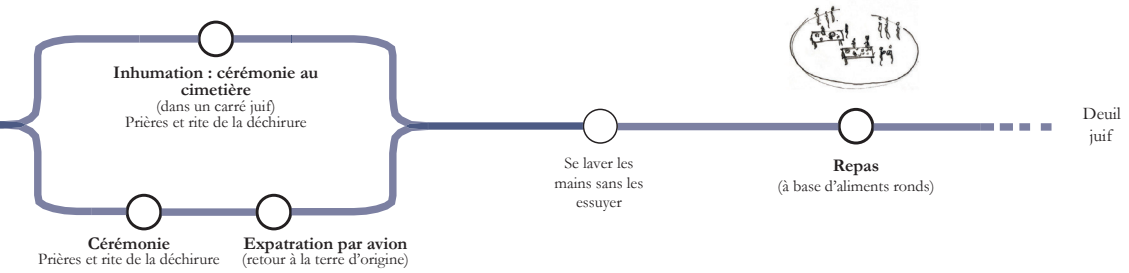
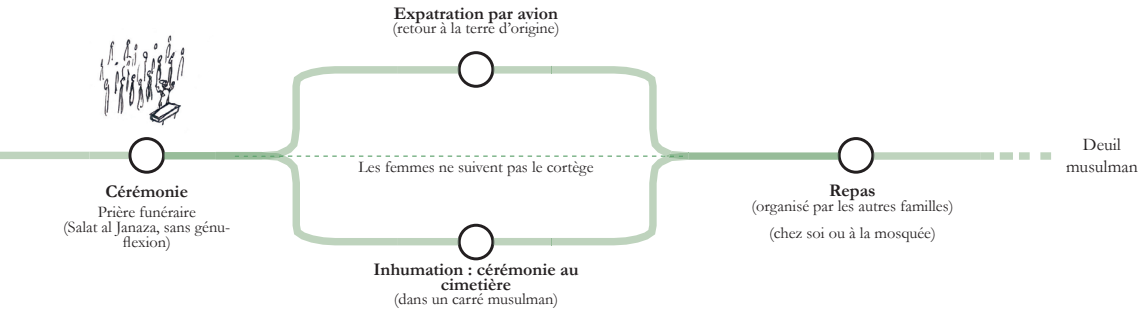


Chambre funéraire
Nettoyage du corps

Mise en bière
Visite de la famille

Rassemblement
Aux pompes funèbres ou à l'Eglise ou au créatorium

Cérémonie
Au temple, au créatorium
familial ou au créatorium
Assise, chants
Rite de la lumière, chants
textes liturgiques



ORTHODOXIE

Funérailles à effectuer 3 jours au moins après le décès



Chambre funéraire
Nettoyage du corps

Mise en bière
Visite de la famille

Veillée funéraire

Rassemblement
Aux pompes funèbres ou à l'Eglise ou au crématorium
Fleurs, bénédiction du corps

Cérémonie
A l'Eglise (ou au crématorium)
Assise, cercueil
Rite de la lumière
prières et textes liturgiques

HINDOUISME

Funérailles à effectuer rapidement



Toilette rituelle
Effectuée par les proches
Corps orienté vers le sud

Veillée funéraire
Au domicile du défunt ou sur le lieu de la cérémonie

Cérémonie
Pendant le moment de la veillée ou adaptée au crématorium

BOUDDHISME



Toilette rituelle
Effectuée par les proches

Veillée funéraire
Au domicile du défunt ou sur le lieu de la cérémonie

Cérémonie
Au crématorium

ATHEISME

AT

Chambre funéraire
Nettoyage du corps

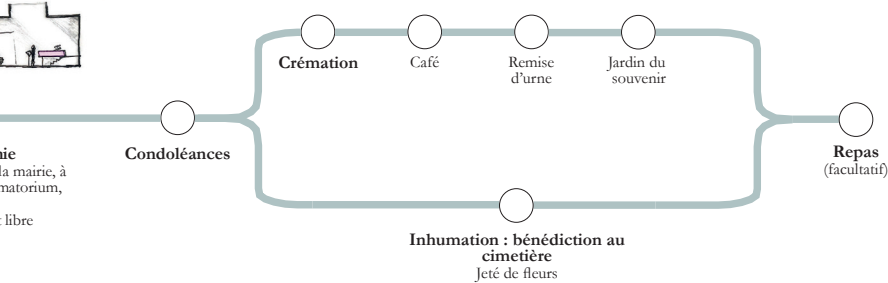
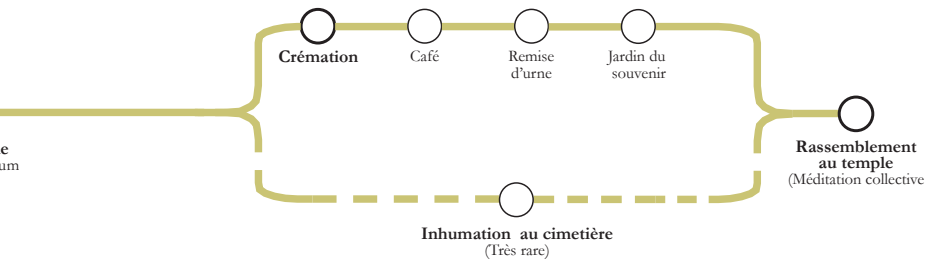
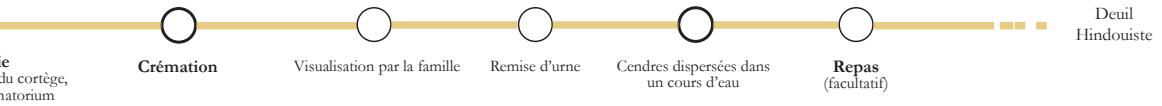
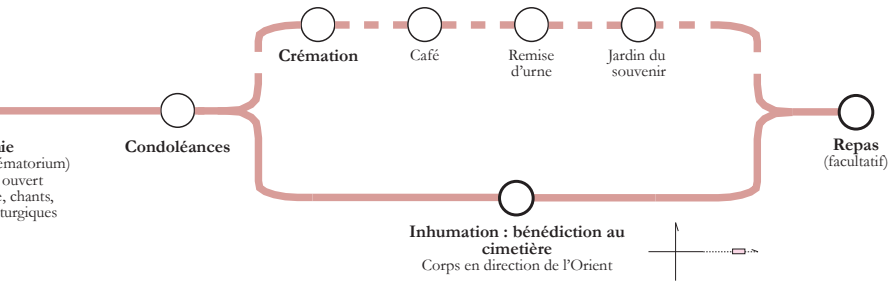
Mise en bière
Visite de la famille

Rassemblement
Aux pompes funèbres ou à l'Eglise ou au crématorium
Fleurs, bénédiction du corps

Cérémonie
Dans une salle de réunion, à l'Eglise ou au crématorium
Assise, cercueil
Déroulement libre

La mort pour chaque religion, synthèse





Parmi les différentes manières d'envisager la mort par les principales religions qui composent notre société, des points d'ambivalence et de similitude. L'approche holistique, par la compréhension des systèmes confessionnels, identifiera ces points de flexion et d'inflexion pour mettre en place un parcours cérémoniel qui intégrera dans son parcours universel des subtilités programmatiques et symboliques propres à chaque idéologie.

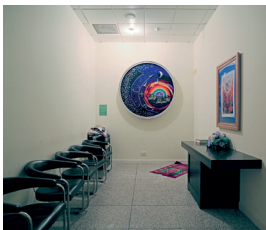
5.3 ARCHITECTURE ET SYMBOLES : DE QUOI DOIT SE COMPOSER UN LIEU MULTICONFESSIONNEL POUR GARDER SON ESSENCE SPIRITUELLE ?

Les salles traditionnelles de prières sont normalement en accord esthétique et architectural avec leur tradition très codifiée. Elles sont pleines d'un symbolisme propre à leur contexte religieux qui facilite la contemplation et l'engagement des fidèles. Dans son exposition *Place of Worship*, Andreas Duscha⁷ met en valeur les salles de prières multiconfessionnelles installées dans les aéroports. Les aéroports ont cette position particulière qu'ils sont des lieux de grande sécurité, et d'expression neutre. Ils sont des lieux de mouvements, de passage d'un « monde » à un autre. Les salles présentées par l'artiste sont démunies au maximum de tout symbolisme architectural. Elles sont réduites à leur essentiel, absolument standardisées.

S'il n'est pas forcé de tirer des enseignements de cet exemple, des questions se posent dans la perspective de la création d'un lieu œcuménique, quant à l'importance ou pas des symboles. Les lieux de réalisation religieuse sont-ils voués à être aussi interchangeables ? Doivent-ils, parce qu'ils sont partagés et ne pas générer de blasphème pour l'autre, être dépourvu de toute identité ?

L'architecture qui s'associe aux espaces de croyance ont en fait souvent une dimension mystique qui va au-delà des symbolismes purement associés à la religion. Ils peuvent se manifester par le travail de la forme, de la lumière, des proportions, de l'organisation des séquences, etc, qui encouragent l'élévation spirituelle.

7 Justnik,H (2008). Commentaire sur l'exposition d'Andrea Duscha « Place of Worship ». Site d'Andrea Duscha [En ligne] URL : [Places of Worship - Andreas Duscha](#)



Andreas Duscha, exposition *Place of Worship*

6. CATALOGUE TYPOLOGIQUE

Dans le cadre de l'énoncé, la recherche s'est tenue dans l'exploration de trois grands thèmes typologiques :

6.1 UN CATALOGUE DE CIMETIÈRES

Des cas particuliers de cimetières développent un rapport à la mort plus ou moins en relation avec leur environnement proche. Plusieurs références font état de cette relation à la ville. De plus, certaines références s'inscrivent sous un modèle idéologique plus ou moins exclusif, qu'il s'agit de comprendre dans le cadre de l'élaboration du projet.

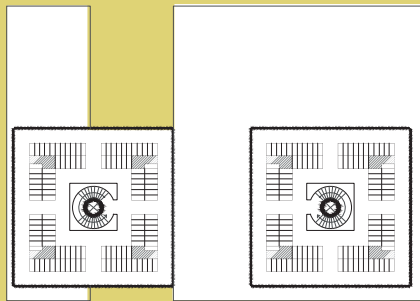
6.2 UN CATALOGUE DE CRÉMATORIUMS

La compréhension des systèmes de distribution entre les espaces pour les endeuillées et les espaces techniques, et les qualités qui y sont associées, est un préalable au bon agencement programmatique du projet.

6.3 UN CATALOGUE DE MONUMENTS

Les monuments ont la force d'être pour la plupart guidés par de grands principes de conception. Ils peuvent s'inscrire dans une dimension universelle, une dimension émotionnelle, politique...

Par le travail de la forme, de la séquence, de la lumière, de la matière, des architectes ont essayé de réaliser des architectures purement conçues par le message symbolique qu'elles cherchent à transmettre. Dans le cadre de la création d'un lieu oecuménique, ces références constituent une base de recherche pour la conception du projet.

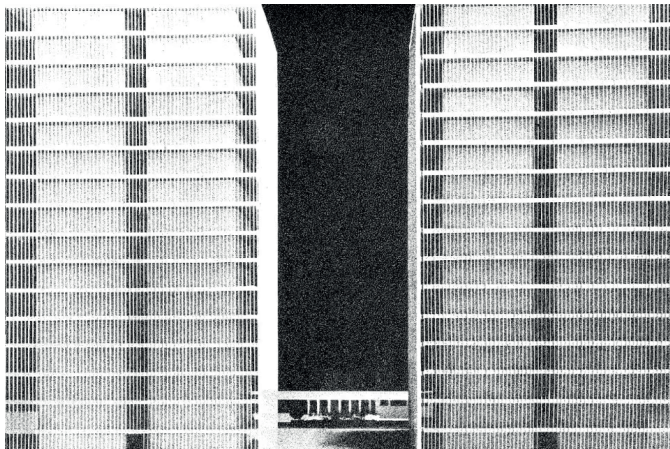


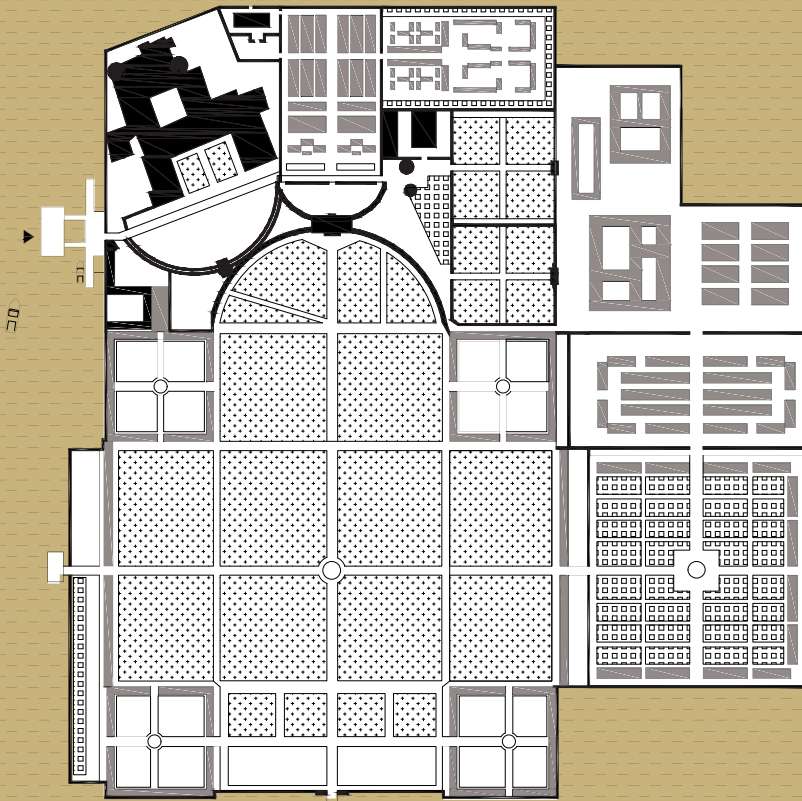
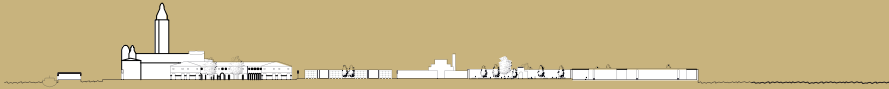
Plan et coupe
1:2000



Cimetière de Nanda Vigo

En 1959, Nanda Vigo imagina une vision emblématique d'une mort affirmée dans le collectif à travers l'architecture. Par deux tours juxtaposées, elle dessinait deux cimetières verticaux, véritables points de repère funèbres dans la ville de Rozzano aux abords de Milan . On distinguait en filigrane derrière la façade les étages remplis de caveaux funéraires. Au rez-de-chaussée, une série de fonctions en lien avec dimension funéraire sont agencées. Elles comprenaient un espace de cérémonie, un fleuriste, un espace de rassemblement. Si la destination du projet n'a pas aboutie, elle met néanmoins en perspective une mort affirmée et perceptible par tous. C'était par la même occasion une manière de proposer une solution aux étalements urbains.



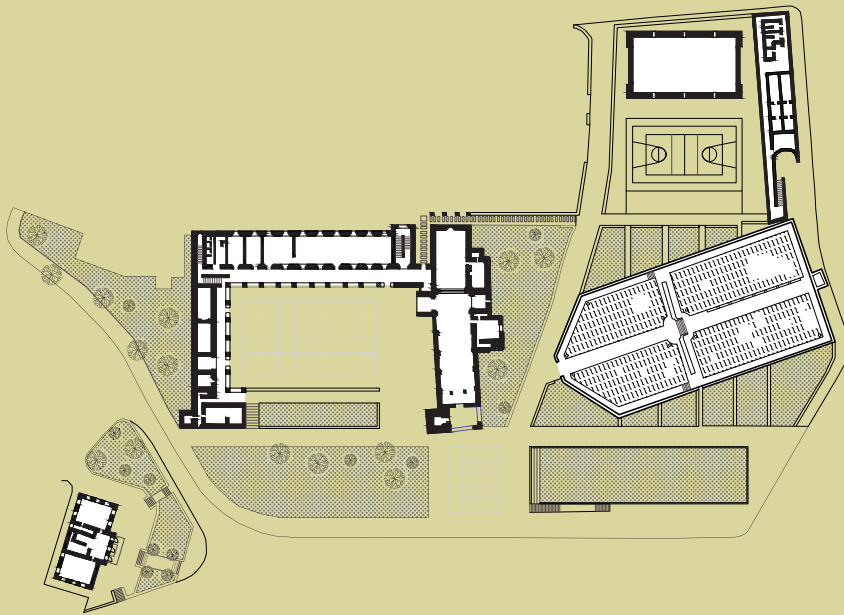


Plan et coupe
1:5000



Cimetière San Michèle

Napoléon ordonne en 1807 l'agrandissement du cimetière de Venise. Le canal séparant l'île de San Michele et de San Cristoforo della Pace a été comblé à ces fins. En 1837, l'île devient officiellement le cimetière de la sérénissime. Il compte une paroisse, plusieurs chapelles et un crématorium. Les parcelles sont destinées à la fois aux catholiques, aux orthodoxes et aux évangéliques. Ce cimetière est l'exemple d'une mort complètement isolée de son contexte urbain.



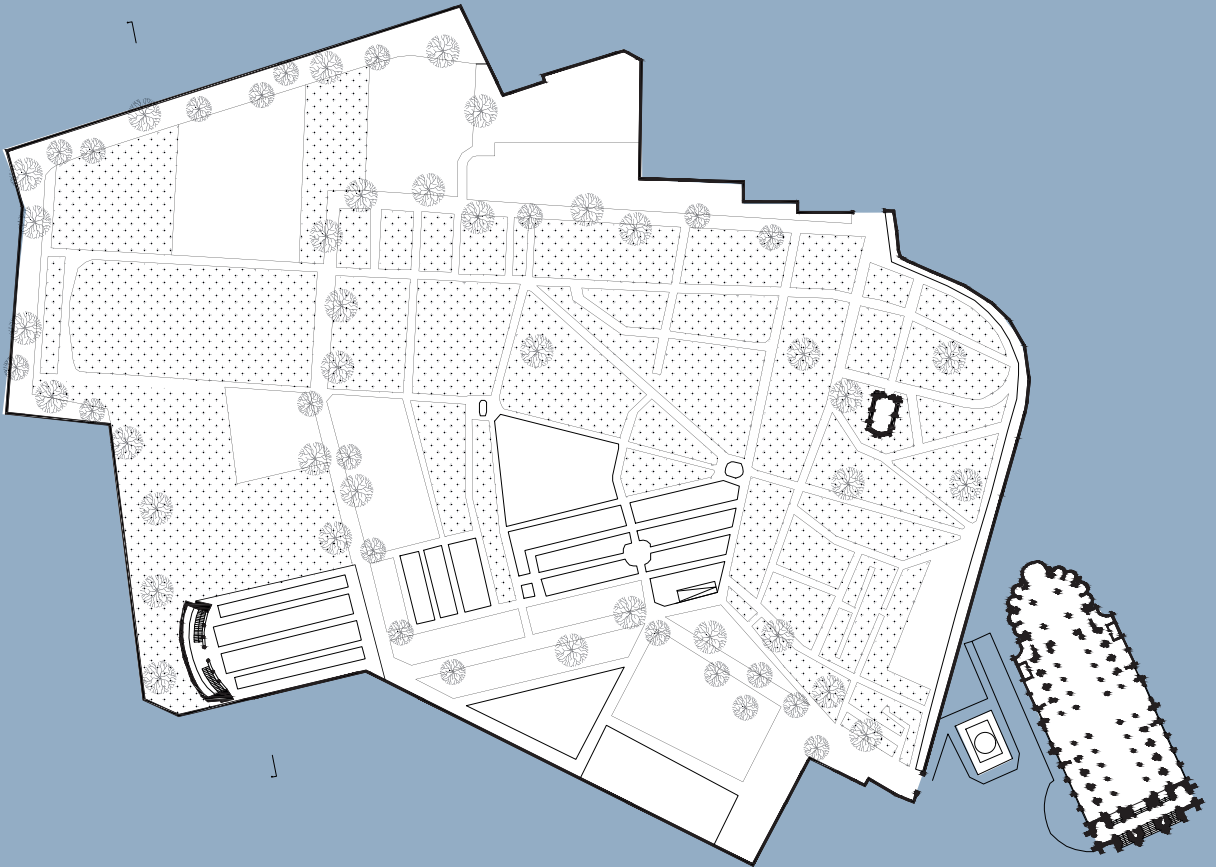
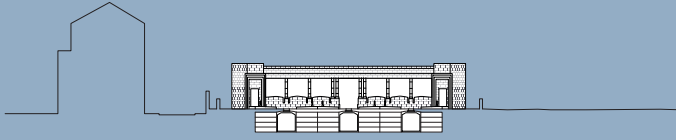
Plan et coupe
1:2000



Cimetière de Monte Carasso

L'architecte Luigi Snozzi a développé un projet référence concernant l'intégration de la mort dans un contexte urbain. Dans le village de Monte Carasso, Snozzi a agencé harmonieusement en un même lieu une série de fonctions. Par son projet, les éléments rentrent en synergie et un lieu se crée. Si le projet ne portait pas à proprement parlé sur un programme funéraire, le cimetière existant attenant à l'église est inséré parfaitement dans le tissu. Si la mort n'a pas été banalisée, le fait de la positionner au côté d'espaces pour le quotidien (ici de jeux pour les enfants, de l'école, du bistrot, du parc, de la banque, des habitations) permette une intégration plus sensible et nuancée dans son contexte. Les maisons et les montagnes du Tessin qui entourent le parc et son cimetière forment un véritable cloître pour le lieu. Ils semblent devenir un prolongement naturel de ces habitations, comme une cour intérieure. Le paradigme s'inverse. Le paradigme s'inverse.





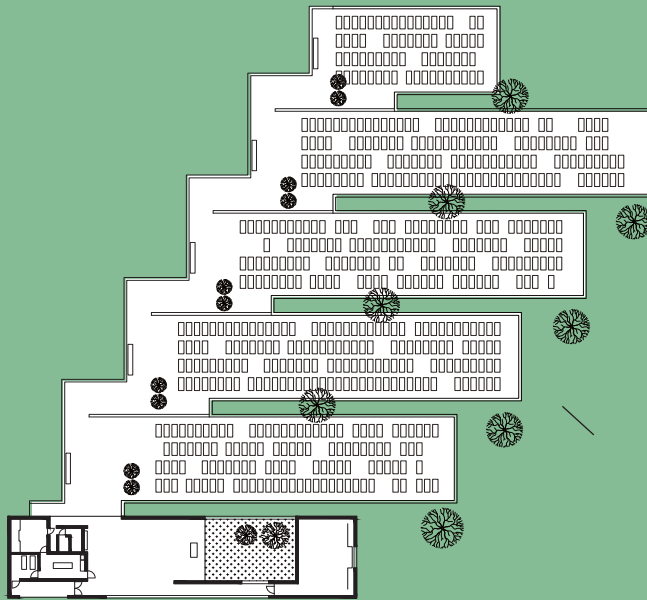
Plan et coupe
1:2000



Cimetière de Laeken

Le cimetière de Laeken est le plus ancien de la région bruxelloise et le dernier cimetière de la ville encore accolé à sa paroisse. Il est emblématique du modèle funéraire paroissial qui a régit l'Europe jusqu'au XIXe siècle.

Le cimetière est emblématique pour ses galeries funéraires, imaginées en 1876 par Emile Bockstael pour palier le manque de place dans les cimetières et pour répondre à des problématiques d'hygiènes. Au total, 300 mètres de couloirs voutés en berceau s'étendent sous une partie du cimetière.

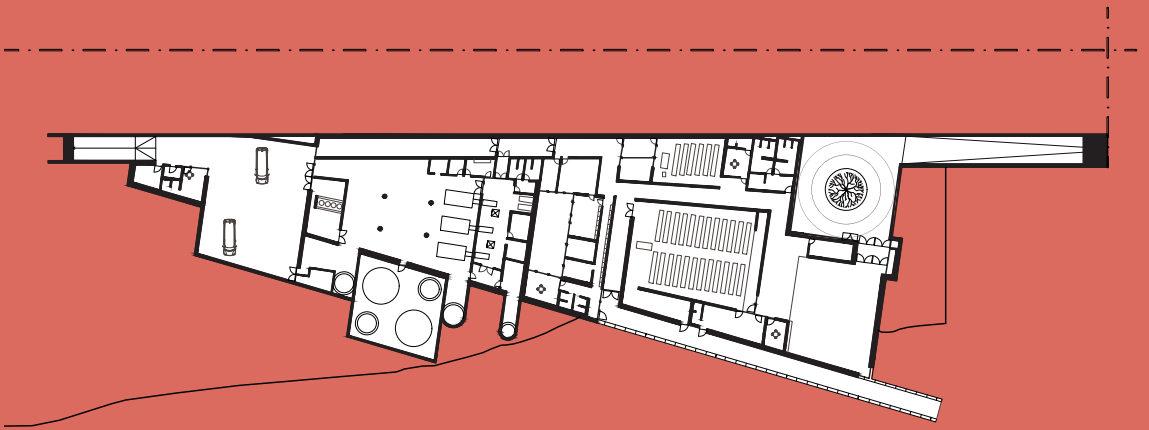
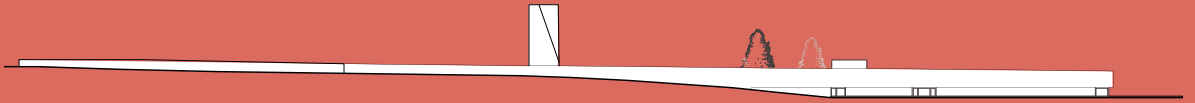


Plan et coupe
1:1000



Cimetière de Altach, Bernardo Bader, 2013

Le cimetière islamique d'Altach répond à un besoin de la communauté musulmane de la province de Vorarlberg. Depuis 2004, un collectif de plusieurs communautés musulmanes s'était formé pour obtenir la reconnaissance d'un espace funéraire pour leurs communautés. L'architecte autrichien lauréat du concours pensa le cimetière comme un jardin. Des murs monochromes pigmentés de rouge couvrent l'ensemble de la réalisation et rappelle des tonalités chromatiques distinguables dans le paysage autrichien. Cette est un bon exemple pour comprendre les différentes étapes de l'enterrement musulman en un même projet. La zone funéraire proprement dite est précédée par un espace ouvert de rassemblement où la cérémonie funéraire a lieu. Un espace pour la toilette rituelle, une pièce pour les ablutions et une salle de prière s'agencent autour de cet espace de rassemblement, en respectant les impératifs d'orientation des rituels vers la qibla.



Plan et coupe
1:1000

Crématorium de Uitzicht, SumProject (2011)

CREMATORIUMS

Situé au sud du centre historique, le quartier de la ville flamande de Courtrai se caractérise par une faible densité, de vastes espaces ouverts et une topographie légèrement inclinée. Au début des années 1990, un concours international pour le réaménagement urbain de la ville. Le lauréat de ce concours, l'urbaniste italien Bernardo Secchi, a également été chargé de concevoir le cimetière municipal de ce quartier, qui s'est vu étendu par l'ajout de ce nouveau crématorium.

Le projet aspire à respecter l'environnement auquel il appartient, en veillant à ne pas altérer la topographie existante. À cette fin, le bâtiment «disparaît» dans le paysage en s'enterrant dans le sol : une hauteur d'environ un mètre de la structure émerge au-dessus du niveau de la rue. Seule la verticalité d'une cheminée sculpturale contrebalance le caractère horizontal de l'édifice, dont le toit végétal reproduit les prairies alentours.

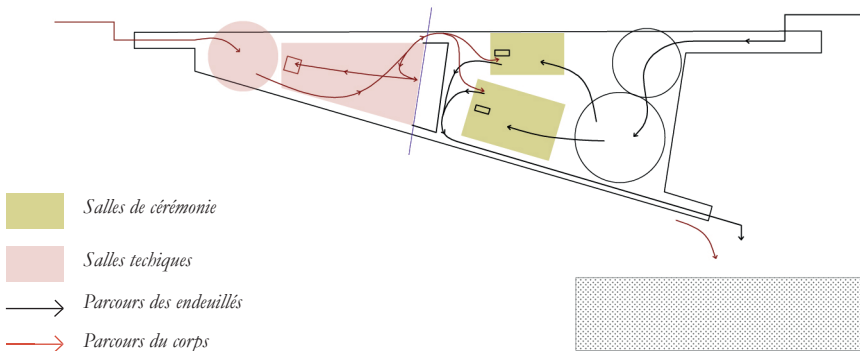
L'ensemble du programme est agencé sur un niveau souterrain, accessible par une rampe depuis la rue. Cette rampe étroite longe le bord du site, initiant une séquence linéaire d'espaces cérémoniels qui se succèdent harmonieusement.

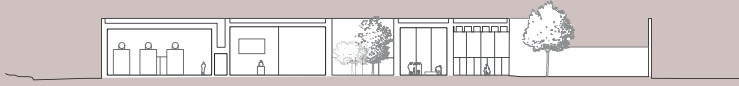
Le premier de ces espaces est la cour extérieure trapézoïdale qui marque la fin de la rampe et sert d'atrium d'accès au site. Un arbre s'élève en son centre, présidant cet espace. Derrière cette cour se trouvent le hall d'entrée, deux salles pour les familles et deux salles pour les cérémonies, dont la disposition permet une utilisation simultanée. Les salles de cérémonies sont directement reliées au crématorium, avec des espaces techniques situés à l'arrière, ainsi qu'une aire de stationnement pour les véhicules funéraires, qui accèdent au bâtiment par leur propre rampe, située à l'opposé de celle des visiteurs.

Cet agencement permet de séparer les itinéraires de circulation des membres de la famille et des amis de ceux des travailleurs de service.

Deux cours intérieures apportent une lumière naturelle au sein du bâtiment en béton armé apparent.

La texture du coffrage vertical en planches confère aux surfaces une subtile vibration, apportant différentes nuances à un projet qui est par ailleurs rigoureux en termes géométriques et constructifs. Les sols en bois et les murs enduits de blanc constituent les principales finitions intérieures.





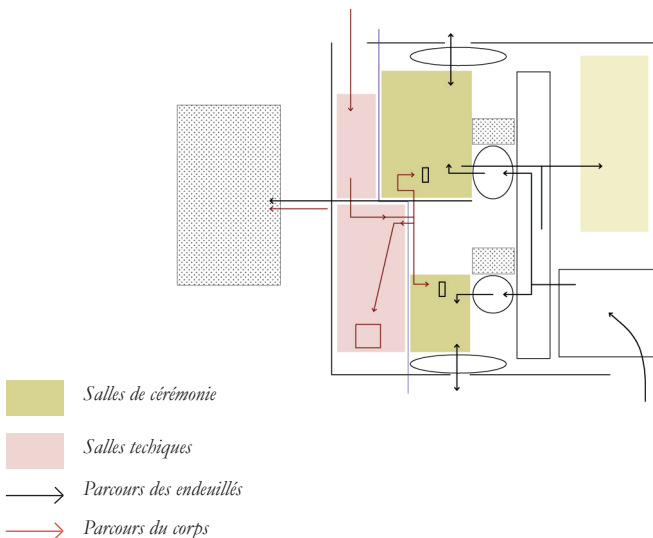
Plan et coupe
1:1000

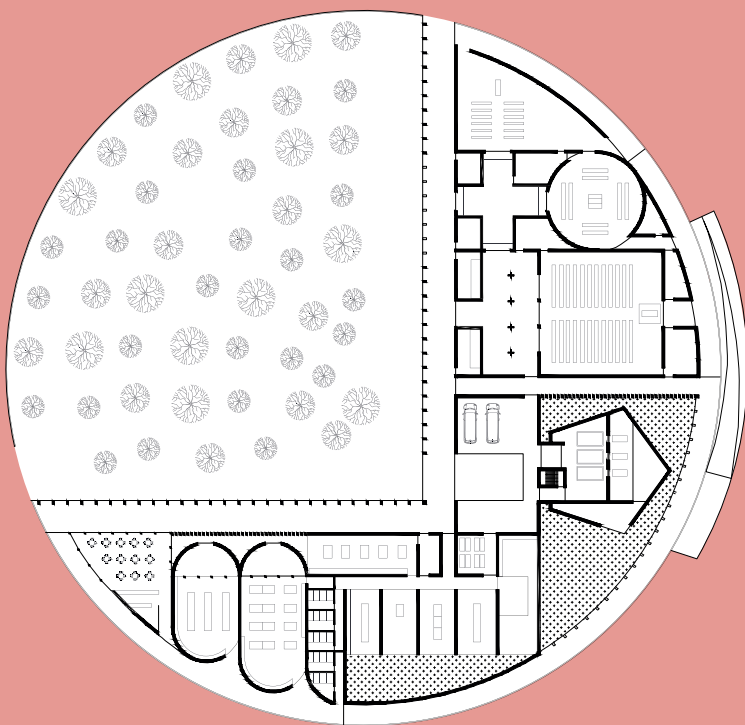
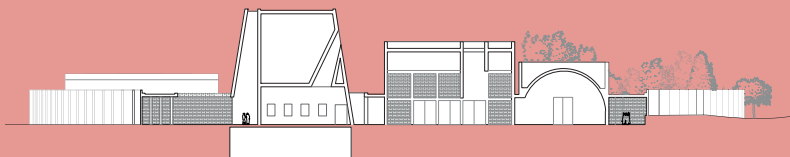
Crématorium de Aalst, Kaan Office (2018)

Le crématorium de Aalst, situé à la périphérie de la ville, a été conçu par KAAN Architecten. Le plan développé sur base carré est décomposé autour d'axes linéaires qui permettent d'identifier les différentes zones du projet.

Les familles accèdent au bâtiment par une large première cour, encadrés par des murs de 7 mètres de hauteur. L'entrée des corbillards s'effectue à l'opposé de l'entrée des familles, de telle sorte que le parcours des familles est clairement distingué du parcours du corps. Le site étant entièrement ouvert sur un paysage découvert, de larges ouvertures sur les façades mettent en valeur la vue sur l'horizon. A l'inverse le cœur du projet se caractérise par un langage de patios intérieurs et par les espaces qui requièrent davantage d'intimité. Les deux espaces de cérémonies développent les 4 façades de leur plan rectangulaire. Ainsi, dans chacune d'entre elle, le même principe est retrouvable : un lien avec l'entrée et les espaces de vestiaires, une possibilité de sortir à l'arrière et de se mettre à l'écart dans les alcôves qui bordent le paysage, la sortie marquée par le petit patio intérieure, et le corps qui est se dégage part une petite sortie en chicane dissimulée. Après la cérémonie, les familles reviennent sur leurs pas et se retrouvent dans les espaces collectifs pour partager un repas ou un café.

L'agencement programmatique semble être un point réussi de cette référence. Si les espaces de rassemblement souffrent d'une certaine rigidité dans leur succession ordonnée et soumise au paysage, l'intégration des espaces de cérémonie en position d'interface entre les espaces des endeuillés et les espaces techniques est assez harmonieuse. Un jeu de dualité se développe dès lors entre les grandes vues directes sur le paysage et les espaces intimes, plus sombres et éclairés par des ouvertures zénithales.





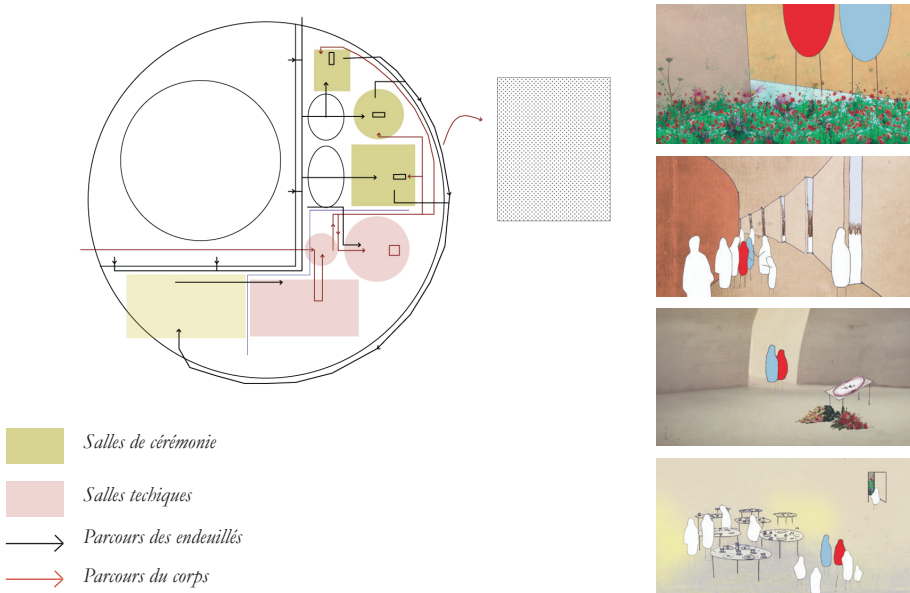
Plan et coupe
1:1000

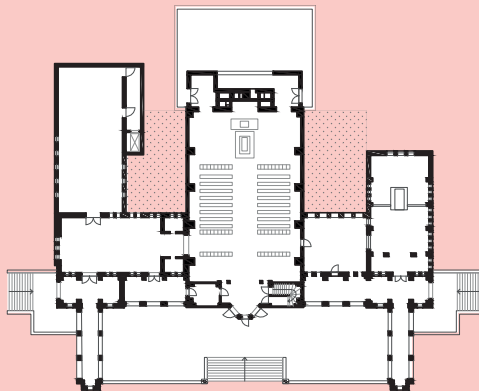
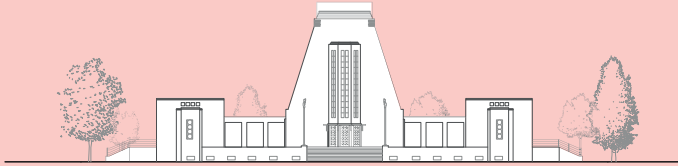
Crématorium de Zemst, NU architecten (2023)

Le crématorium de Zemst a été imaginé par le bureau NU architecten. Développé à l'écart de la ville, les architectes ont développé une conception autour de l'exploration des formes. Situé au milieu d'une plaine, le crématorium s'approche comme un objet singulier, monolithe en brique rouge aux formes contrastées. Le bâtiment s'inscrit dans un cercle. Deux axes tangents, grandes circulations linéaires en colonnades le long du projet, distinguent la partie parking des espaces fonctionnels. Ici, les éléments techniques sont aussi en contact avec les espaces des familles. La distinction programmatique entre les espaces cérémoniels, les espaces techniques et ceux pour le rassemblement est pourtant claire.

Par le travail de formes plus ou moins élémentaires (comme le carré, le cercle, la croix, le pentagone, la courbe), les architectes s'amuse avec la géométrie pour développer des séquences cérémonielles aux identités fortes. La diversité des salles de cérémonie est un atout dans leur proposition. On notera que la sortie s'effectue sur les abords du cercle, qui est longé par une longue rampe le long du paysage. Au travers d'une grande courbe, la famille est accompagnée par le paysage jusqu'aux espaces de rassemblement, en attendant l'urne du défunt. En s'organisant ainsi, le projet développe avec subtilité une double peau dans le projet. Une peau intérieure où se croiseront le départ et l'arrivée des familles, tandis que la peau extérieure est vécue tout au long de la cérémonie, comme un moment intime où les familles ne se croiseront pas.

Les dessins produits par les architectes illustrent d'une attention sensible à la conception du parcours, ponctué par des moments à la symbolique forte, et qui se vivent plus ou moins avec le groupe ou l'environnement.





Plan et coupe
1:1000

Crématorium d'Ohlsdorf, Fritz Schumacher (1933)

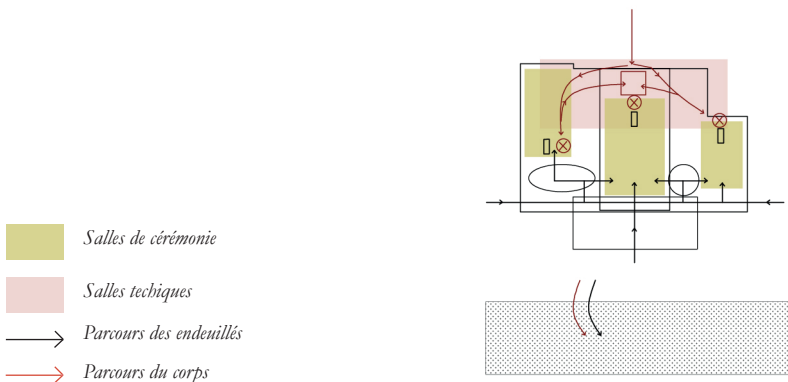
Le crématorium de Ohlsdorf (qui se situe dans le large cimetière urbain de Ohlsdorf à Hamburg), a été conçu par l'architecte Fritz-schumacher en 1932. L'ancien crématorium a été agrandi en 2010 par un nouveau bâtiment qui comprend désormais des chambres funéraires.

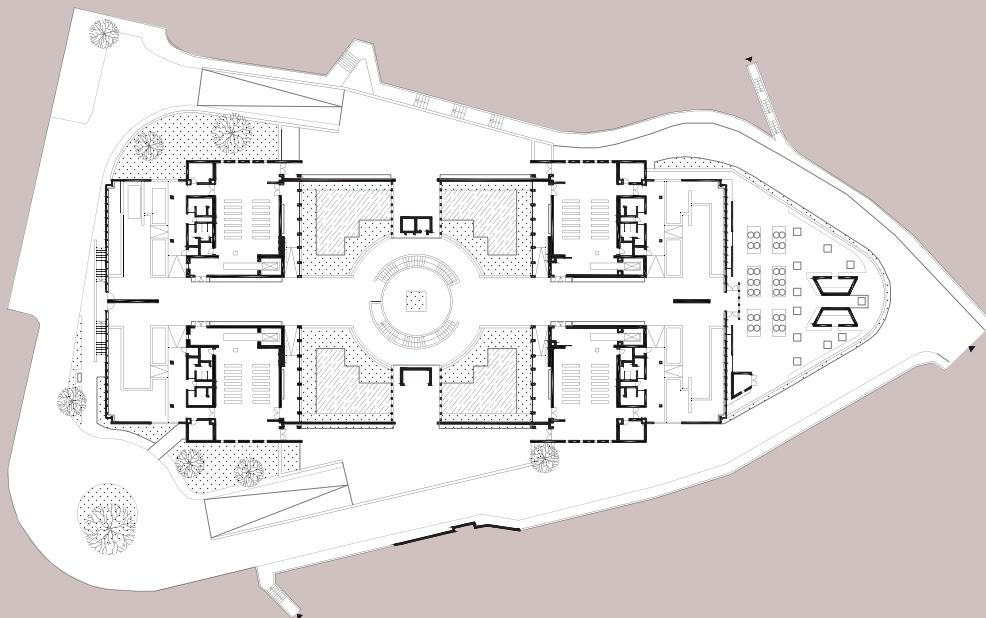
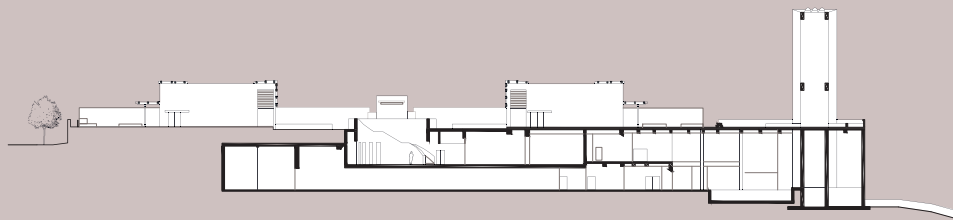
Les familles quand à elles arrivent depuis le cimetière. Le crématorium étant situé aux abords de celui-ci, l'entrée marquée par des galeries ouvertes donnent sur une large perspective sur les paysages verts du parc-cimetière d'Ohlsdorf. Ce cimetière est développé sur le modèle Nordique, c'est-à-dire qu'il ne faut pas comme strictement un cimetière mais également comme un parc qui est traversé quotidiennement par ses habitants. Ainsi le projet de l'architecte allemand s'intègre dans une structure paysagère particulièrement forte.

Les espaces techniques se situent tous au sous-sol et les cercueils circulent par un système d'ascenseur jusqu'aux espaces de cérémonie. Le site étant dans un terrain escarpé, un décalage de terrain permet d'avoir accès, à l'arrière, à toute la zone technique au niveau inférieur. De cette manière les techniques sont distingués des espaces cérémoniels.

Si le projet a une composition de façade symétrique centré sur la grande salle de cérémonie au centre, le plan développe de part et d'autre de la grande salle une disposition sensiblement différente pour la petite salle et la moyenne salle. La grande salle se caractérise par des dimensions généreuses. Une grande attention a été portée aux détails, avec des mosaïques et des fenêtres hautes et colorées. De larges fermes en béton armé paraboliques recouvrent l'ensemble. Les murs longitudinaux inclinés donnent un caractère solennel à la pièce. En pure symbolique, l'architecte fait le choix d'utiliser exclusivement des matériaux de brique de clinker et de céramique : des matériaux qui ont une relation de création directe avec le feu.

Particularité de l'édifice, le système de cheminée est intégré à la façade arrière, de sorte que la salle de célébration soit perçue comme un bâtiment fermé qui s'élève vers le haut.





Crématorium Diamond Hill. 2009, ArchSD

Plan et coupe
1:1000

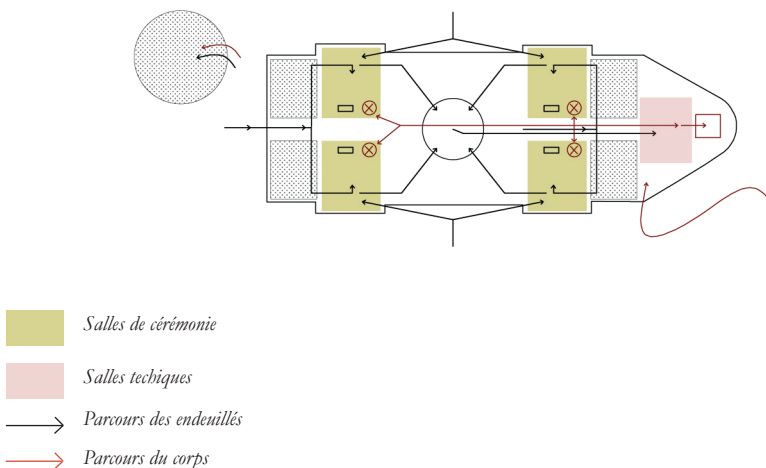
Crématorium de Diamond Hill

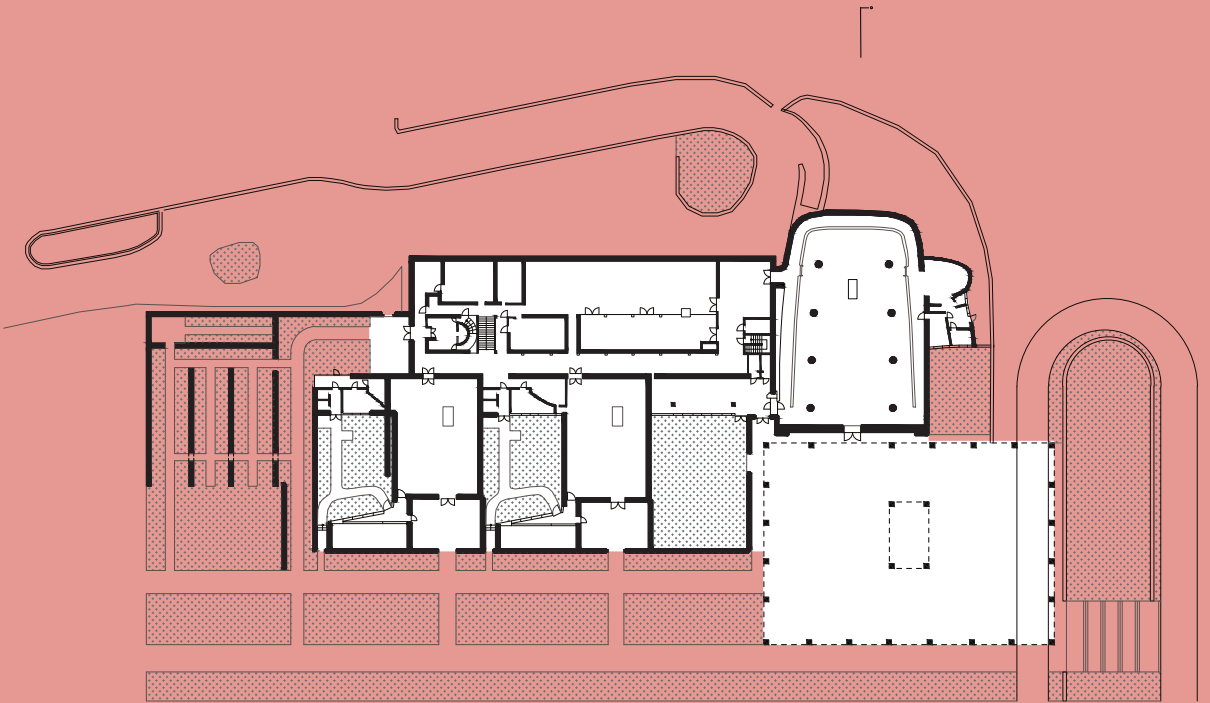
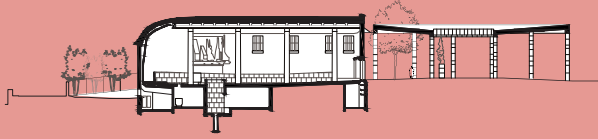
Le crématorium de Diamond Hill a été pensé en premier lieu comme un prototype, un modèle potentiel à suivre pour les futures développements de crématoriums. Le projet, situé au milieu des collines verdoyantes de Diamond Hill à Hong-Kong, se développe sur trois niveaux. Le niveau le plus inférieur est destiné aux techniques. Le second niveau, au rez-de-chaussée marque l'entrée et le début du parcours cérémoniel pour les familles, avec à l'extrémité, les fours et des espaces techniques.

Dans la tradition chinoise, le rond symbolise le paradis, et le carré la terre. Les familles entament le parcours par la traversée d'un atrium circulaire fermé. La vue se concentre dès lors autour de l'ouverture circulaire de l'atrium et sur la petite pelouse carrée au centre du creux. Les familles montent ensuite le long de l'atrium pour trouver l'espace supérieur. C'est soudainement un large paysage découvert qui se profile.

Dans chaque coin du plan en symétrie centrale se développent quatre salles de cérémonies aux formes et fonctionnement similaire. Une galerie ouverte sur l'intérieur du projet donne accès à une salle de cérémonie. La sortie s'effectue à l'opposé de l'entrée, donnant ainsi accès à un dernier jardin de rassemblement aux familles. Le corps lui est descendu par ascenseur vers les espaces d'incinération.

Dans ce projet, l'intérêt se porte sur la dimension émotionnelle donnée à la séquence d'entrée, avec l'atrium comme espace de transition entre deux états. Il y a néanmoins un fonctionnalisme prononcé dans la conception du plan, et la répétition identique du modèle cérémoniel donnent, à mon avis, une vision plutôt standardisée de la mort par incinération dans le projet.





The Woodland Cemetery. 1920, *Asplund & Leverenz*

Plan et coupe
1:1000

Crématorium de Woodland Cemetery

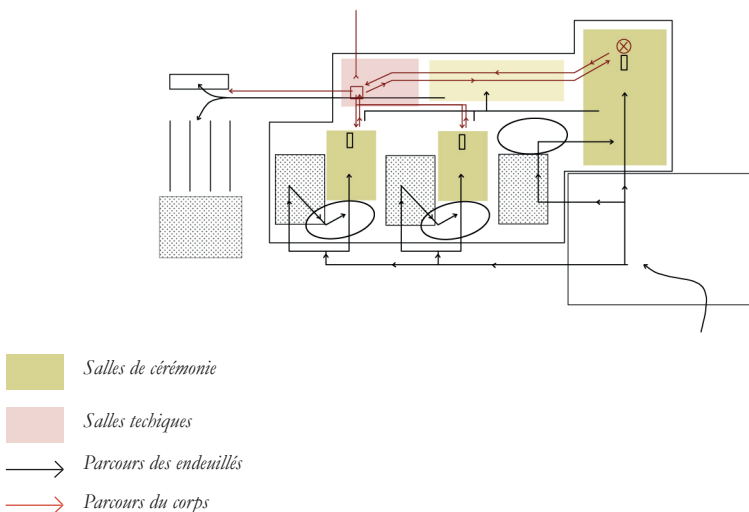
Bien que la compétition lancée en 1914 pour la création d'un « cimetière forestier » à Stockholm ait abouti à un projet réussi en 1917 avec la mise en place d'un cimetière au paysage singulier, l'ajout d'un crématorium à l'ensemble ne se décidera qu'en 1932. Par le dessin des mêmes architectes qui avaient imaginé le merveilleux cimetière du Woodland Cemetery, Gunnar Asplund et Sigurd Lewerentz, le projet du crématorium est réalisé en 1937. Le projet est caractérisé par un dialogue avec la nature remarquable, comme c'était déjà le cas dans leur travail du paysage, 20 ans auparavant.

Une attention a été portée à la séquence d'entrée : un portique tant monumental que contemplatif accueille les familles et communique par ses formes épurées l'importance de la nature. Dans leur conception, la monumentalité se justifie exclusivement au service de la nature.

Le crématorium comporte une grande salle de cérémonie, affirmée par la courbe et un dessin généreux, tandis que deux salles plus petites s'insèrent dans le prolongement de l'édifice, après le portique d'entrée. La construction de ces deux salles est minutieuse dans son agencement. En effet, chacune est bordée par un jardin intérieur, une petite salle d'attente s'y adjoint, et l'accès à la salle peut se faire soit par la petite cour qui suit l'entrée principale, soit en discrétion en bifurquant par le jardin vers des espaces plus intimistes.

A l'instar du crématorium de Ohlsdorf, les techniques se situent à un niveau inférieur, la coexistence des techniques et des espaces cérémoniels s'opère sans encombre.

Le paysage alentour est un indéniable prolongement du parcours dans l'exploration de cette référence.



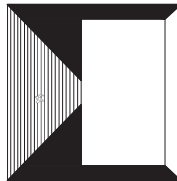
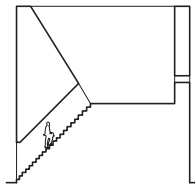


Monument à la résistance de Cuneo, Aldo Rossi, 1962

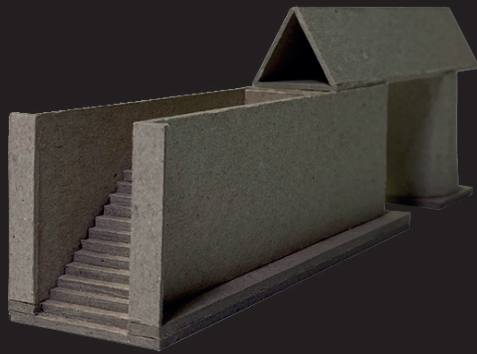
Une construction massive et cubique de 12 mètres de côté, renferme un espace intérieur auquel on accède par un escalier abrupte. Les parois qui guident notre ascension convergent vers une ouverture, où l'on aperçoit déjà le ciel et la lumière. A l'intérieur, une simple ouverture horizontale, sur toute la longueur du côté qui fait face à l'entrée, dévoile les montagne de Boves, où les partisans italiens ont compattus l'oppression fasciste de l'époque. Le monument est d'une abstraction évidente, et la portée du message transmis d'autant plus directe. Par sa massivité et sa compacité, l'édifice est une référence ouverte aux ouvrages défensifs de la guerre.

Il n'y a pas dans ce projet de geste gratuit, toute mise en forme découle d'une intention. Les escaliers doivent être un effort physique pour le visiteur, l'espace intérieur un espace vide et déséquilibrant, et le bandeau horizontal un cadre donnant sur le refuge escarpé des partisans. Rossi énonce une hiérarchie entre le monument et son visiteur : l'édifice a été construit pour son message, pas pour ses visiteurs. C'est à eux de se mettre à sa hauteur.

Le projet n'a pas été réalisé, mais derrière les ambiguïté générées par la conception de ce monument, Rossi semble affirmé avec vigueur ce que signifie le monument pour lui : un espace où le temps ressenti est différent de celui de la vie quotidienne.



Plan et coupe

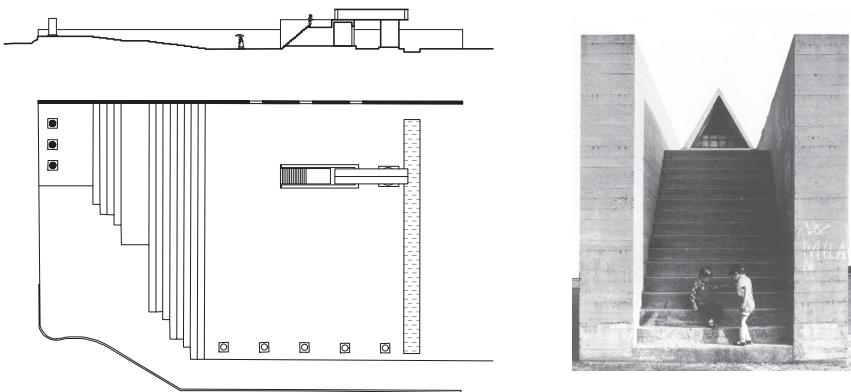


Monument à la résistance, Segrate (Milan), 1965

Rossi réalise un lieu, un monument à la résistance sur une petite place à Segrate. Son analyse des formes élémentaires de Sengai-Gibon se retrouvent ici dans la composition. Le carré, le cercle et le triangle composent la fontaine mémorielle. Ici, les trois figures sont incluses mais le cercle et le triangle ne s'épanouissent pas sur le même plan.

Sur ce projet, Rossi expliquera que « sur les places italiennes, les ombres appartiennent à l'architecture, elles indiquent les saisons et les heures du jour : Souvent, les places sont constituées d'un seul bâtiment, ce qui suffit à leur donner une identité locale spécifique ».

C'est un artefact urbain simple. Par l'assemblage des éléments, le monument est à la fois l'expression de la fontaine, du belvédère, des colonnes et du mur : il porte le symbole de thèmes claires et éternels, ainsi que de relations spatiales avec la ville. Ce projet exprime parfaitement la théorie récurrente de la permanence de l'architecte italien. Les artefacts, en étant porteur de significations légitimement de leur ancienneté, renforcent les axes de développement fondamentaux des villes et la position du monument dans l'urbanité.



Plan et coupe



Extension du cimetière de Ponte Sesto (Rozzano), Aldo Rossi, 1989-1995

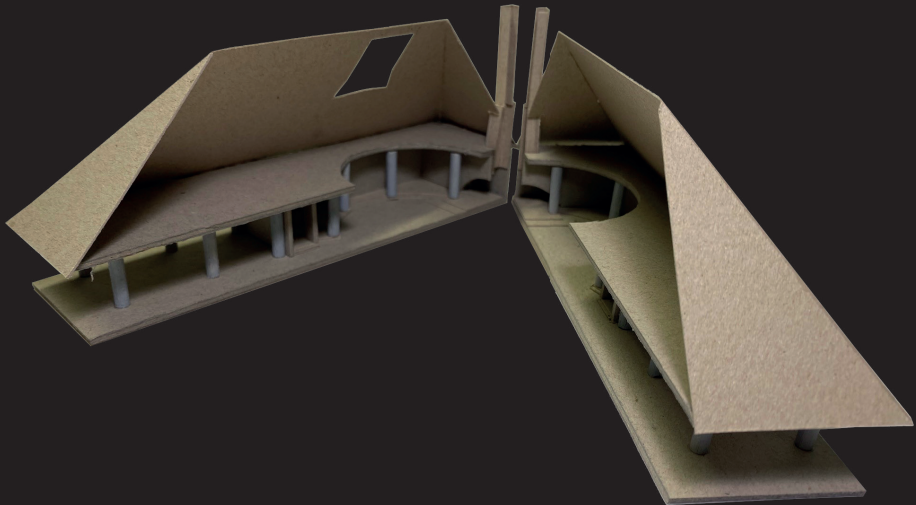
«Sur le cimetière de Rozzano, qui est une petite oeuvre, je pourrais écrire beaucoup de choses même en les comparant à ce qui a été fait à Modène».

Lorsqu'on parle de Rossi et de son oeuvre sur le travail de la mort et de l'architecture, c'est son travail réalisé à Modena qui nous revient immédiatement. Déjà, il se caractérisait par un épurement total et l'utilisation de la métaphore de la ville pour concevoir le cimetière. Pour cette réalisation, qui fût l'une des dernières de l'architecte, Rossi s'inscrit dans la même lignée que le cimetière de Modena.

En revanche ici, la commande porte sur la réalisation d'une route, d'un chemin, qui permettrait de relier l'entrée du cimetière à sa chapelle. Rossi travaille dès lors sur le pouvoir de la perspective. Un chemin longé par une série d'arcades où se trouve des columbariums et des caveaux funéraires sur deux étages.

De loin comme de près, on confonderait presque ces bâtiments parallèle de part et d'autre de l'axe du chemin avec des petits logements résidentiels italiens. La mort se matérialisé dans une analogie des valeurs sociales et collectives, elle devient modeste et familiale. Le chemin d'accès devient une petite avenue parmi les morts et la chapelle et le crématorium prennent des figures institutionnelles dans l'agencement «urbain» du projet.

Seule la chapelle, au bout du chemin, nous fait face avec solennité. Comme il en est coutume dans ses réalisations, la chapelle est composée par une hiérarchie de formes élémentaires qui donnent un ensemble singulier.



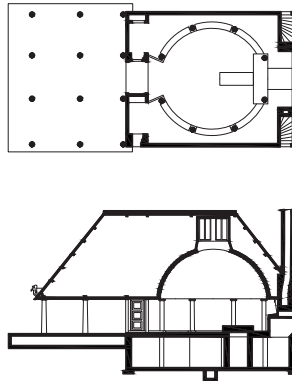
La chapelle de la forêt, Gunnar Asplund, 1920

Dans le cadre du projet du Woodland Cemetery qu'il mène en commun avec Sigur Lewerentz, Asplund ajoute une chapelle à l'ensemble. Asplund met dans ce travail l'architecture au service de la nature.

Les proportions sont humbles, minimalistes. Intégrée au milieu d'une sombre forêt d'épineux, la chapelle revêt les apparences de l'église rurale vernaculaire perdue au milieu des arbres.

L'entrée de la chapelle développée sur un plan carré dévoile un portique classique de 12 colonnes. C'est un espace de transition vers l'intérieur de l'édifice : un dôme hémisphérique à travers lequel la lumière pénètre zénithalement depuis sa voûte. Il symbolise le retour à la terre.

La chapelle est remarquable par la finesse de ses petites proportions.



Plan et coupe

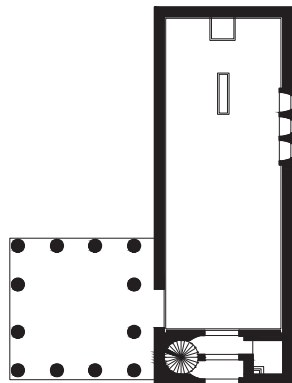
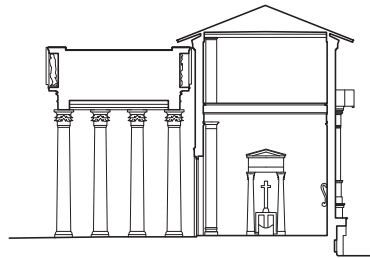


La chapelle de la Résurrection, Sigurd Lewerentz, 1923-1925

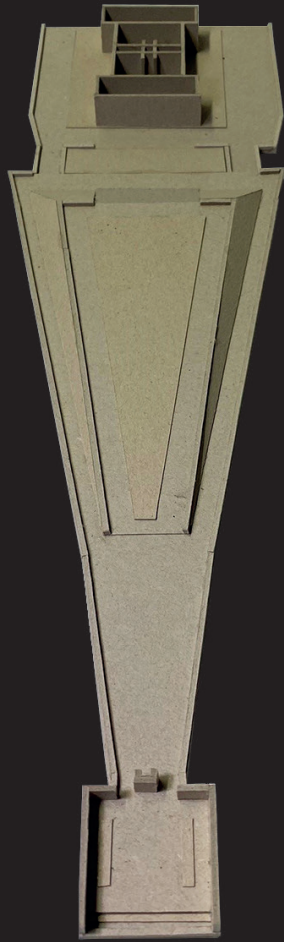
Il imagine ce qu'il appelle une « chapelle du passage ». L'entrée s'y ferait à l'opposé de la sortie, et le vécu de l'édifice se caractérise par une suite de séquences continues. L'endeuillé arrive par le fronton Nord et attend à l'ombre de la façade. En sortant, ils portent symboliquement leur direction vers l'est et le soleil. De cette manière la conception de Lewerentz est guidée par l'environnement extérieur.

A cette période, les œuvres de Lewerentz se caractérisent par une attitude plus baroque. D'ailleurs il le justifiera par ses mots : « le bâtiment devrait pouvoir survivre au jour où ses caractéristiques classiques ne seront plus en mesure de capter notre intérêt ». La chapelle, avec ses 8 mètres de large et sa hauteur de 13 mètre, s'inscrit dans la 3ème dimension dans les proportions du rectangle d'or. A l'intérieur, la hauteur de plafond a été calculée de telle sorte qu'avec l'épaisseur des murs, mur de fond de la salle respecte aussi cette proportion mathématique.

Le portique tenu sur 12 colonnes Corinthienne, qui marque l'entrée, est indépendant de la structure de la chapelle. Mais les poutrelles du portique sont à même niveau que l'entablement de la chapelle, ainsi le portique s'étend à l'intérieur.



Plan et coupe



New-York City Four Freedom Park, Louis Kahn, 1972-1974 (Réalisé en 2012)

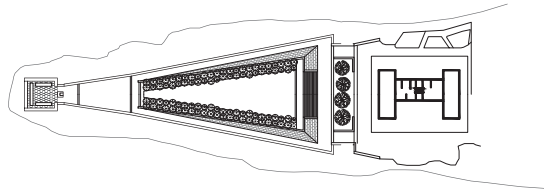
En 1972, Kahn dessine un monument en hommage à F. D. Roosevelt. Il imagine un parc en deux grands ensembles, construits sur un axe de symétrie.

Un premier, depuis notre arrivé par le nord, qui est un grand parc jardin. Le jardin étant surélevé par des marches, il n'est pas distinguable à l'arrivée du visiteur. En revanche, une fois quelques marches montées, le visiteur découvre une large perspective encadrée par des arbres, qui laissent entrevoir la pointe de l'île et la deuxième partie du parc, avec le mémorial de Roosevelt. En plan, on peut y lire une allusion anthropomorphique, puisque nous avons le corps, et la tête.

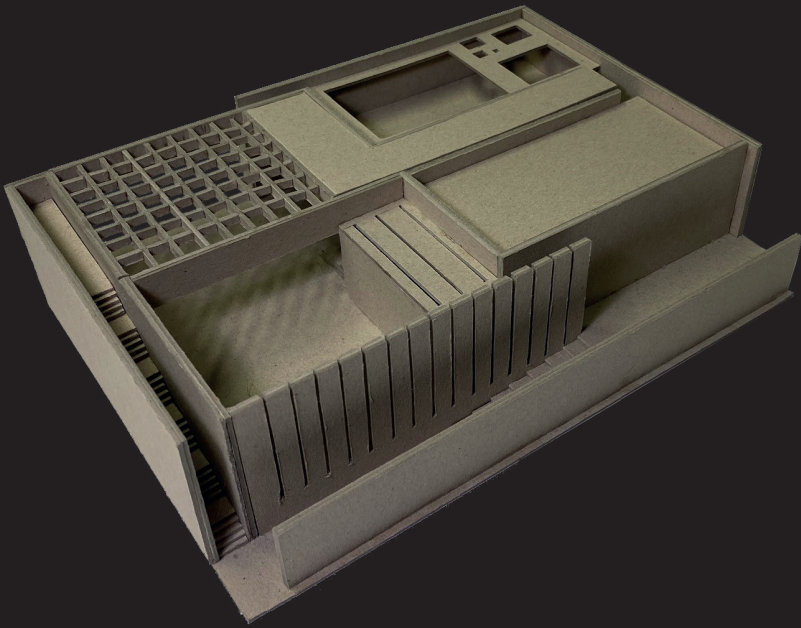
Les motivations de la conception de Kahn sont simples : "I had this thought that a memorial should be a room and a garden".

La pièce a été pour Kahn un modèle et un type très exploré dans son travail. Elle est à la fois à l'échelle de l'individu et de la rue. On a retrouvé plusieurs version dessinées de ce projet de Louis Kahn. Pour chacune d'entre elle, la conception partait de la pointe de l'île au sud, par le plan carré de la pièce monument, qui donne vue sur la skyline de la ville et le siège des nations unies. Il semble taillé dans la roche, et donne l'impression d'être une sorte de modèle de l'ancien temple grecque. Sans toit, son ouverture cadrée par des murs massifs de granite renforcent le sentiment d'une perspective sans limite.

En construisant ce projet 40 après sa conception, le mémorial de Kahn ouvre, indépendamment de sa volonté, une parenthèse. Un projet est en principe imaginé pour son temps, pour répondre aux problématiques et aux attentions de son époque. Un projet posthume fait-il donc du sens ? Kahn n'aurait-il pas dessiné un tout autre projet en prenant son crayon avec les données du monde actuel ? Le Four Freedom Park est peut-être un anachronisme. Les motivations qui ont guidé sa construction ont pu être davantage justifiées par l'idée de ressusciter une opportunité moderniste perdue, plutôt que celle qui motivait Kahn originellement, à savoir l'hommage pour le président américain emblématique. Ce projet, outre sa qualité intrinsèque évidente donnée par Kahn, a une double vocation mémorielle. C'est une cohabitation étrange en un même lieu.

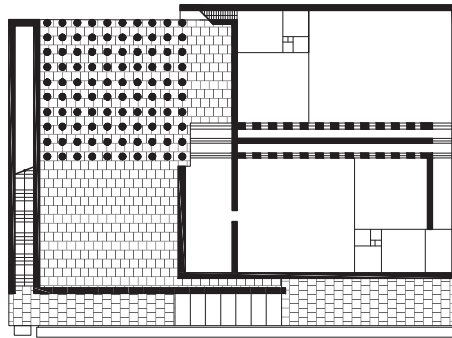
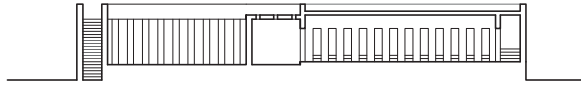


Plan et coupe

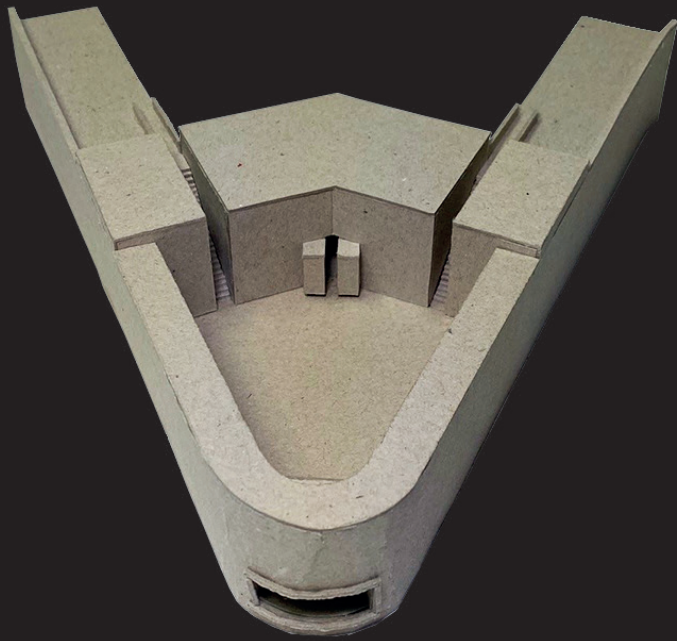


Le Danteum, Giuseppe Terragni & Pietro Lingeri, 1938

Le Danteum de Terragni est un hommage à Dante Alighieri et plus particulièrement à son parcours dans la divine Comédie. Le projet reprend reconstruit le parcours initiatique de l'auteur, dans lequel il traverse les 9 cercles de l'Enfer, les 7 gradins du Purgatoire pour enfin arriver au paradis. Le projet architectural de Terragni est un parcours très cadré, à côté du Colisée de Rome, imposé quasiment au visiteur. Le projet est visible par tout le monde depuis l'extérieur en revanche l'élévation spirituelle ne sera offerte qu'à celui qui le pénètre et qui réalise la suite d'espaces jusqu'à atteindre le toit du projet et la renaissance spirituelle, avec une ouverture différente sur le contexte alentour.



Plan et coupe



Le mémorial des martyrs, Georges-Henri Pingusson, 1962

Le projet de l'architecte français se situe au bout de l'île de la cité, juste derrière la cathédrale Notre-Dame de Paris, aux bords de la Seine.

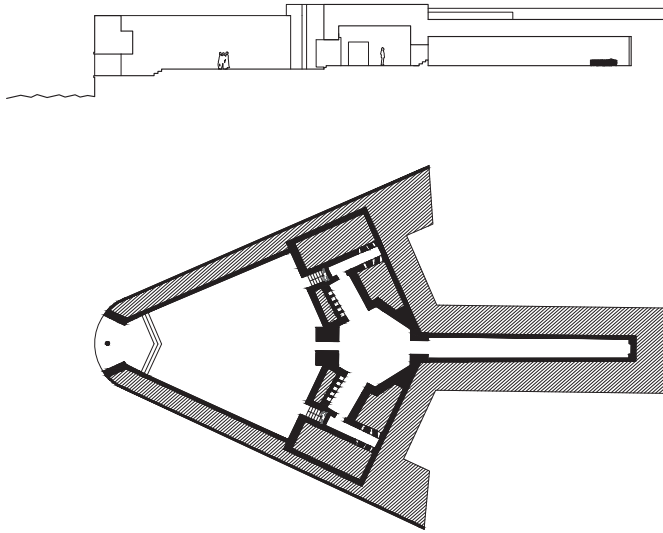
Le monument se caractérise par un parcours en séquences. Il démarre par l'éloignement progressif de la ville en longeant les quais de la Seine. Ensuite, un grand escalier invite le visiteur à descendre 4 à 5 mètres en dessous du niveau des quais. Le passant se retrouve dès lors dans un espace extrait de la ville. En se retournant, une crypte est accessible entre deux volumes massifs, qui semblent représenter deux pans de l'histoire prêts à se refermer sur nous. L'espace d'accès à la crypte est suffisamment large pour qu'une personne s'insère, mais pas deux. L'entrée est une invitation à un acte personnel, qui ne concerne que notre cheminement propre.

Le contexte de l'élaboration du projet est particulièrement intéressant. Le monument a pris 10 ans dans sa conception. Une durée où la mémoire de la déportation est encore très présente, et où les débats sont centrés sur la matière. Il soulevait alors la question suivante : Quelle forme donner à la mémoire alors qu'elle est encore en train de se former ?

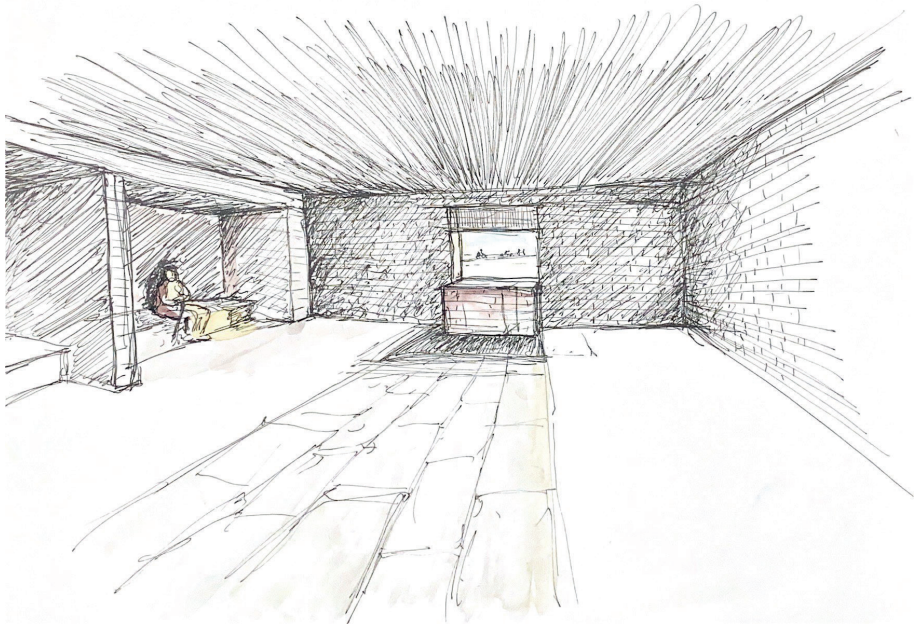
Ici le projet est une démarche pensée pour l'exploration individuelle, pour l'introspection.

Georges-Henri Pingusson explique les choix de ce parcours architectural :

« Il ne fallait pas un monument exhaussé dans l'espace, il fallait une crypte sobre d'expression, repliée sur elle-même, pudique, enfouie dans la profondeur d'une terre où le visiteur est en tête à tête avec le Souvenir. »



Plan et coupe



7. UN LIEU FUNERAIRE OECCUMENIQUE SUR LA PORTE DE NINOVE

Le quotidien de la ville se définit par sa propre image. Le lieu sacré que nous tentons de dessiner s'entend lui comme le lieu à la fois funéraire et mémoriel, comme l'endroit où la transition psychique s'opère entre le deuil (à travers le départ du corps de l'être aimé) et le souvenir. On admet que le fait de réinstaurer un lieu sacré fort, ici incarné par un lieu « de mort », peut sensibiliser le passant. L'espace public frénétique embrasse une cause commune et universelle. Réciproquement on ne peut pas négliger non plus l'importance de la reconnaissance du groupe, et du réconfort que peut apporter le collectif à un individu.

Aujourd'hui, le deuil et le souvenir se matérialisent aujourd'hui dans le même objet, la même sépulture ou lieu (il n'y a en principe dans nos villes pas de lieux de mémoire autre que la sépulture en elle-même). Le traitement de nos défunts est le résultat de comportements humains millénaires, celui de transposer son deuil (et par la suite son souvenir) dans quelque chose de matériel qui se voit hériter de la portée symbolique d'une signification, parfois inattendue. Cela peut-être le corps directement, la tombe, l'arbre, la pierre, l'objet... A moins que de futures pratiques ne démontrent le contraire, le processus de personnification dans la matière de la perte semble être inerrant à l'espèce humaine.

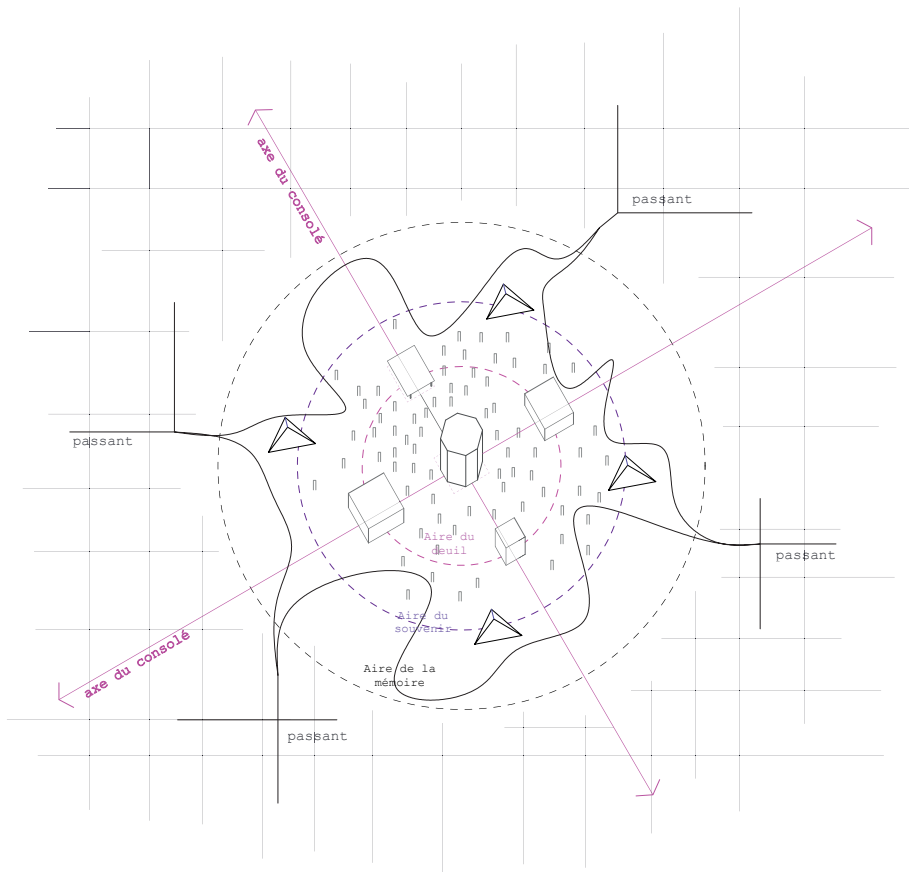
Alors que le travail de recherche cherche des voies pour rassembler les individus autour de la mort, le projet se trouve confronté au besoin profond de chacun d'individualisation et de personnalisation de la mort.

De multiples exemples remarquables de matérialisation collective de la mort existent déjà : les cimetières militaires, les monuments aux morts des grandes guerres, les mémoriaux de la shoah... L'humanité a besoin de dépasser ses traumatismes dans des lieux de mémoire et de souvenir collectifs. Mais ce qui semble essentiel à la réparation concernant les grands chocs de l'humanité peut-il s'appliquer à la mort ordinaire ?

La question est de savoir si la société pourrait vraiment faire un seul corps, elle aussi, pour matérialiser une mort collective et universelle dans une architecture ou un objet auquel elle s'attachera. Comment pourrait survivre une telle volonté de collectivisme face aux traitements individualisés et séculaires de nos défunts ?

7.1 LE POUVOIR UNIVERSEL DU SOUVENIR

Nous avons en nous ce besoin de matérialisation des disparus. Ce phénomène est trop puissant pour aller contre lui. Les cimetières existent et pour une bonne raison. Néanmoins le cimetière ne paraît pas être le bon lieu pour accueillir le partage d'une dimension collective autour de la mort. Il est le lieu de personnalisation de nos sépultures et d'assouvissement de notre besoin d'identification personnalisé à la perte d'un proche. Bien qu'à travers la sépulture de quelqu'un que nous ne connaissions pas nous puissions éprouver une certaine émotion, ce n'est pas directement le corps du défunt qui est important, mais plutôt les images matérialisées qu'il nous suggère. Nous ne pouvons pas nous approprier



*Schéma d'une alternative aux lieux funéraires traditionnels :
comment intégrer l'endeuillé dans le quotidien de la ville ?*

complètement émotionnellement la sépulture d'autrui, car c'est un deuil qui ne nous appartient pas, mais à une autre personne. En revanche, une fois le deuil passé, le souvenir lui pourrait s'exprimer dans un environnement autre et beaucoup plus collectif.

En complément, j'aimerais pouvoir énoncer un vécu de la mort « ordinaire » dans nos sociétés qui serait détaché des sépultures.

Le phénomène de transposition, explicité précédemment, nous intéresse ici particulièrement. En effet, il ouvre la possibilité de pouvoir, au-delà du corps, matérialiser son deuil à travers un lieu ou un objet, qui pourrait s'entendre dans une dimension plus collective que le premier porteur du deuil, le corps. S'il semble difficile pour un individu de porter l'attache de la perte de l'être aimé à travers le corps de quelqu'un d'autre, on pourrait imaginer beaucoup plus facilement qu'il puisse retrouver des similitudes propices à la compassion et l'identification mémorielle à travers un objet ou une symbolique. L'hypothèse du projet est dès lors d'élaborer cette matière, ce lieu, ce monument, dans lequel chaque individu pourra transposer son deuil, une fois la phase individuelle du deuil passée. Car la mort en tant que souvenir est la plus à-même de se faire entendre par le collectif.

Le travail ici entend questionner la matérialisation du souvenir du défunt, qui pourrait être davantage mise en symbole et détachée du corps. L'idée du projet est de pouvoir élaborer un endroit où l'on peut s'extraire pour méditer, un lieu pour cultiver ce souvenir qui soit accessible par le quotidien. Il n'aurait pas la « lourdeur » des cimetières qui restent solidement attachés à l'image du corps et du deuil. Ce lieu mémoriel entrerait dans une dimension collective, serait un monument aux bruxellois.

Composer pour favoriser une identification collective : L'étude des cimetières d'Edwin Lutyens

Les cimetières militaires, et particulièrement ceux construits par Lutyens au sortir de la première guerre mondiale sont relativement démonstratifs de cimetières qui permettent, via une architecture codifiée et des symboles clairs, d'entendre la sépulture d'un individu dans une mémoire collective. L'architecte britannique fixe dès lors des principes simples qui lui semblent fédérateurs : ses cimetières sont toujours composés, sur un ou plusieurs axes : d'un altar, d'une croix, de deux arbres d'une assise pour contempler et d'un abri. Toutes les tombes font face à l'est, où l'ennemi se situait. L'ensemble, les stèles comprises, s'uniformisent dans la forme et la matérialité.

Il y a ici quelques indices pour architecturer la mort dans un ensemble cohérent et auquel chacun peut s'identifier. Ces cimetières sont l'exemple de comment l'architecture énonce des principes pour fortifier le message, comment elle formalise un cimetière davantage mémoriel que funéraire, où l'énergie du lieu se cristallise dans l'uniformisation des tombes et des éléments architecturaux pour fédérer une masse.

Le projet reprendrait ces principes de composition de Lutyens en tentant de structurer chaque zone autour des mêmes éléments symboliques. Ils sont la fontaine (ou directe-

ment le canal), l'arbre, le portique et le lieu de contemplation.

7.2 UNE ALTERNATIVE AUX CIMETIÈRE TRADITIONNELS

En prenant la dimension psychique du deuil, il est important de considérer nos espaces funéraires comme des espaces sensibles.

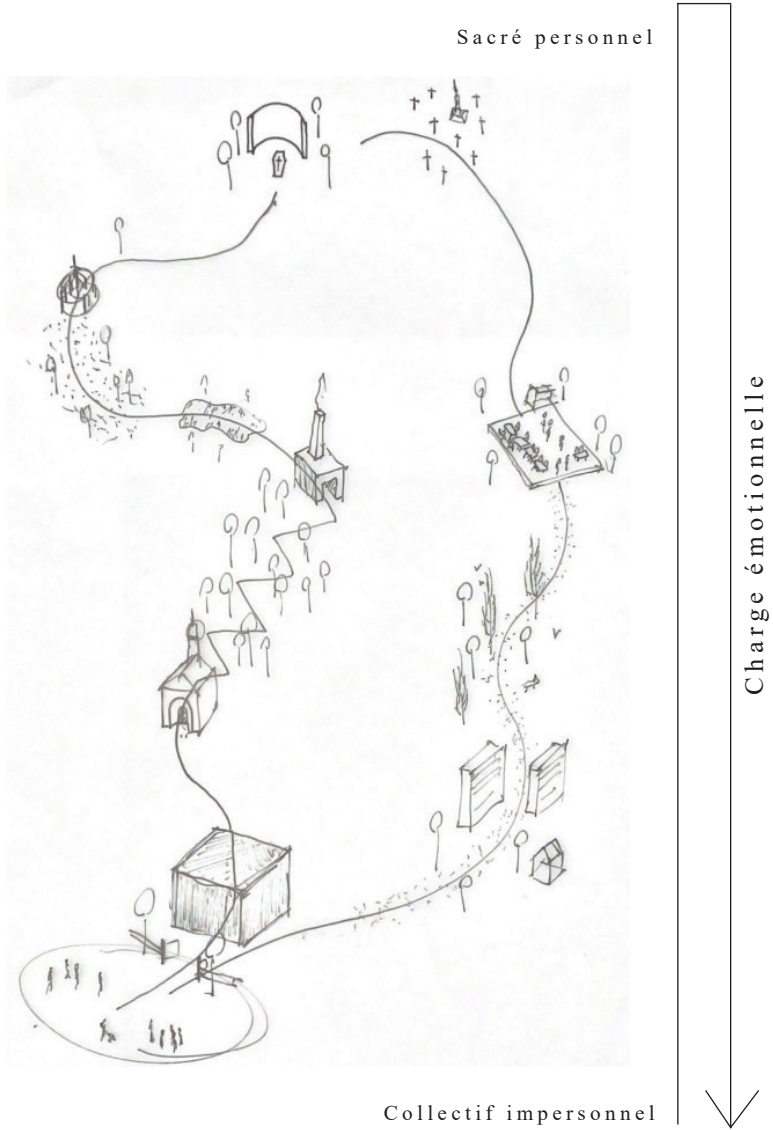
La ville peut être considérée comme un corps en mouvement. Elle bouge au gré et au rythme des événements et des citoyens. On peut tout de même imaginer que la ville puisse et doit développer elle aussi, des lieux et des espaces propices à accueillir différentes ambiances, lieux adaptés aux moments psychiques de ses habitants. Les cimetières aujourd'hui concentrent toute l'attention en terme de représentation physique du deuil dans l'espace public. On peut amener un aspect mémoriel qui serait beaucoup plus propice au recueillement. Ces espaces n'existent pas en dehors des monuments aux morts ou mémoriaux. Les notions de vie et de mort ne sont pas pensées dans un espace rassembleur. Nous chercherons à imaginer un lieu mémoriel adapté pour accueillir de la vie. Les cimetières restent les lieux de repos de nos morts, ils restent ce lieu sacré tant qu'ils conservent leur statut premier. Le cimetière aurait tendance à engager un souvenir paralysant, alors que selon moi, le monument pourrait engager un souvenir porteur. La mort doit pouvoir pousser les vivants dans leur quête de vie, pas les enraciner.

L'expérience du cimetière en ville est toujours nécessaire. Elle est nécessaire comme premièrement le lieu de réalisation incontestable de rituels séculaires, auxquels des citoyens croient et dont la réalisation est une condition sine qua none à l'aboutissement de leurs convictions religieuses, et de leur deuil. Deuxièmement, ils sont le lieu, d'un point de vue plus scientifique, sous l'angle de la psychiatrie, d'une étape importante du deuil. La dimension psychologique à travers les étapes émotionnelles du deuil que nous traversons lors de la perte d'un proche sont compris comme un processus actif. Le deuil de l'être aimé laisse ainsi place à un souvenir.

Le moment de la mise en terre représente plus ou moins consciemment chez l'endeuillé la matérialisation d'une page qui se tourne et une étape nécessaire pour passer vers une phase d'acceptation, donc découlera l'acceptation du souvenir. Il y a pour beaucoup d'individus ce besoin de voir la mise en terre du proche, comme un soulagement aussi que son repos puisse commencer. Le défunt trouve enfin sa nouvelle demeure.

On ne peut donc pas aller contre le besoin en ville de l'existence des cimetières, et les citoyens continueront à les visiter, occasionnellement, pour la réalisation de leurs convictions religieuses ou pour le besoin de se souvenir et de dialoguer avec le défunt, au plus proche de lui.

En revanche, quels lieux imaginer pour cultiver le souvenir d'un défunt en ville qui puisse cohabiter avec notre quotidien ? Doit-on nécessairement avoir un vécu du souvenir de nos proches aussi binaire que celui d'être soit dans notre vi(II)e et le quotidien, soit au cimetière. L'idée est dès lors de créer en ville un lieu mémoriel qui fasse la transition, aussi bien en tant qu'agent réparateur en ville pour surmonter les étapes d'une perte que



comme un lieu plus accessible par le passant. Le projet sera centré sur la recherche de nuances pour adoucir le dialogue entre le passant et l'endeuillé.

Un projet axé sur le dialogue entre le passant et l'endeuillé

Le projet fait cohabiter dans le même lieu deux entités : le passant et l'endeuillé. Il pourrait paraître contre-intuitif de les associer. L'idée est d'imaginer ces deux grands programmes dans une relation d'apport mutuel et positif.

Le programme comprend un lieu funéraire associé à un parc urbain. C'est à la fois un lieu accueillant un programme funéraire et un parc. Le parc représente le collectif et le quotidien de la ville, entendu comme un agent réconfortant pour surmonter le deuil. En faisant office d'espace transitionnel, le parc est un lieu urbain de recueil mais aussi de représentation des endeuillés.

Le programme funéraire représente lui l'instant sacré et la mort. C'est un objet urbain au pouvoir auto réflexif fort sur le passant qui le côtoie, ayant cet étrange pouvoir de nous refléter notre propre condition.

7.3 LE PROJET : Elaboration d'un projet funéraire œcuménique sur la porte de Ninove

7.3.1 L'intérêt d'un programme sacré sur la petite ceinture de Bruxelles

Intégrer un lieu funéraire et mémoriel en ville, c'est une manière de préserver un espace symbolique au cœur de la ville par un programme sacré, consacré à la mémoire des citoyens bruxellois.

Le projet se situe sur la porte de Ninove. Situé au croisement de trois communes majeures (Molenbeek, Anderlecht et la ville de Bruxelles), sur la petite ceinture de Bruxelles et bordant le canal, le site est un nœud stratégique dans la capitale. Historiquement reconnu pour avoir été un des grands points d'entrée dans la ville où l'on collectait les taxes sur les marchandises en circulation, le lieu est aujourd'hui composé d'une succession d'espaces résiduels, et reste un lieu de passage.

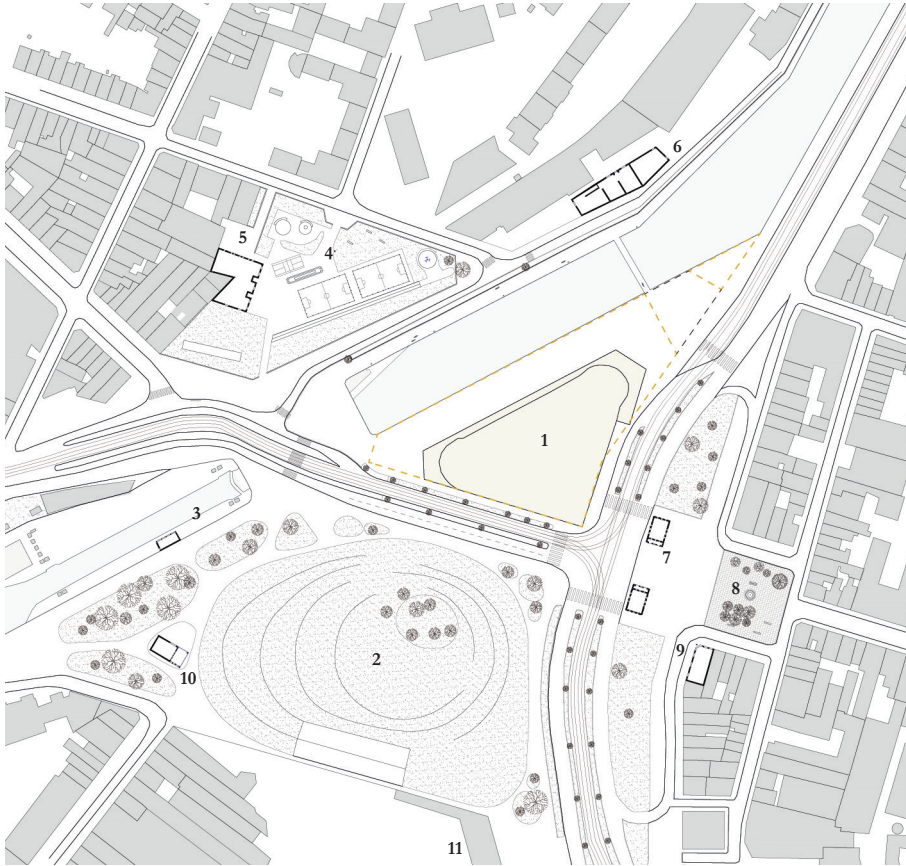
Le contexte urbain se caractérise également par une population significativement issue de l'immigration, pour qui le « droit à la ville », la question de la citoyenneté restent difficiles. La friche triangulaire au nord du site a fait l'objet d'une étude de faisabilité pour construire trois tours de logements cumulant à elles seules un total de 210m de hauteur. Le quartier est largement impliqué en défaveur du projet. D'ailleurs on notera que les communes de Bruxelles et de Molenbeek sont déjà les communes les plus densément peuplées de la ville. L'ouverture du canal ne peut pas justifier à elle seule la promotion de tours de logements alors que les poumons verts restent des bijoux précieux pour des communes aussi denses.

Le projet prendra donc place sur la porte de Ninove. Le programme funéraire œcuménique est une alternative au projet de tours de logements initialement prévu. La porte de Ninove occupe une position stratégique majeure pour Bruxelles, qu'il faut préserver pour un projet de bien-commun. C'est autant l'opportunité de faire un projet rassembleur multiconfessionnel au carrefour de trois communes très sociales de Bruxelles que de donner une nouvelle valeur relationnelle au canal de Bruxelles.

A l'échelle du lieu, la friche s'insère dans un dialogue avec le parc de la porte de Ninove et la place des pavillons d'octroi. Alors que la porte de Ninove a une valeur territoriale et les pavillons une valeur d'identité de quartier, le projet funéraire serait un lieu à valeur émotionnelle. Une série d'éléments à forte identité gravitent autour du site. La parcelle triangulaire se situe parfaitement à la confluence de plusieurs lieux d'intérêt. Cependant, ils sont fragmentés, et la parcelle triangulaire doit par son intégration pouvoir connecter ces différents lieux.

La parcelle triangulaire a la particularité remarquable de pouvoir accueillir un projet de 6 mètres en dessous du niveau de la rue. Cette hauteur correspond au niveau de l'eau du canal, qui ne fluctue que de 50 centimètres sur l'année. En effet, si le site est actuellement

Site existant de la porte de Ninove



1. Parcelle d'implantation
2. Parc de la porte de Ninove
3. Ecluse du canal de Bruxelles
4. Terrain sportifs
5. Maison de la jeunesse
6. Le Mima
7. Anciens pavillons d'octroi
8. Petite place
9. Maison de thé / bistro
10. Square du parc
11. Ecole d'art et des métiers, projet du parc de la Senette

fermé au canal, le bras de béton qui sépare l'actuel friche de la rive peut-être abaissé, ouvrant ainsi le site sur le canal. Le site est un lieu qui s'extrait de la ville, extraction permise par la différence de hauteur exploitable entre le niveau de la ville et celui du canal. Le parcours du passant et de l'endeuillé échappe au tumulte environnant. De plus, en enterrant le projet en dessous du niveau de la ville, on amène un contact visuel entre les multiples lieux qui composent la porte de Ninove, et un droit visuel au canal pour l'ensemble.

Pour que le projet puisse fonctionner, il est impératif que chaque bruxellois puisse s'y identifier selon ses convictions. La dimension œcuménique est une condition essentielle de l'intégration du lieu dans son environnement.

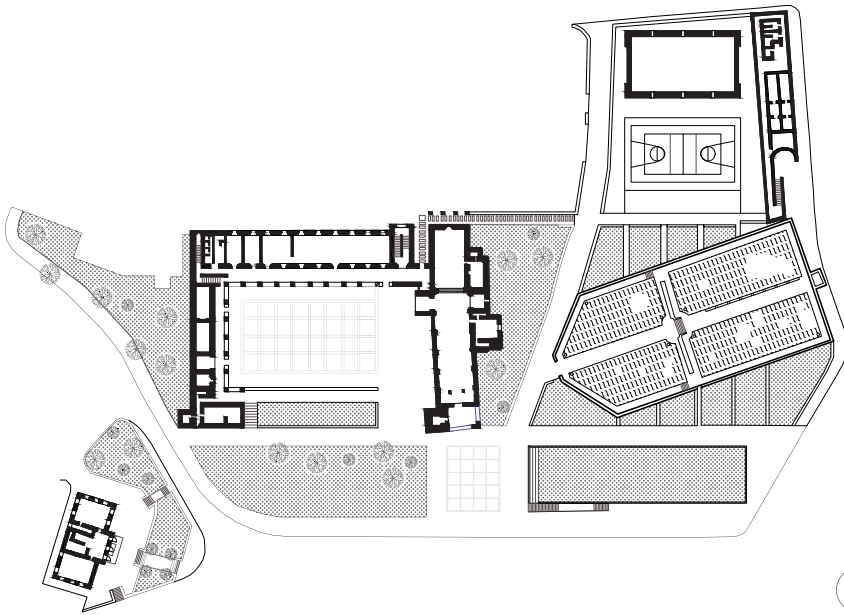
7.3.2 Comment intégrer un programme funéraire en ville ?

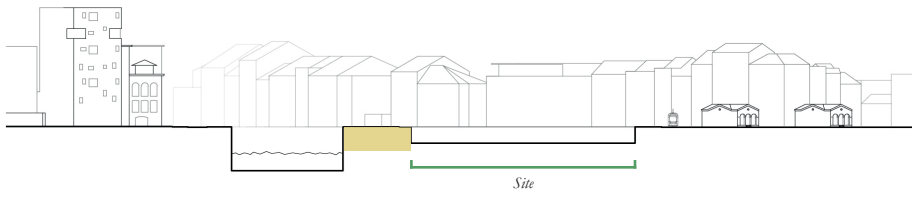
Le site est pensé selon une double logique d'intégration. Une logique favorisant l'intégration urbaine et le passage de la ville au quotidien, et une seconde axée sur la transition émotionnelle.

L'architecte Luigi Snozzi a développé un projet référence concernant l'intégration de la mort dans un contexte urbain. Dans le village de Monte Carasso, Snozzi a agencé harmonieusement en un même lieu une série de fonctions. Par son projet, les éléments rentrent en synergie et un lieu se crée. Si le projet ne portait pas à proprement parler sur un programme funéraire, le cimetière existant attenant à l'église est inséré parfaitement dans le tissu. Si la mort n'a pas été banalisée, le fait de la positionner au côté d'espaces banalisés (ici de jeux pour les enfants, de l'école, du bistrot, du parc, de la banque, des habitations) permet une intégration plus sensible et nuancée dans son contexte. Les maisons et les montagnes du Tessin qui entourent le parc et son cimetière forment un véritable cloître pour le lieu. Ils semblent devenir un prolongement naturel de ces habitations, comme une cour intérieure.

Intégration de la mort dans une urbanité

Le projet calque son accroche à la ville sur les mêmes principes. Le site funéraire est donc traversable à plusieurs endroits, et connecte les 3 façades du triangle par de larges rampes. Chaque entrée est néanmoins marquée par un petit lieu programmatique. Ils sont des espaces dont les programmes rentrent en cohérence avec ceux du programme funéraire. Ainsi, une petite bibliothèque et un espace de restauration marquent respectivement leur entrée. La mort s'insère alors aussi dans un partage avec des activités du quotidien, mais qui ne lui sont pas opposés.





Une partie des quais peuvent être abaissés au niveau du canal

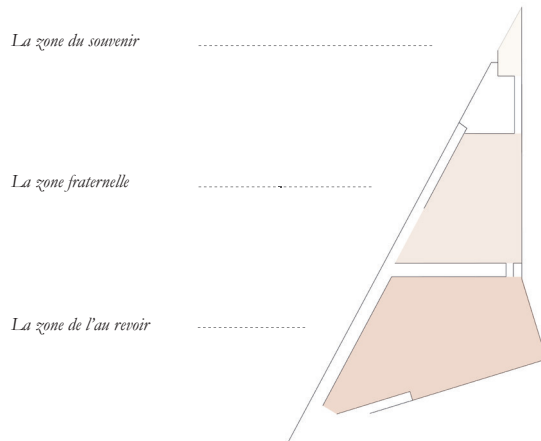
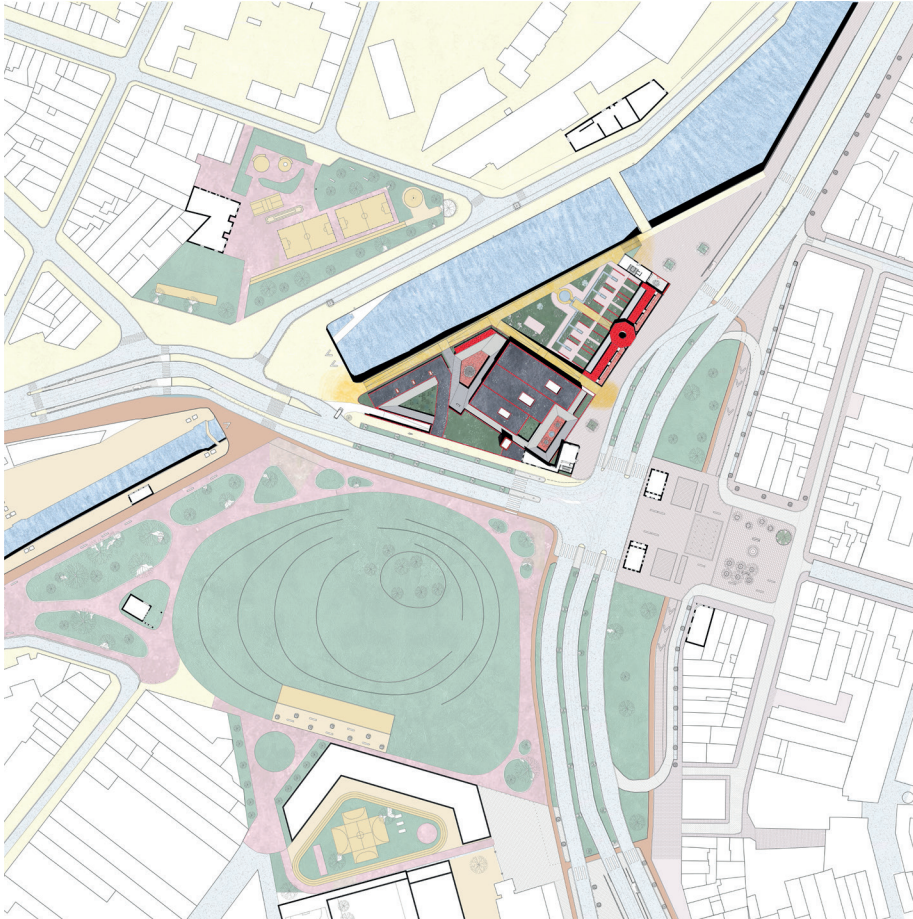


Schéma des trois zones émotionnelles



Plan d'intégration du projet





Conte du projet



7.3.3 Les transitions émotionnelles, un site en trois zone

Afin d'amener les nuances nécessaires à l'instauration d'un tel lieu, le projet se divise en trois zones. Elles correspondent à différentes étapes émotionnelles du deuil. Elles sont la zone de l'au revoir (qui accueille les différents programmes funéraires propres aux cérémonies de départ d'un défunt), la zone fraternelle (elle est la zone vécue en tant que parc, qui fait l'interface entre le vi(II)e et la mort, l'endeuillé et le passant), enfin la zone du souvenir (c'est le monument, le lieu le plus sacré, qui contemple le canal, et dans lequel l'endeuillé et le passant peuvent s'avancer pour méditer et cultiver leurs souvenirs). Elles mériteront respectivement une description particulière.

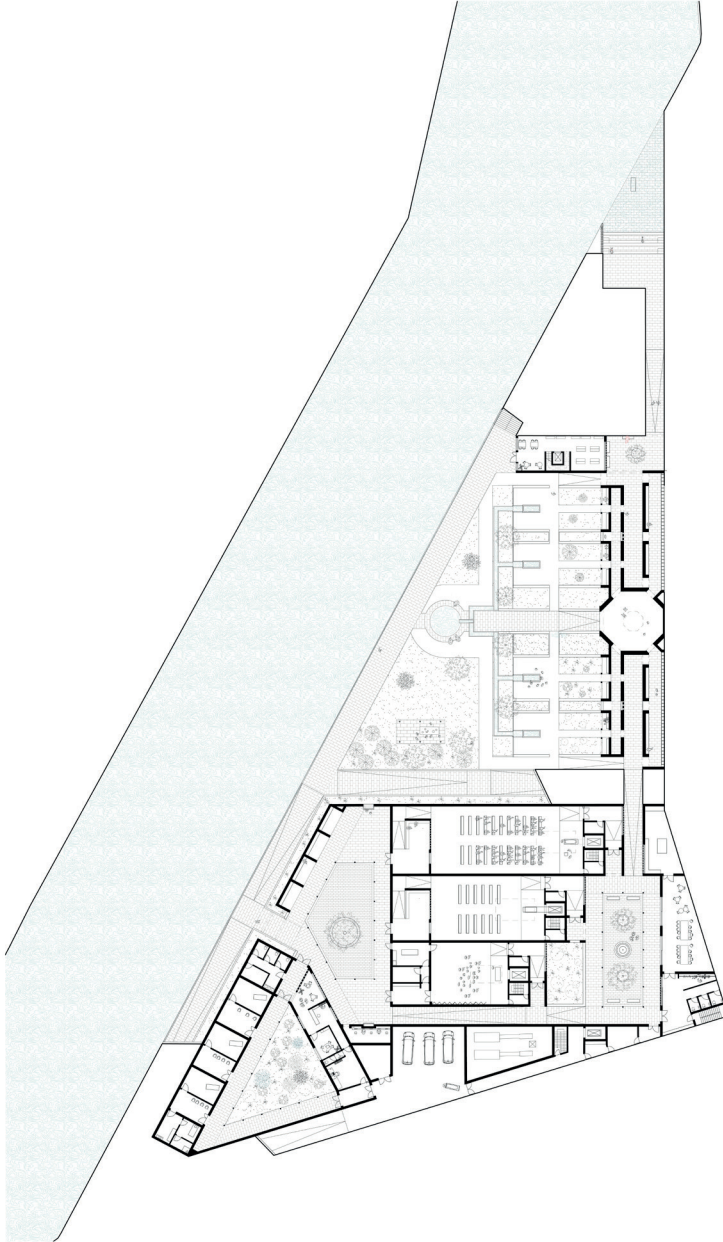
A. « La zone de l'au revoir »

La zone de l'au revoir accueille les espaces de cérémonie ainsi que les différents programmes œcuméniques qui permettent le traitement du corps. Pour des raisons d'intimité et de respect de la souffrance, cette zone est réservée aux endeuillés et aux défunts. Il n'est pas évident non plus de penser les espaces techniques de traitement du corps en relation trop directe avec le contexte urbain alentour. Cette zone est donc pensée comme une de cloîtres, un premier lieu d'extraction progressive à la ville frénétique.

Si le projet se veut rassembleur, il faut que chaque individu ait la possibilité de se sentir intégré dans son histoire. La dimension de la mort a beau être une valeur universelle partagée par tous, elle n'en demeure pas moins rattachée dans la pratique à des rites et coutumes propres à l'idéologie de chacun. Même si le nombre de citoyens athées semble en croissance, beaucoup de ces rituels s'intègrent dans un cadre religieux, qui traite la mort de différentes manières, parfois même dans leur origine en réaction d'opposition avec les autres idéologies. Il s'agira de comprendre et de décortiquer les différentes étapes et impératifs de ces religions pour que le programme du site puisse être reconnu par le plus grand nombre possible. L'idéologie d'un défunt (et de ses proches) ne doit pas être un frein au bon déroulement de ses dernières volontés.

Le parti est pris de centrer l'étude des religions aux trois grands monothéismes, piliers fondateurs de l'histoire Occidentale. Daniel Siboni décrit, à travers les origines du judaïsme, du christianisme et de l'islam, les points de flexion et d'inflexion qui les composent, et sur lesquels ces religions ont décidé de plus ou moins se rapprocher, ou de s'éloigner. Via la croyance en l'au-delà, au passage vers le paradis et un salut partagé par les trois religions, la question de la mort et de ses rites hérite d'un traitement et d'une attention toute particulière. Les multiples espaces nécessaires à la réalisation de ces coutumes religieuses se retrouvent dans le projet.

Dès lors, le programme funéraire a la particularité de proposer un parcours et un programme pensé comme plus ou moins spécifique selon les convictions des individus. Ainsi, une personne participant à une cérémonie athée par exemple aurait une expérience



*Plan Rez-de-chaussée
(en dessous du niveau de la rue)*

du lieu sensiblement différente à une personne musulmane. Néanmoins, le lieu est pensé dans son partage maximum, un partage des espaces jusqu'à la limite où les religions le permettent pour essayer de toucher une sorte d'universalité. Par exemple, toutes les salles de cérémonies sont orientées en direction de la Qibla. C'est un impératif musulman, mais les autres idéologies ne partagent pas d'importance particulière à l'orientation de leurs cérémonies.

Ainsi, le lieu n'est pas conçu pour la réalisation séparée des cérémonies selon les idéologies, qui rendrait leurs mises en œuvre hermétiques et aveugles à ceux qui ne partageraient pas ces idéologies. Il est pensé comme un lieu en relation de partage, où les impératifs religieux spécifiques sont des apartés subtils au grand parcours universel. Partir en ce lieu syncrétique, c'est partir selon les idéologies qui nous ont guidées, et surtout partir en tant qu'être humain : petite mise en abîme d'une société bruxelloise riche et diversifiée auquel on a appartenu.

La zone est composée d'espaces de rassemblement, d'un funérarium, de lieux d'ablutions, de salles de cérémonies, d'un crématorium, d'espaces de rassemblement pour le café et/ou le repas, et des espaces techniques et administratifs. Ce programme relativement complexe est le résultat du parti pris précédemment exposé.

Les endeuillés évoluent dans une série de cloîtres. Un premier cloître permet le rassemblement et distribue les différentes salles de cérémonies.

Dans la Chapelle de la Résurrection de Lewerentz, l'entrée s'effectue à un endroit différent de la sortie. Il identifie ainsi le bâtiment comme un lieu de transition, non seulement émotionnel, mais aussi dans l'espace.

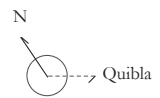
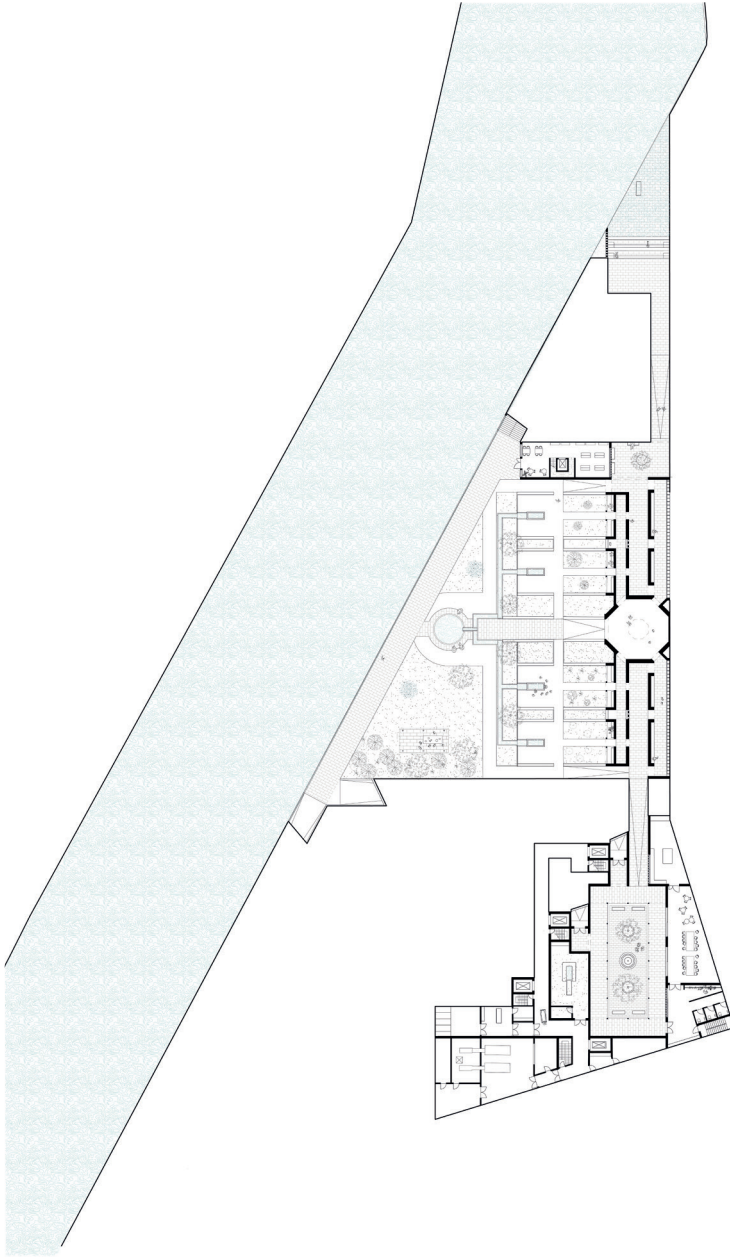
Les espaces de cérémonie dans le projet sont pensés sur la même logique. La sortie se fait dans la continuité du parcours donnant sur un nouveau cloître. C'est le cloître du rassemblement. Les familles peuvent prendre un café, partager un repas.

Une fois la cérémonie réalisée, la question du traitement du corps demeure et se matérialise de manière différente. C'est ici que le parcours du corps et de la famille s'ajuste particulièrement.

Les conclusions dressées par la compréhension du sujet de la mort à Bruxelles donnent lieu à trois grands types de départs qui se retrouvent dans la composition du projet funéraire, qui sont parfois à dissocier relativement des stricts aspects religieux :

- **La crémation** : tous les éléments programmatiques liés à une sépulture par crémation sont placés relativement à l'écart des espaces centraux, afin de ne pas heurter la sensibilité de ceux pour qui la crémation représente un acte défendu.

Les crématoriums sont les programmes funéraires généralement les plus architecturés et nombre d'entre eux constituent des références intéressantes sur les qualités de l'architecture au regard des endeuillés. Le projet s'inspire de plusieurs références. Le crématorium de Courtrai est une référence intéressante pour ses qualités d'extraction au contexte environnant. L'ensemble du programme est agencé sur un niveau souterrain, accessible par une rampe depuis la rue. Cette rampe étroite longe le bord du site, initiant une séquence



Plan R-1

- Islam ■
- Judaïsme ■
- Hindouisme ■
- Incinération ■

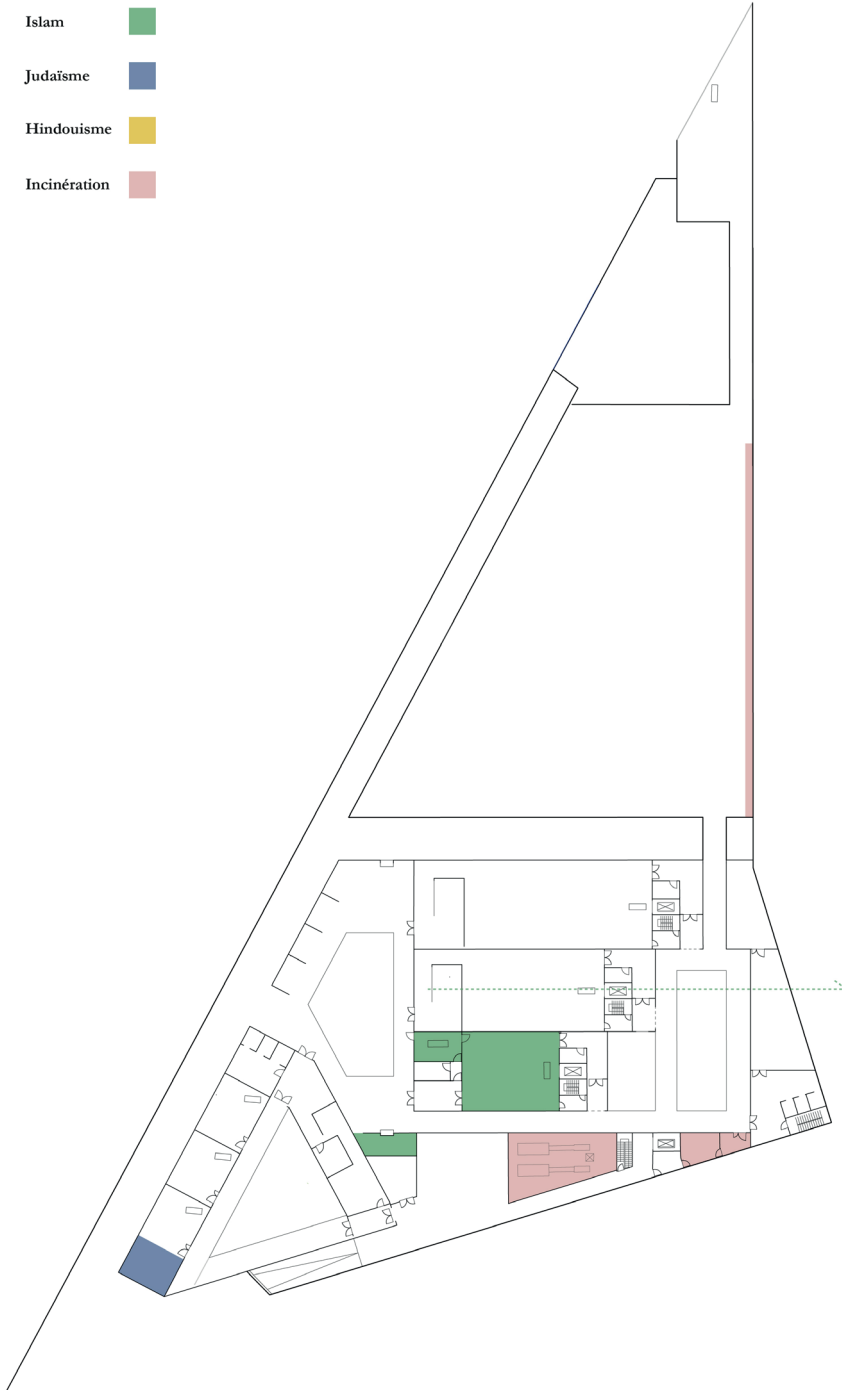


Schéma des spécificités religieuses dans le parcours : Rez-de-chaussée

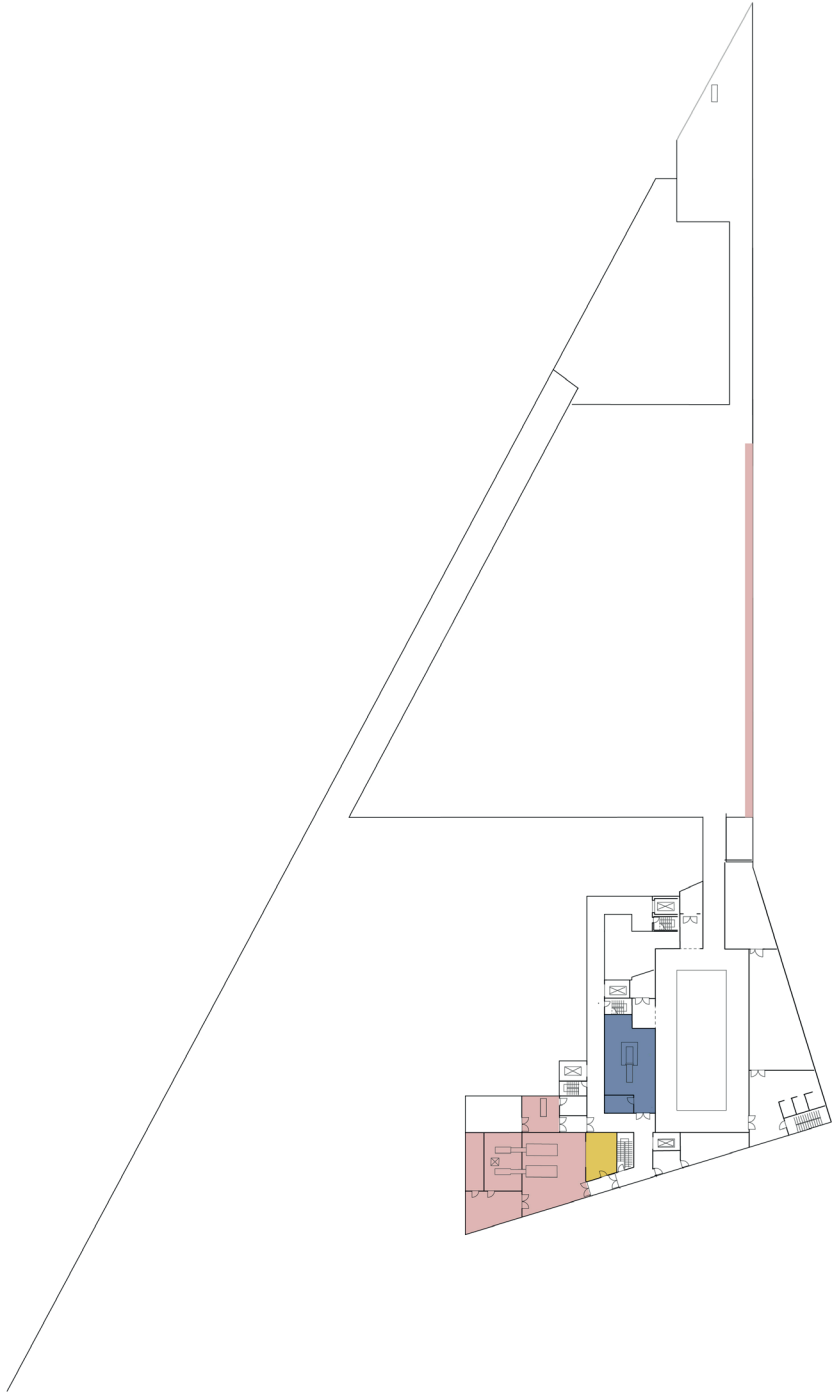
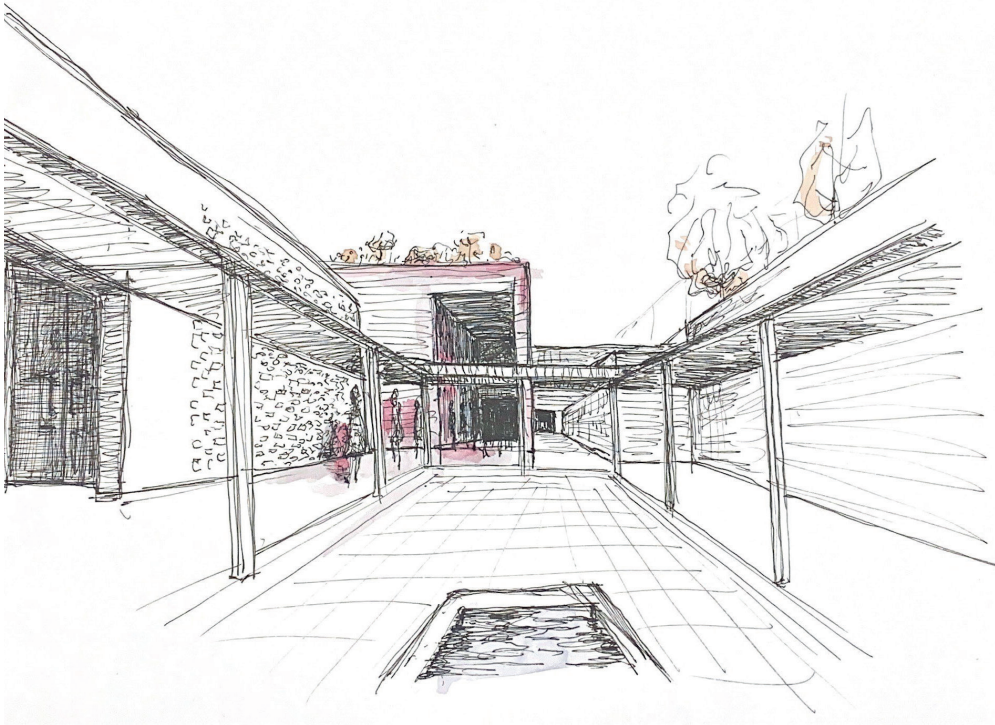


Schéma des spécificités religieuses dans le parcours : R-1



Le cloître du rassemblement, après la cérémonie

linéaire d'espaces cérémoniels qui se succèdent harmonieusement.

Le premier de ces espaces est la cour extérieure trapézoïdale qui marque la fin de la rampe et sert d'atrium d'accès au site. Un arbre s'élève en son centre, présidant cet espace. L'extraction intime pendant les cérémonies est suivie d'une grande ouverture symbolique sur le paysage, réalisée par Secchi et Vigano. Ainsi l'introspection est suivie par l'ouverture sur l'horizon.

Le crématorium de Aalst est aussi une référence remarquable dans son organisation spatiale. Le parcours du corps et de l'endeuillé sont élégamment imbriqués et le plan carré du projet permet de libérer pour les deux espaces de cérémonies en son centre des possibilités d'espaces de qualité, avec toujours une relation avec l'environnement extérieur. Les salles de cérémonies du projet sont pensées dans ce sens, de sorte que l'environnement extérieur soit toujours perceptible par l'endeuillé, sans que le contexte urbain ne présente un dérangement. Des perspectives certaines sont possibles grâce à l'ouverture du canal.

- **L'inhumation** : Les cimetières bruxellois ont encore une capacité d'accueil importante. Les défunts inhumés pourront être enterrés dans le cimetière de leur choix. Nous faisons l'hypothèse que les cimetières des différentes communes vont ouvrir progressivement des carrés multiconfessionnels pour accueillir chaque individu.

- **L'expatriation du corps** : Beaucoup de religions expatrient leur défunt sur leur terre natale(notamment chez les juifs et les musulmans). Bien qu'un changement significatif est à prévoir dans les années à suivre et qu'une réelle volonté se fasse sentir par ces communautés pour demeurer sur le territoire bruxellois, cela reste une coutume importante pour la majorité de ceux-ci. Les cérémonies du corps sont réalisées avant l'expatriation, et beaucoup de familles musulmanes ou juives à Bruxelles n'ont pas les espaces nécessaires pour réaliser convenablement ces cérémonies.

La transition vers la seconde zone se fait après les espaces de rassemblement intimes, où les familles après la cérémonie peuvent se rassembler pour prendre un café, partager le repas, et se reconforter dans la force du groupe.

B. La zone fraternelle

Cette zone est vécue en tant que parc. Elle est le lieu de rassemblement, de cohabitation du passant et de l'endeuillé dans un même espace extrait de la ville. Ce parc funéraire se laisse traversé par la ville par deux rampes larges ainsi qu'un accès par des escaliers au nord du site. Il amorce ainsi la réconciliation entre les passants et les endeuillés. Le travail de cette zone marque le passage entre le personnel et l'universel.

La zone est structurée par une grande galerie, qui délimite la ville plus haut du parc en contrebas. Dans la galeries, il y a d'une part une série de columbariums disposés et de l'autre une série de jardins. Chacun de ces jardins représente symboliquement chacune des religions. Ils sont développés selon les principes de composition de Lutyens Ainsi

la galerie s'ouvre par un petit portique de contemplation. L'eau des fontaines de chaque jardin s'écoule vers la fontaine universelle, dans l'axe d'un monument octogonal.

En analysant des références telles que le Roosevelt Island, construite en 2012 sur base des dessins de Louis Kahn, on comprend la force d'un paysage travaillé sur de grands axes linéaires. L'endeuillé qui, via la deuxième zone, retrouve progressivement la ville, se retrouve sur une grande perspective linéaire qui guide le passant vers la troisième zone du projet. Si la première zone travaille davantage l'extraction de la ville à travers des typologies de cloîtres, ici c'est un langage d'ouverture sur l'horizon.

C. La zone du souvenir

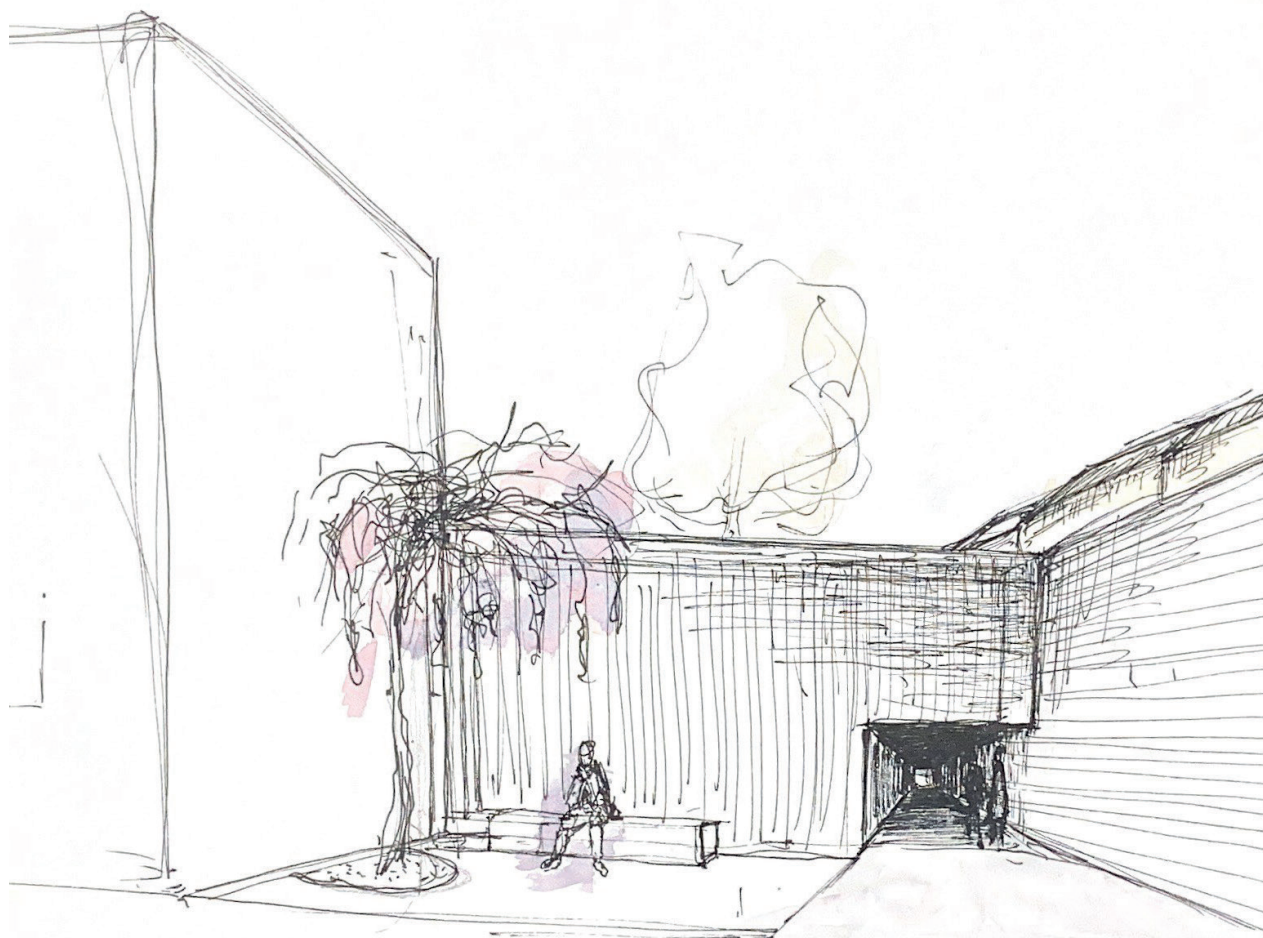
La pointe du site triangulaire clôture le parcours. Elle se situe dans un des virages du canal, donnant lieu à une incroyable perspective sur celui-ci. Cette vue est l'occasion d'y insérer un lieu précieux de contemplation et de méditation. C'est un espace intimiste, sorte de monument troglodyte dissimulé dans le paysage bruxellois. Nous noterons en référence notable le monument à la résistance à Cuneo de Aldo Rossi et le mémorial des martyrs de Georges-Henri Pingusson, véritables objets urbains où l'architecture guide explicitement le passant vers son propos. Pour atteindre le monument, il faut traverser un passage enfoui, à l'instar de la crypte du mémorial des martyrs. Cette zone suit les mêmes règles de compositions que les deux zones précédentes. Un autel est placé à quelques mètres de l'assise, sur la jetée du canal, et participe par sa présence à notre recueillement méditatif. Etant une fine couche dépassant du niveau de l'eau, l'autel peut accepter d'être immergé lorsque l'eau monte davantage, d'être recouvert d'une fine couche de neige. Non moins perceptible, il continue à être là, et à s'exprimer au gré des saisons, comme notre souvenir de l'être aimé mêlé aux vicissitudes de notre quotidien.



*Perspective depuis le monument,
l'altar dans le prolongement du canal*

La ville bénéficiaire du rapport mutuel de l'endeuillé et du passant

Ce lieu ne serait pas qu'un lieu lié à la mort, mais aussi à la réflexion et la méditation. Il serait un lieu d'extraction de la ville frénétique pour toute personne qui souhaite prendre un temps pour penser, pour ralentir le rythme, et prendre pleine conscience. Libre à chacun de s'y rendre pour la condition qui le concerne. Les endeuillés qui auront vécu la cérémonie et l'au revoir à un corps dans ce lieu auront peut-être une attache émotionnelle plutôt liée à la personne qu'ils ont quitté, autour de laquelle ils s'étaient rassemblés.



Chaque endeuillé doit retrouver son manteau de passant, retrouver son quotidien et poursuivre sa mission de vie, mais il n'est plus tout à fait le même passant : il est inévitablement accompagné dans son quotidien du souvenir d'un être aimé, des réminiscences de sa présence. Alors que la ville frénétique n'est pas la meilleure amie pour accueillir ces moments, ces fulgurances de pensées qui nous appartiennent, il faut créer ces lieux dans le quotidien qui pourront être les réceptacles d'instant de réflexion intime. En plaçant un tel lieu dans une dimension collective, celle du parc, c'est l'espérance de pouvoir mettre quelque part la ville au rythme du lieu, qu'elle puisse enfin un peu ralentir, et garder la pause pour méditer et rentrer en compassion. Elle pourra se traduire selon chacun d'une manière plus légère, via la zone du parc de la réconciliation, soit observer une introspection plus importante, face au canal, dans la zone du souvenir.

Si la mort revêt une telle importance au regard du collectif, c'est essentiellement pour son caractère universelle. Elle est une condition qui nous unit tous, humains.

La mort peut nous apporter de nous soucier d'autrui. Elle suscite de la compassion qui au-delà des mouvances religieuses et moralistes dont elle est certes un pilier majeur, est un don universel éveillable en chacun. Ce discours porte sûrement des airs utopiques, où la quête d'un monde homogène s'acquiert à travers l'amour du prochain par la reconnaissance de l'autre comme un « soi ».

Effectivement, le projet est fondé sur la croyance en l'élaboration d'une histoire commune. Toutes les volontés universalistes reposent sur la foi d'un constat préalable : celui que les belligérants joueront le jeu des règles qu'elles ont fixées. Bien que l'architecture puisse, sous des apparences plus ou moins fines, adoucir, encourager, écarter des usages d'un lieu dans le sens des idées qui l'ont conçues, on ne peut pas exclure le fait que la réussite du projet ici repose sur un contrat, le contrat entre le lieu et le passant qu'il choisit de reconnaître et de respecter. Par la dimension œcuménique du lieu, le projet essaye d'encourager cette reconnaissance.

J'ai donc l'espérance que ce lieu aurait l'impact positif énoncé sur les individus et le collectif, dont l'essence fut extraite dans la philosophie, la sociologie et la théologie ; puis traduite en espaces ; pour essayer de tendre vers la direction d'une société plus harmonieuse.



BIBLIOGRAPHIE

Arce, J, (2003). « La laudatio funebris aux origines du panégyrique romain ». *L'Éloge du Prince, De l'Antiquité au temps des lumières* : 41-50. [En ligne] URL : [L'Éloge du Prince - La laudatio funebris aux origines du panégyrique romain - UGA Éditions \(openedition.org\)](#)

Barillot, P. (2010) « L'athéisme à l'épreuve ». Site du Cairn : 109-116 [En ligne] URL : [L'athéisme à l'épreuve | Cairn.info](#)

Borbonus, Dorian (2014). *Columbarium Tombs and Collective Identity in Augustan Rome*. New York: Cambridge University Press.

Cassan, M. (2018). « L'Europe au XVIe siècle » *La réforme protestante* : 163-181 [En ligne] Chapitre 9. [La Réforme protestante | Cairn.info](#)

Coarelli, Filippo (2014). *Rome and Environs: An Archaeological Guide* (2nd ed.). Berkeley: University of California Press. pp. 374–6.

Diane Laflamme, « Les trajectoires du mourir et du deuil », *Frontières*, vol. 32,

Felicori, B. (2022) « Nanda Vigo's Twin towers for the Rozzano cemetery ». *Domus*. [En ligne] URL : [Nanda Vigo's Twin Towers for the Rozzano cemetery - Domus \(domusweb.it\)](#)

Festus Grammaticus, *De la signification des mots, I, BUSTUM*, lire en ligne [archive].

Giacobini, G. (2006) « Richesse et diversité du rituel funéraire au paléolithique supérieur ». Site du Cairn : 24-46 [En ligne] URL : [Richesse et diversité du rituel funéraire au paléolithique supérieur | Cairn.info](#)

Honenberger, P. (2015) « Hans Blumenberg : Philosophical Anthropology and the Ethics of Consolation » : 66-93. [En ligne] URL : [Hans Blumenberg: Philosophical Anthropology and the Ethics of Consolation | SpringerLink](#)

J. Leclerc et J. Tarrête (1988) « Néolithique », dans Dictionnaire de la Préhistoire, Leroi-Gourhan, A., Éd., PUF, p. 773-774.

Kant (1784). « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique ». *L'insociable sociabilité de l'homme*

Laurence Baudoux-Rousseau, Youri Carbonnier, Philippe Bragard, *La place publique urbaine. Du Moyen Age à nos jours*, Artois Presses Université, 2007, p. 32

Loroux, N. (2017). « La mort, les morts dans les sociétés anciennes : Mourir devant Troie, tomber pour Athènes : de la gloire du héros à l'idée de la cité ». *Editions de la maison des sciences de l'homme* : 27-43. [En ligne] URL : [La mort, les morts dans les sociétés anciennes - Mourir devant Troie, tomber pour Athènes : de la gloire du héros à l'idée de la cité - Éditions de la Maison des sciences de l'homme \(openedition.org\)](https://www.openedition.org/60900)

Loroux, N. (2017). « La mort, les morts dans les sociétés anciennes : Mourir devant Troie, tomber pour Athènes : de la gloire du héros à l'idée de la cité ». *Editions de la maison des sciences de l'homme* : 27-43. [En ligne] URL : [La mort, les morts dans les sociétés anciennes - Mourir devant Troie, tomber pour Athènes : de la gloire du héros à l'idée de la cité - Éditions de la Maison des sciences de l'homme \(openedition.org\)](https://www.openedition.org/60900)
Macrobe, *Saturnales*, VII, 7, 5.

Moreaux, P (2009). « Naissance, vie et mort des cimetières ». *Études sur la mort*, n°136 : 7-21, paragraphe 18. [En ligne] URL : [Naissance, vie et mort des cimetières | Cairn.info](https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort/2009-136.html)

Moreaux, P (2009). « Naissance, vie et mort des cimetières ». *Études sur la mort*, n°136 : 7-21, paragraphe 29. [En ligne] URL : [Naissance, vie et mort des cimetières | Cairn.info](https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort/2009-136.html)

Moreaux, P (2009). « Naissance, vie et mort des cimetières ». *Études sur la mort*, n°136 : 7-21, paragraphe 47. [En ligne] URL : [Naissance, vie et mort des cimetières | Cairn.info](https://www.cairn.info/revue-etudes-sur-la-mort/2009-136.html)

Moreaux, P. (2009). « Naissance, vie et mort des cimetières ». Site du

Cairn : 7-21, paragraphe 6. [En ligne] URL : Naissance, vie et mort des cimetières | Cairn.info

Morin, E. (1970) L'homme et la mort. « Les métamorphoses du christianisme » : 238

Ragon, M. (1981). « L'espace de la mort ». Essai sur l'architecture, la décoration et l'urbanisme funéraires. Albin Michel : 38-39

Ragon, M. (1981). « L'espace de la mort ». Essai sur l'architecture, la décoration et l'urbanisme funéraires. Albin Michel : 23-24

Serge Van Den Broucke, « L'âtre Saint-Maclou de Rouen : La renaissance d'un site historique exceptionnel », Patrimoine normand, no 119, □ octobre-novembre-décembre 2021, p. 12-14

Site de la ville de Bruxelles . « Histoire des cimetières de la Ville de Bruxelles ». [En ligne] URL : Histoire des cimetières de la Ville de Bruxelles | Ville de Bruxelles

Site du Cairn. « Sociologie historique des migrations en Europe » :19-29 [En ligne] URL : Sociologie de l'immigration | Cairn.info

Spector, B. (2000). La société. Flammarion : 125

Spector, B. (2000). La société. Flammarion : 186

Strabon, dans sa Géographie (livre V, chap. 3, 7-8) :
Traitement des morts pendant l'Antiquité gallo-romaine | Inrap , 12 janvier 2016

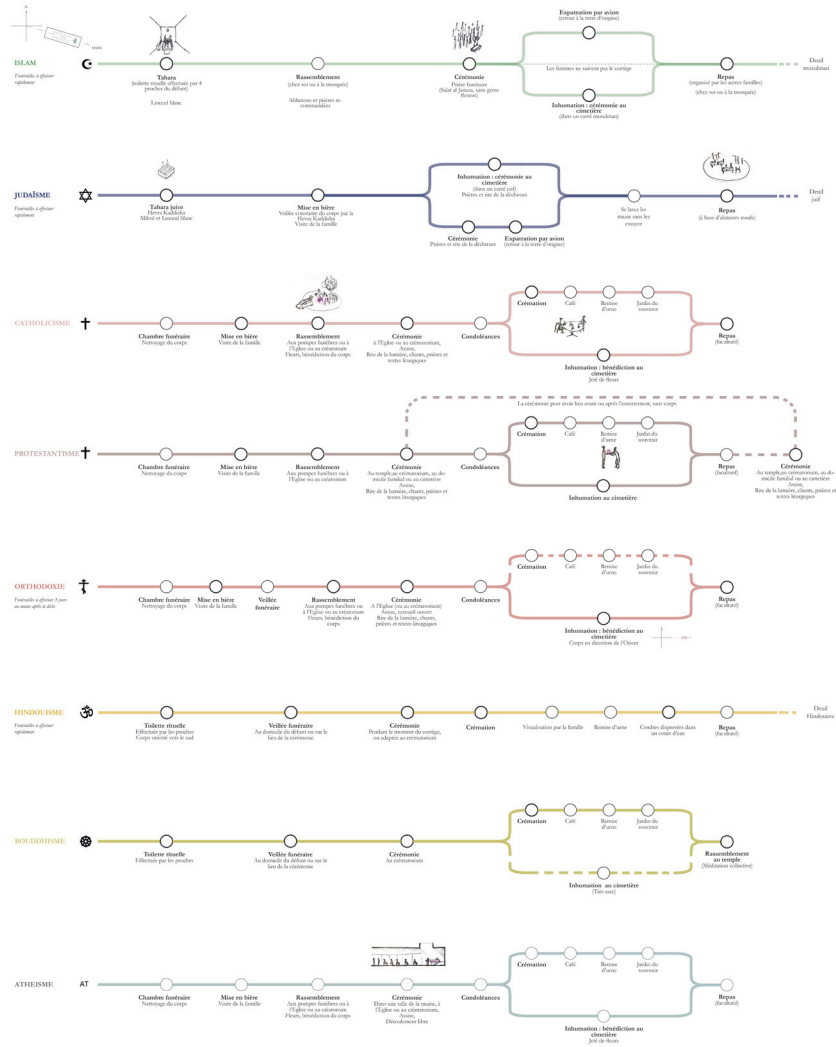
Université Toulouse-Jean-Jaurès. (2023). « La transition démographique en Europe au XIXe siècle ». [En ligne] URL : La transition démographique en Europe au XIXe siècle - La transition démographique en Europe au XIXe - Studocu

Urbain, Jean-Didier. (1978) « La Société de conservation ». Payot.

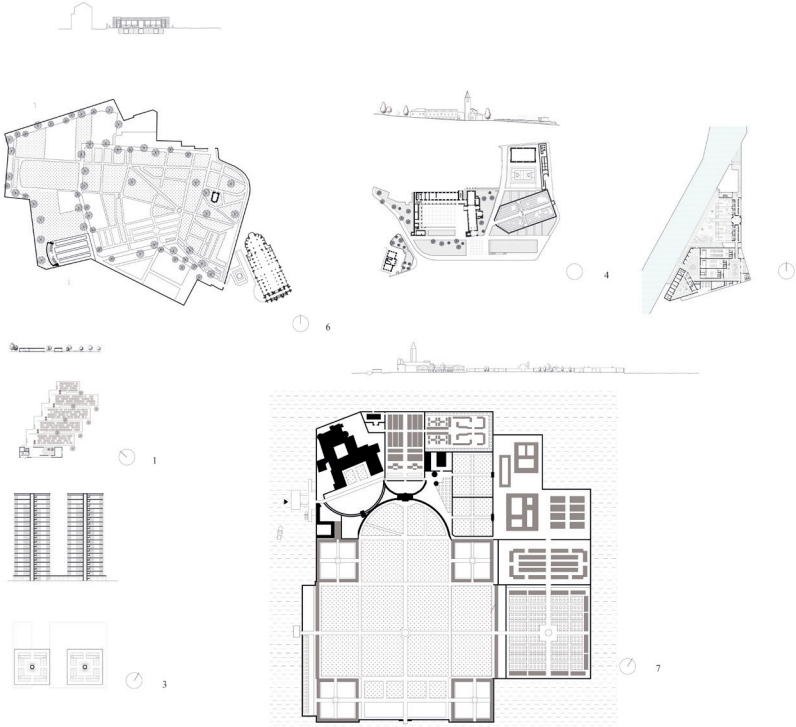
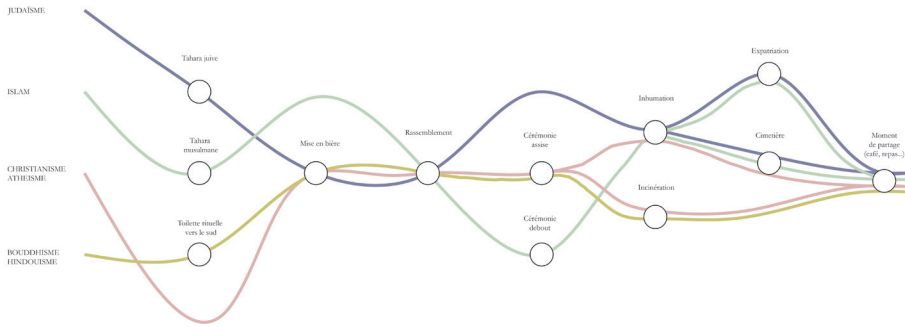
Vandervelde, C. (1997). « Les champs de repos de la région bruxelloise ».
Editeur à compte d'auteur



LA MORT DANS LES RELIGIONS
Parcours funéraires différenciés

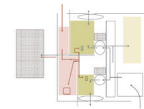
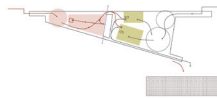


TYPLOGIES DE CIMETIERES
Qualités d'intégration de programmes funéraires



- 1. Cimetière rituel d'Alach 2012, Romano Ruder de l'architecte
- 2. Cimetière vertical de Bouzou (non-réalisé) 1970, Soude Nige
- 3. Cimetière de Mont-Carnas, 1970, Luigi Sestini
- 4. Cimetière de Louren 1854-1929, J. Poullet, F. Beckwaert, F. Maffei
- 5. Cimetière de Louren 1854-1929, J. Poullet, F. Beckwaert, F. Maffei
- 6. Cimetière de Louren 1854-1929, J. Poullet, F. Beckwaert, F. Maffei
- 7. Cimetière San Michele, 1807

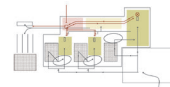
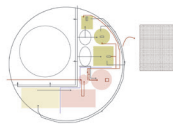
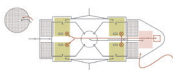
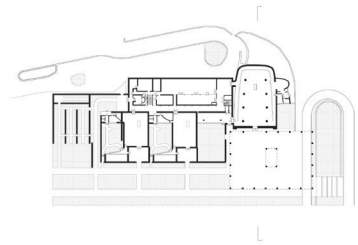
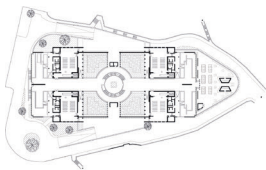
CRÉMATORIUMS



1

2

3

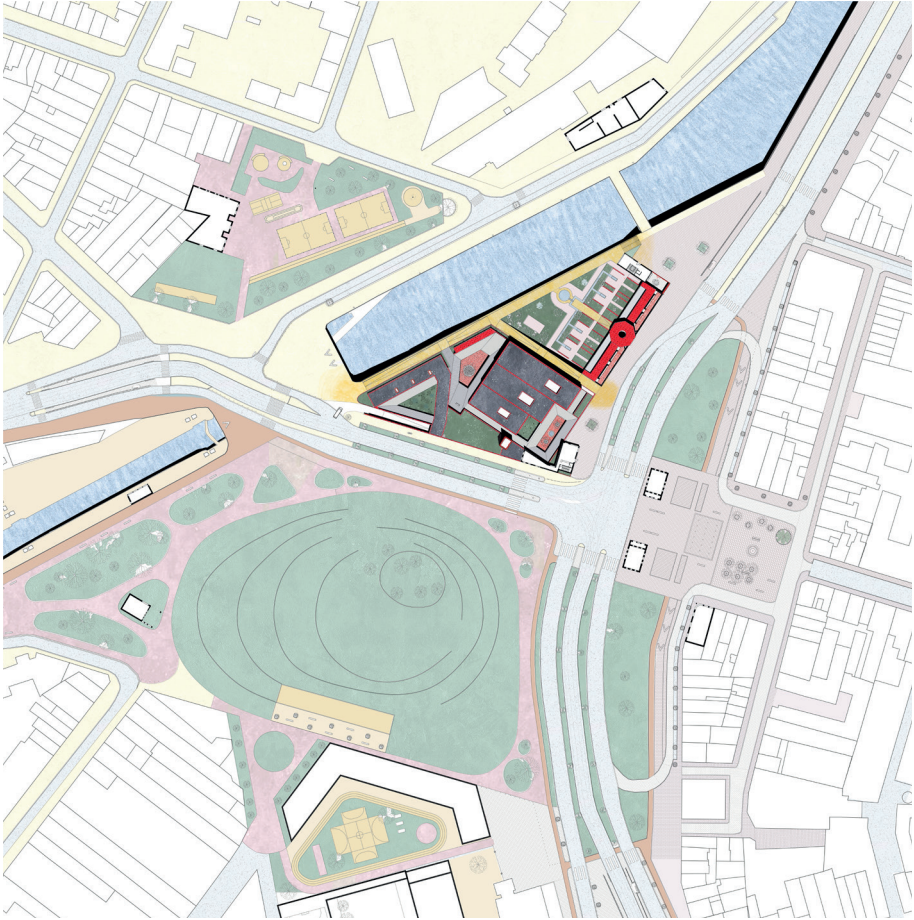


4

5

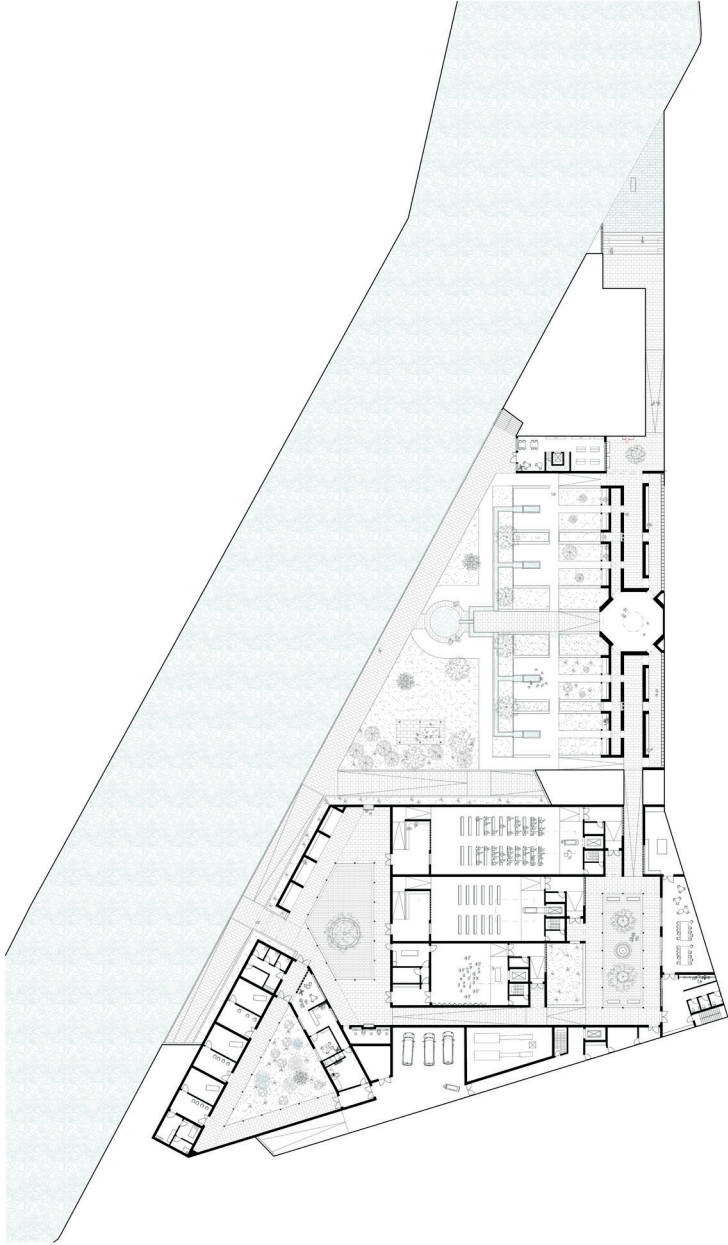
6

1. Crématorium Fritz-Schumacher, 1933, *Fritz-Schumacher*
2. Crématorium de Utricht, 2011, *Saat/Project*
3. Crématorium de Aalst, 2018, *Kaan/Office*
4. Crématorium Diamond Hill, 2009, *ArchSD*
5. Crématorium de Zonest (non-réalisé), 2023, *NE architecten*
6. The Woodland Cemetery, 1920, *Asplund & Levenez*

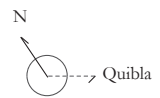
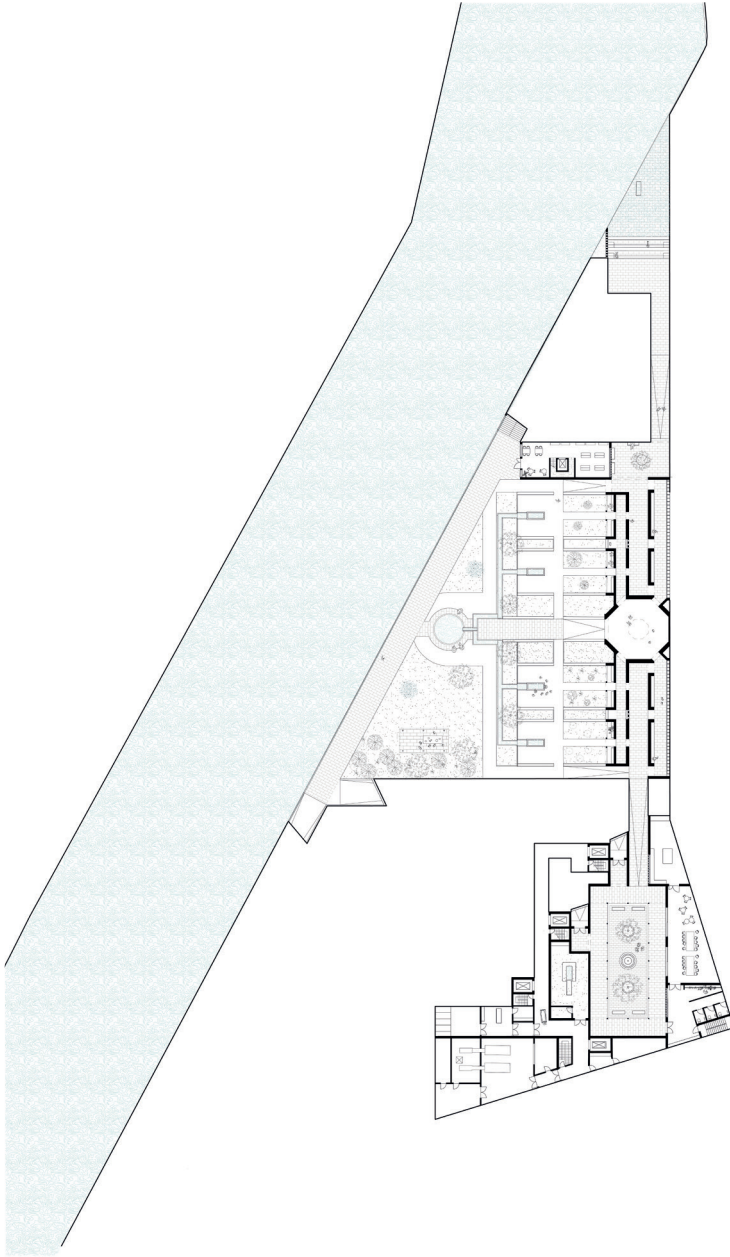


Plan d'intégration du projet

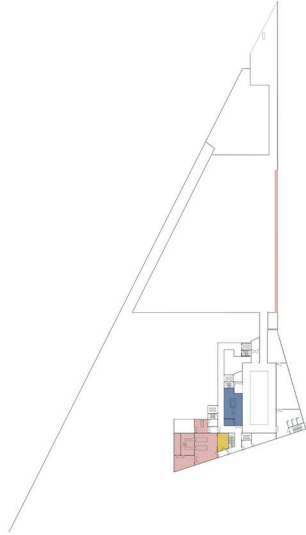
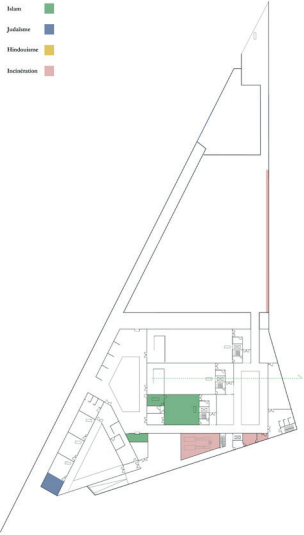




*Plan Rez-de-chaussée
(en dessous du niveau de la rue)*



Plan R-1





Coupe du projet





